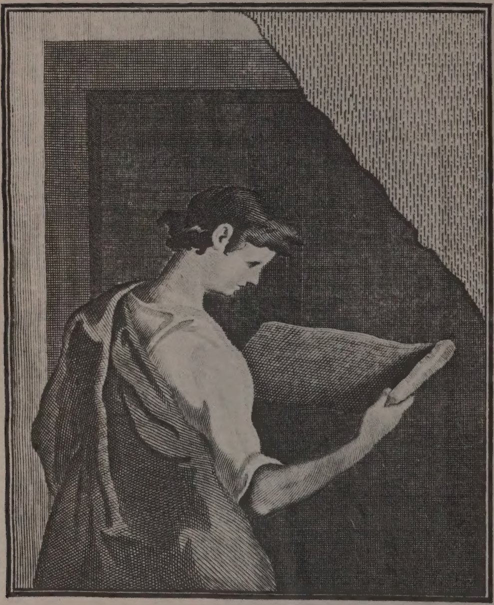


THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Mars, 1757.

AVERTISSEMENT.

Les perſonnes qui voudront recevoir exactement, à Paris, le Journal de Trévoux le premier de chaque mois & les quinze des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, pour les mois doubles indiqués, payeront pour l'année les ſeize Volumes 12 liv. 16 ſ. & par la Poſte port franc 17 liv. 12 ſ.

La Religion vengée ou Réfutation des Auteurs impies. Quinze cahiers, 9 liv. Port franc par la Poſte, 12 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, 12 Vol. *in*-12. Le VI. Vol. eſt en vente; on imprime le VII. les VIII. IX. & X^e Volumes ſe publieront en l'année 1757; les XI. XII. & Volumes ſuivants en 1758.

On peut s'adreſſer en Province chez les Libraires des Villes du Royaume.

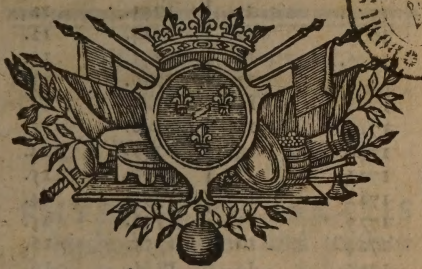
Le prix de chaque Volume relié eſt de 50 ſols en veau, broché 42 ſols.

On les recevra à Paris auſſi-tôt leur publication.

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE *PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.*

MARS, 1757.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LVII.

Avce Approbation, & Privilége du Roi.

CES MÉMOIRES COMMENCÉS en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 712 volumes : Sçavoir,

ANNÉES.	VOL.	ANNÉES.	VOL.
1701.	9.	1730.	12.
1702.	12.	1731.	12.
1703.	12.	1732.	12.
1704.	13.	1733.	12.
1705.	12.	1734.	12.
1706.	12.	1735.	14.
1707.	12.	1736.	15.
1708.	12.	1737.	13.
1709.	12.	1738.	13.
1710.	12.	1739.	14.
1711	12.	1740.	13.
1712.	12.	1741	12.
1713.	12.	1742.	12.
1714.	12.	1743.	12.
1715.	12.	1744.	12.
1716.	12.	1745.	12.
1717.	12.	1746.	15.
1718.	12.	1747.	14.
1719.	12.	1748.	15.
1720.	5.	1749.	14.
1721.	12.	1750.	15.
1722.	12.	1751.	14.
1723.	12.	1752.	15.
1724	12.	1753.	16.
1725.	12.	1754.	16.
1726.	13.	1755.	16.
1727.	12.	1756.	16.
1728.	12.	1757.	4.
1729.	12.		

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Mars, 1757.

ARTICLE XXVI.

PHYSICÆ GENERALIS methodo Mathematicâ tractatæ & in tres Tomos distributæ. Tomus primus. Auctore Joan. Bapt. Scarella, Clerico Regu-

lari ad uſum Congregationis Cler. Reg. &c. *Phyſique générale, traitée ſelon la méthode Mathématique. Tome premier.* (In-4°.) *Par le P. Jean-Baptiſte Scarella, Clerc Régulier.* A Breſcia. M. DCC. LIV.

ON s'eſt accoûtumé, depuis long-temps, à diſtribuer la Phyſique en générale & en particuliére. On conſidère, dans la Phyſique générale, la nature, l'eſſence & les propriétés qui conviennent à tous les corps : on s'attache, dans la Phyſique particuliére, à l'examen & à la diſcuſſion des corps particuliers, ou des individus corporels que renferme cet univers. Voici peut-être le plus long Traité de Phyſique générale qui exiſte dans la Littérature ; c'eſt un Tome (*in*-4°.) d'environ 600 pages, & il doit être ſuivi de deux autres pareils. Que ſera-ce donc de la

Physique particuliére, si l'Auteur se propose cette tâche, s'il entreprend de disserter sur le Ciel, la Terre, les Eléments, & tous les Phénomènes de la nature ?

Nous dirons quelque chose de ce premier Tome, qui est distribué en deux Parties, dont la premiére traite de la *quantité* ou de la grandeur en général ; la seconde, de la nature, des attributs & des accidents des corps. Matière par conséquent de deux Analyses ou de deux Extraits ; encore serons-nous obligés de n'y indiquer que les principes essentiels de l'Auteur. C'est une sorte de malheur littéraire, car il y auroit du plaisir & de l'avantage à rendre toutes les pensées de ce Physicien, tout-à-fait homme d'esprit & bien exercé dans le genre qu'il embrasse, quoique nous ne puissions excuser totalement la longueur des détails auxquels il se livre quelquefois

ſans néceſſité. On ſent que c'eſt un homme plein de ſa matière, & jaloux d'en remplir ſes Lecteurs. Le ſtyle n'eſt point mauvais, quoique didactique, & en s'intéreſſant à cette lecture, on y trouve de la clarté malgré la profondeur du ſujet & de l'eſprit qui la diſcute.

Selon notre Phyſicien, l'idée de *quantité* ou de grandeur nous vient de l'idée d'unité ; dès que nous pouvons penſer à une choſe, nous pouvons penſer à pluſieurs diſtinguées de la premiére ; & voilà ce qu'on appelle *quantité*, qui ſera ou *continue* comme dans les corps, ou ſéparée & *diſcréte* comme dans les nombres. Il s'agit principalement en Phyſique de la quantité qui occupe un eſpace, & c'eſt pour cela que l'Auteur traite d'abord du vuide & de ſa poſſibilité.

C'eſt une chimère que l'idée de Deſcartes & de Leibnitz, qui ont tenu le vuide impoſſible. Il nous

est très-connu qu'entre deux murailles, si Dieu anéantissoit l'air & tous les autres corps qu'on peut y supposer, il resteroit un vuide, sans que les murailles changeassent de place. La difficulté est de dire en quoi consiste ce vuide & quelle est sa nature. L'Auteur ne lui donne le nom ni d'étendue, ni d'espace, mais il dit que c'est une simple capacité de recevoir des corps ou de l'étendue. Autre difficulté, sans doute : car les *capacités*, les *puissances*, les *exigences*, les *habitudes* sont regardées aujourd'hui, en Physique, comme des êtres de raison, comme des restes de Barbarie Péripatéticienne. Le P. Scarella sent fort bien cet inconvénient; aussi place-t-il cette *capacité*, cette *possibilité*, dans quelque chose de réel & d'existant, & ce quelque chose est l'immensité même de Dieu. L'Auteur ne se donne pas pour l'inventeur de ce

ſyſtême, & il a bien raiſon ; car nous pouvons aſſûrer qu'il eſt très-ancien parmi les Philoſophes. Mais cet Italien le défend de tout ſon cœur, de tout ſon mieux, & en effet très-ſubtilement. C'eſt même à l'aide de ces ſubtilités, (qu'il faut un peu lui paſſer à cauſe de la difficulté du ſujet) qu'on ſe familiariſe avec ſa doctrine.

Il s'enſuit que le vuide n'eſt point, à proprement parler, une étendue actuelle, mais une ſimple capacité de recevoir l'étendue : capacité néanmoins fondée ſur l'immenſité ou la diffuſion actuelle de l'Etre de Dieu. Il s'enſuit que le vuide eſt fini, entant qu'on le conſidère comme renfermé dans de certaines limites, entre deux murailles par exemple ; & qu'il eſt infini entant qu'on le prend pour un attribut de l'Eſſence divine. La difficulté eſt de concevoir comment cet attribut peut être ren-

fermé dans des limites ; mais l'Auteur croit en être quitte en distinguant *l'extrinsèque* de *l'intrinsèque ;* l'attribut divin est borné quant à *l'extrinsèque* ou audehors, quoiqu'infini quant à *l'intrinsèque* & en lui-même.

Qu'est ce que l'étendue capable de remplir le vuide ? L'Auteur n'admet ici ni les points inétendus, ni les éléments simples ; c'est-à-dire qu'il n'adopte point le sentiment des Philosophes anciens ou modernes, qui forment ce qu'on appelle le *continu* de parties sans étendue. Il a fallu une grande pénétration pour concevoir qu'un tout composé de parties inétendues pût être étendu ; le P. Scarella ne s'attribue point ce mérite, il combat même de toutes ses forces les partisans de cette idée. Il fait voir qu'on n'avance rien en disant que le continu sera composé de parties inétendues & infinies en nom-

bre. Car de quelque manière qu'on s'y prenne, les parties inétendues se toucheront en entier, ou ne se toucheront que par quelques-uns de leurs côtés : si elles se touchent en entier, elles se pénétreront, s'identifieront & ne formeront point de continu ; si elles ne se touchent que par quelques-uns de leurs côtés, avant que de former le continu, elles auront dû être étendues ; ce qui est contraire à la supposition. On va bien chercher dans la Mathématique des réponses à cet argument, mais notre Physicien ne s'en étonne pas & fait face à tout ; il passe même au sentiment particulier du P. Boscovick, célèbre Mathématicien de Rome, & il le réfute.

Ce sentiment est que l'espace & des points inétendus & indivisibles composent le continu. On croit voir dans la matière une étendue suivie, liée, sans inter-

valle, & l'on ſe trompe ; ce n'eſt qu'un aſſemblage de points inétendus & indiviſibles qui ſont répandus dans l'eſpace ; ils ſont ſéparés les uns des autres, & l'eſpace ſeul leur ſert de lien ou de tiſſu : on pourroit dire que c'eſt comme un réſeau où ſeroient parſemés des nœuds de diſtance en diſtance ; ces nœuds rendent à l'imagination les points indiviſibles, & le réſeau repréſente l'eſpace. La raiſon, au reſte, qui porte le P. Boſcovick à imaginer cette explication, tient à ſon ſyſtême des forces attractives & répulſives. Selon lui, il n'y a point de contiguité parfaite entre les parties de la matière, quelque petites qu'on les ſuppoſe, parce que les forces répulſives en empêchent : ces parties ne pourroient s'approcher totalement les unes des autres ſans augmenter infiniment la répulſion. Or ce même principe, cette puiſſance de repouſſer eſt

ce qui entretient les parties de la matière dans une ſorte d'éloignement les unes des autres, c'eſt ce qui les iſole, pour ainſi dire, & laiſſe entre elles des intervalles qui ſont l'eſpace.

Il y a beaucoup de ſubtilité & d'invention dans cette hypothèſe, mais le P. Scarella y oppoſe 1° le témoignage des ſens, qui nous oblige de reconnoître la continuité & la contiguité des parties de la matière. 2° L'inſuffiſance des points inétendus & de l'eſpace pour former ce qu'on appelle *l'étendue* : car qu'eſt-ce que ces points ? ſinon des ſubſtances totalement contradictoires à l'étendue, puiſqu'on les ſuppoſe ſans extenſion. Qu'eſt-ce que cet eſpace ou ce vuide ? ſinon une pure capacité de recevoir des corps, une ſimple puiſſance relative à l'étendue, & non l'étendue même. La difficulté augmente ſi l'on admet que cette puiſſance, cette

capacité eſt l'immenſité de Dieu, attribut d'une toute autre nature que l'étendue phyſique. 3° Le danger qui paroît réſulter de ce ſentiment. Car ſi l'on admet que pluſieurs ſubſtances inétendues peuvent compoſer les corps ſenſibles, on ne voit pas comment pluſieurs ames ne pourroient pas être auſſi les éléments du corps : conſéquence que le célèbre Mathématicien de Rome ſeroit très-éloigné d'avouer. Il y a toute apparence que le P. Boſcovick répondroit à ces difficultés; car quel eſt le Philoſophe qui arrange un ſyſtême ſans prévoir les objections dont tout eſprit attentif peut être frappé? La derniére ſur-tout, comme étant la plus grave, ne demeureroit pas ſans ſolution. Il diroit que ſon hypothèſe des forces attractives & répulſives regarde uniquement les éléments de la matière, & non les ſubſtances ſpirituelles; que, quand

on ſuppoſeroit ces forces attractives & répulſives entre pluſieurs ames, il ne s'enſuivroit pas que le vuide ou l'eſpace pût leur ſervir de fond ou de tiſſu, enſorte qu'il en réſultât un compoſé matériel; ces ames étant eſſentiellement ſpirituelles & inçapables d'entrer dans la formation des corps, &c. Mais c'en eſt aſſez ſur cette controverſe, voyons la ſuite des propoſitions de notre Auteur.

Il croit que dans la quantité ou dans le continu, il y a des points ſans étendue, des lignes ſans largeur, des ſurfaces ſans profondeur; & ceci n'eſt point trop difficile à concevoir. Qu'un cube ſoit placé ſur un autre cube, il faudra bien que les deux ſurfaces qui ſe touchent ne ſoient que des ſurfaces ſans profondeur; mais ces ſurfaces ſont les limites de deux corps qui ont toutes les dimenſions: voilà, nous le croyons, tout ce que l'Au-

teur veut dire, & l'on ne peut guères le contredire ſur ce point.

Il trouvera plus d'adverſaires ſur ce qu'il dit, que toutes les parties du continu ne ſont pas diſtinguées comme parties : ce qui revient à dire que les principes compoſants ſont étendus, mais ne ſont pas des parties diſtinctes. Il y a long-temps que les Phyſiciens ont imaginé un tour, à peu-près, ſemblable, pour éviter les objections dont on les accable quand ils ſoûtiennent la diviſibilité du continu à l'infini : on leur dit que, ſelon ce ſyſtême, il exiſteroit, dans chaque corps, un infini actuel, c'eſt-à-dire une infinité de parties diſtinguées entre elles ; & ces Philoſophes nient la conſéquence en ſoûtenant que les parties ſe diſtinguent par la diviſion, mais qu'elles ne ſont point diſtinguées avant la diviſion ; qu'elles ſont ſimplement alors des parties *en puiſſance*. Cela vaut, dans

la diſpute, ce qu'on le fait valoir.

Notre Phyſicien fortifie cette réponſe, en diſant deux choſes qu'on n'eſt point trop ſur le pied de reconnoître dans les Ecoles; la premiére eſt, qu'il n'y a point du tout de parties dans le continu, mais ſeulement de l'étendue; que l'étendue eſt l'eſſence de la matière; qu'on ne lui cherche point à elle-même d'autre eſſence ni d'autres principes; qu'elle eſt ce qu'elle eſt, parce que Dieu a voulu qu'elle fût telle. La ſeconde aſſertion de l'Auteur, eſt que le continu n'eſt point diviſible à l'infini, mais que Dieu peut, du même corps, tirer un continu plus petit & plus petit à l'infini. Le merveilleux de ce ſyſtême eſt qu'il concilie toutes les opinions; celle qui admet la diviſibilité du continu à l'infini; celle qui tient que le continu eſt compoſé de points indiviſibles; celle qui

reconnoît, dans la compoſition du continu, des ſubſtances ſimples ou des monades. Avec l'hypothèſe de l'Auteur, on jouiroit des avantages de ces différents ſyſtêmes, ſans en porter les charges : c'eſt du moins le but que ſe propoſe le P. Scarella. Le Lecteur intelligent jugera ſi la choſe au fond eſt poſſible, mais il faut toujours reconnoître qu'il y a bien de l'eſprit dans toute cette machine.

La quantité ſucceſſive rèſide dans le mouvement & dans le temps : deux grandes queſtions qu'embraſſe l'Auteur. Il conſidère le mouvement non-ſeulement par rapport au lieu que le mobile parcourt & aux corps dont il s'approche ou s'éloigne, mais encore relativement au vuide entier & abſolu ; c'eſt ce qui l'engage à dire que le mouvement eſt une affection du corps, par laquelle il a la puiſſance prochaine de toucher

ſucceſſivement pluſieurs parties d'un autre corps. Cette définition paroît au P. Scarella toute propre à expliquer toutes les eſpèces de mouvement : ſur quoi nous obſervons néanmoins qu'on doit ſuppoſer cette *puiſſance prochaine*, convertie en acte phyſique & réel, lorſque le mouvement ſe fait dans le lieu : autrement la définition ne conviendroit qu'au mouvement dans le vuide.

A cette queſtion ſe trouve intimement liée celle du lieu, tant *externe* qu'*interne*. Puiſque le vuide n'a nulle étendue en ſoi-même, il ne peut être regardé comme le lieu externe du corps ; & il faut que ce lieu ſoit la ſuperficie des autres corps qui environnent, ſoit qu'on ſuppoſe le corps en repos, ſoit qu'on le ſuppoſe en mouvement. Pour le lieu interne du corps, ce n'eſt autre choſe que le corps même doué de ſes trois di-

menſions. D'où il ſuit par une conſéquence tres-immédiate, qu'à proprement parler, le monde n'eſt *nulle part*, parce qu'il n'a point de lieu externe ; il n'eſt qu'en lui-même, quoique d'une maniere très-différente de celle dont Dieu eſt en lui-même, ou dans ſon propre être ; Dieu ne dépendant de perſonne pour exiſter, & le monde ayant beſoin d'être conſervé dans tous les moments de ſon exiſtence.

La queſtion du *temps* eſt peut-être plus difficile que celle du *mouvement*. Pour faire connoître le *temps*, l'Auteur commence par définir la *durée*, & il dit que c'eſt la coexiſtence actuelle ou poſſible de quelque choſe ou de quelque Etre, avec d'autres choſes ou d'autres Etres qui ne ſont point enſemble, mais qui ſe ſuccèdent mutuellement. Cette définition paroît convenir à toute eſpèce d'Etres

qui ſont dits *durer*, ſans en excepter Dieu lui-même ; mais le *temps* n'eſt & ne peut être la durée de Dieu, parce que le *temps* eſt la durée des choſes ou des Etres qui ſe ſuccèdent, qui changent, qui ne demeurent point fixes ; imperfections qui ne ſont point en Dieu : ainſi la durée de Dieu eſt l'éternité qui n'a ni commencement, ni fin, & qui demeure toujours la même. Tout cet Article du temps mériteroit d'être lû dans le Livre de l'Auteur. Nous ne faiſons qu'une obſervation ; c'eſt qu'en définiſſant la durée ; l'idée de ſucceſſion, dont on fait uſage, ſuppoſe déja une ſorte de durée, de ſuite d'inſtants ; d'où l'on pourroit conclure qu'il faudroit encore remonter plus haut pour ſe former la vraie notion de *durée* : mais, à cet égard, qu'y auroit-il de plus élevé & de plus primitif, s'il eſt permis de parler ainſi, que l'idée

même des nombres ? C'eſt en effet ce qu'indique le P. Scarella, ſans toutefois inſiſter beaucoup ſur ce principe ; & nous ne pouvons nous mêmes développer cette Métaphyſique ; nous ſommes preſſés de finir ce premier Extrait.

Juſqu'ici nous avons parcouru ſept Chapitres de cette premiére Partie : il en reſte trois que nous abrégeons ainſi : Dans le huitième, l'Auteur s'attache à montrer que le mouvement peut croître de vîteſſe à l'infini, & que le continu peut croître de denſité auſſi à l'infini : la premiére de ces aſſertions eſt aſſez connue, la ſeconde fait plus de difficulté, & c'eſt pour cela que l'Auteur inſiſte ſur la preuve. Il entreprend dans ſon IX^e^ Chapitre de répondre à toutes les objections qu'on peut faire contre ſon ſyſtême du continu : ce qui entraîne aſſez de détails. Mais ce n'eſt rien en comparaiſon du X^e^ &

dernier Livre. Il embraſſe 120 pages & préſente huit Articles, tous ſur les quantités infiniment grandes & infiniment petites : ce qui engage l'Auteur à traiter du calcul différentiel & du calcul intégral, dont il montre l'utilité indépendamment de ce qu'on peut penſer de l'exiſtence des quantités infiniment petites.

Nous donnerons dans un autre Article l'Extrait de la ſeconde Partie.

ARTICLE

ARTICLE XXVII.

ORIGINE, PROGRÉS, & décadence de l'Idolatrie. (Volume *in*-12. pages 252.) A Paris, chez Paul-Denys Brocas, &c. M. DCC. LVII.

CONNOÎTRE la vérité & pratiquer la vertu, c'eſt l'abrégé de tous nos devoirs : pour les remplir, nous avons la raiſon qui nous les montre, & le ſentiment qui nous les recommande : l'accord de la raiſon & du ſentiment fait notre perfection & notre bonheur ; mais cette harmonie eſt rare & paſſagère. La raiſon n'eſt pas infaillible, ni le ſentiment incorruptible ; l'erreur & le vice ont eu dans le monde un empire fort long & fort étendu ; la raiſon ne ſçauroit ſe diſſimuler les éclipſes que ſouffre

ſa lumière, le ſentiment ne peut s'étourdir ſur les paſſions qui égarent ſon inſtinct.

L'Hiſtoire de l'Idolatrie eſt l'hiſtoire de ces menſonges & de ces illuſions; l'étendue & la durée de ſon régne prouve la néceſſité d'une révélation. Une foi invariable, des dogmes conſtants & uniformes, voilà l'ancre qu'il falloit à l'homme pour fixer ſon eſprit flottant & pour affermir ſon cœur chancelant. Cette invariabilité, cette conſtance, cette uniformité, ſont les plus auguſtes caractères de notre Religion. Arrivé à cette propoſition par la voie que nous indiquons, l'Auteur en démontre la vérité, en ſuivant l'origine, le cours & le développement de la révélation depuis la naiſſance du monde.

Le fond en fut confié comme un dépôt à Adam, qui le tranſmit aux Patriarches ſes deſcendants;

les Pontifes & les Prophètes d'Israël l'ont fidèlement conservé. Le Dieu suprême en avoit tracé le plan dans les conseils de sa sagesse ; sa puissance l'a soûtenu par des prodiges opérés avec éclat ; sa parole l'a confirmé par des promesses & des menaces solemnellement accomplies ; son autorité l'a scellé par des Prophéties vérifiées à la lettre ; son Fils, son Verbe incarné, le Messie l'a consommé, épuré & marqué au coin d'une immutabilité qui, au milieu des révolutions arrivées dans les opinions humaines & dans les Empires du monde, n'a jamais souffert aucune atteinte. C'est un édifice dont le dessein, les proportions, la régularité & la fermeté sont également supérieures à l'intelligence & à la force humaine. L'Idolatrie au contraire est moins un systême qu'un monstrueux assemblage de parties qui se détruisent par leur

incompatibilité, ſe démentent par défaut de conſiſtence, & s'écroulent par leur propre foibleſſe. L'Auteur entame ce parallèle dans l'*Introduction*, où il expoſe le but & le plan de ſon Ouvrage diviſé en dix Chapitres, que nous allons parcourir.

CHAPITRE PREMIER. *Ancienneté de l'Idolatrie*. L'Auteur en fait remonter l'époque au-delà de tous les monuments cités dans les Ecrivains profanes : ſur un paſſage de la Genèſe, il en fixe l'origine & la naiſſance au temps d'Enos ; mais dans la Vulgate ce verſet n'exprime aucune invocation idolatrique ; & le Texte Hébreu * ne force point

---

* L'Auteur adopte cette Verſion, *tunc prophanatum eſt invocando nomine Domini ;* la Vulgate traduit ainſi, *ipſe* (Enos) *cepit invocare nomen Domini.* Le terme Hébreu *Hochal* qu'on trouve ici, ne ſignifie pas néceſſairement *pro-*

à l'entendre dans le ſens d'une pareille invocation. L'Auteur appuie encore ſon ſyſtême ſur le partage du genre humain en *deux ſectes*, les enfants de Dieu & les enfants des hommes; il prétend que les uns étoient les fidèles adorateurs du vrai Dieu, & que les autres, apoſtats de l'ancienne Religion, étoient partiſans de l'Idolatrie. C'eſt dans le ſens de leurs profanations ſacriléges que l'Auteur explique la corruption générale qui ſe répandit dans le monde, & que Dieu punit par le déluge. Cette différence qu'on aſſigne ici entre les enfants de Dieu & les enfants des hommes, quelque heureuſe qu'on la ſuppoſe, n'eſt point

---

faner ; il veut dire auſſi *commencer*, & il a ſur-tout cette ſignification quand il eſt ſuivi d'un infinitif précédé de la prépoſition *le*, c'eſt-à-dire du *Lamed* ponctué du *Scheva*, comme en cet endroit.

encore assez unanimement reconnue pour fonder quelque chose de plus qu'une opinion ou un systême.*

Chapitre II. & III. *Origine des Sociétés politiques.* Selon notre Auteur, les premiers hommes furent jettés sur la terre comme en proie *aux injures de l'air, aux fureurs des bêtes farouches.....* leurs alimens étoient des *fruits* aussi sauvages que les bois qu'ils habitoient; *la force étoit leur loi,*

---

* On peut ajoûter qu'il n'est guères naturel de supposer que le Patriarche Enos, fils de Seth, ait donné commencement au culte idolatrique. Enos, fils de Seth, étoit assurément un des *Enfants de Dieu.* D'habiles gens même croient que ce fut du temps d'Enos, qu'on prit l'habitude de donner le nom d'*Enfants de Dieu* à la famille de Seth; & que c'est en ce sens qu'on doit expliquer le dernier verset du IV. Chapitre de la Genèse.

comme celle des *animaux* qui formoient *leur ſociété.* Ils ne ſortirent de cet état miſerable qu'à force de travaux & d'induſtrie : les beſoins remplis, on en vint aux commodités d'où l'on paſſa bientôt aux délices. Mais on eut toujours à défendre contre la fureur des bêtes féroces, les fruits, les grains, & même les animaux dont le ſervice étoit utile. Les chaſſeurs hardis & habiles acquirent par-là dans la ſociété une ſupériorité due à leur adreſſe & à leur intrépidité : la chaſſe fut l'école de la guerre, les paſſions en furent le germe ; en ſe développant & en s'étendant, ce germe enfanta des ligues ; les vainqueurs devinrent les Chefs & les Rois de leur parti ; la reconnoiſſance les couronna. Voilà ce que l'Auteur nous donne, non comme un ſyſtême, mais comme l'Hiſtoire inconteſtable des premiers âges. Entre ſes mains, la

fable & le culte ancien se plient au plan de son opinion. Les hommes, dit-il, *se servirent longtemps de signes & de symboles avant que de se servir de sons articulés*; la Langue Hébraïque n'a point eu la *gloire d'avoir été la Langue du premier homme*; les hiéroglyphes l'ont précédée, *on commença à parler aux yeux avant que de parler aux oreilles*. Il décrit la naissance & l'*adoption* du langage symbolique; il en découvre la continuation dans plusieurs de nos usages. Ces hiéroglyphes se multiplièrent avec les idées; ceux qui furent imaginés pour exprimer les principes de la Religion & des Sciences, devinrent bientôt étrangers; le mystère en fut réservé aux Sçavants. Reparoissant toujours dans les temples, les emblêmes sacrés, dont le peuple avoit perdu l'intelligence, devinrent eux-mêmes insensiblement

l'objet de ſa vénération. » Telle » eſt, *dit l'Auteur*, la tige antique » de tant de cultes ſacrilèges qui, » dans la ſuite, ont couvert la ſur» face de la terre. « Toutes les autres profanations n'en ſont que des rameaux que l'accroiſſement de ce tronc a fait naître.

Ce n'eſt ici que le plus ſimple ſommaire d'une doctrine expoſée avec beaucoup plus d'aménité qu'elle n'en paroît ſuſceptible : l'imagination de l'Auteur écarte de ſa plume toutes les épines dont l'érudition ſe hériſſe ; elle n'en cueille que les roſes. Reſte à ſçavoir ſi, ſous ces fleurs, il ne ſe gliſſe pas autant d'illuſions que de vérités.

1°. Il faut faire une étrange violence à l'Ecriture, à la Tradition, & même à la raiſon, pour ne laiſſer que le langage des ſignes & des ſymboles à Adam & à Eve créés dans l'âge parfait. Trouver ces

emblêmes & convenir de leur signification, n'étoit pas une chose aisée à des êtres si nouveaux sur la terre : en attendant, à quoi pouvoit se réduire leur société & leur commerce habituel ? Tous les monuments sacrés & profanes ne s'élevent-ils pas contre cette opinion ?

2°. Sur quel fondement l'Auteur avance-t-il que le climat & les mœurs des premiers hommes étoient si sauvages ? Le crime de Caïn fut un trait d'envie : parmi les peuples les plus polis, cette passion & la plûpart des autres ne conservent-elles pas toujours leur caractère de violence ? Et peut-on dire que jamais elles ne s'y portent à de pareils forfaits ?

3°. L'Auteur suppose qu'à la naissance du monde les hommes, brutaux & stupides, ne s'éleverent que peu-à-peu au-dessus de la sphère des animaux. Cependant

la terre qu'ils occupoient avant le déluge, n'étoit-elle pas un séjour presque enchanté dont la culture étoit aisée? Le Ciel qui les couvroit, n'étoit-il pas si serein qu'on doute s'il étoit troublé par aucun orage? Après le déluge, la terre devint plus ingrate & les saisons plus rigoureuses; ce sont là des Traditions bien appuyées; elles ne sont contredites que par des systêmes récemment imaginés, pour accréditer des opinions également contraires à la Religion de l'Auteur, & au but qu'il se propose dans son Ouvrage.

La condition & les mœurs des premiers hommes étoient à la vérité rustiques & champêtres: la douceur & l'innocence n'en pouvoient pas moins regner dans leur commerce; l'air pur qu'ils respiroient dans leurs plaines fertiles & dans leurs tranquilles forêts, ne devoit leur inspirer aucune féro-

cité ; les Traditions hiſtoriques & fabuleuſes concourent à leur attribuer les privilèges de l'âge d'or. Il eſt probable que les mœurs publiques ne dégénérerent fort ſenſiblement qu'après les ſéparations & les émigrations que la multiplication des familles rendit néceſſaires ; dans le tumulte & dans la confuſion de ces mouvements & de ces établiſſements généraux, la licence des paſſions devint plus libre, plus groſſiére & plus barbare, ſur-tout dans les climats dont la dureté influoit ſur les mœurs. Les régions, où, ſous l'auſpice des Loix & des Arts, on vit renaître l'ordre & l'urbanité, virent également *renaître les idées de Religion* & de vertu ; ce furent les plus fortes barrières qu'on oppoſa au retour des déſordres proſcrits : notre Auteur en convient. Or ces idées qui avoient éclairé l'enfance du monde, ne durent-

elles pas la garantir de cette férocité ſtupide qu'on lui reproche ? Dans leur pureté primitive, n'étoient-elles pas auſſi puiſſantes qu'elles le furent étant rappellées pour rendre au monde ſon luſtre que le ſouffle de la barbarie avoit terni ? Il en eſt des émigrations d'hommes comme des tranſplantations d'arbres ; en changeant de ſol, les uns & les autres perdent de leurs anciennes qualités, & en acquierent de nouvelles : les propriétés de l'air ſemblent influer ſur l'humeur des hommes, comme la ſéve du terroir ſur la nature des végétaux ; avec cette différence cependant que les Loix corrigent mieux dans les hommes le vice des mœurs, que la culture ne corrige dans les plantes le vice du terrein.

Chapitre IV. *Le Soleil & la Lune déifiés.* Ces aſtres ſont à nos yeux les plus brillants par leur

éclat, & les plus puiſſants par leur influence. Leurs mouvements nous ſervent à calculer le temps; la marche du Soleil règle celle des ſaiſons. Il n'eſt donc pas étonnant qu'ils aient été les premiers objets de l'Idolatrie. L'Auteur prétend avec raiſon que l'Egypte n'a point été le berceau de ces divinités; que ſes premiers habitants les y avoient apportées de l'Orient; que leur culte y prit une forme plus appropriée au rapport de ces aſtres avec les inondations du Nil, qui règlent en Egypte la culture des terres, & décident de leur fertilité annuelle.

CHAPITRE V. *Zoolatrie, ou ſignes du Zodiaque déifiés. Première origine du culte des animaux.* Dans le ſyſtême de l'Auteur, les noms que portent les conſtellations du Zodiaque, tirent leur étymologie des ſignes dont on ſe ſervoit pour annoncer au peuple l'ordre

des travaux champêtres. Comme le Zodiaque fut inventé par les peuples qui habitoient la partie Septentrionale de la Zône torride, c'eſt ſur-tout à leurs beſoins qu'il faut rapporter la diviſion de ce grand cercle & les dénominations ſymboliques des douze ſignes. On réduit ici le ſens de ces ſymboles à indiquer les travaux propres de chaque ſaiſon : c'eſt ce qu'on explique par un développement auſſi curieux que bien imaginé.

Les Sçavants qui attribuent aux Egyptiens l'invention du Zodiaque, ſont d'accord ſur ſa deſtination avec notre Auteur. Il en tire contre eux un argument fort preſſant : Si le Zodiaque, *dit-il*, a été inventé en Egypte pour y être l'annonce des travaux champêtres, ſes ſignes doivent répondre à l'ordre de ces travaux : or ils n'y répondent pas, ils y ſont même

contraires, comme il le démontre *: donc, &c.

L'influence du Soleil ſur les productions de la terre fit concevoir cet Aſtre comme un agent dont la vertu étoit puiſſante dans la nature : il parut trop régulier dans ſes opérations pour n'être pas un Etre intelligent ; on ne tarda pas à déifier cette intelligence. Ce goût de ſuperſtition décerna bientôt les mêmes honneurs à la Lune & aux Conſtellations, on en fit des divinités ſubalternes. Les homma-

---

* Par exemple, » il n'y a point de
„ chaſſe ſous le Sagittaire, parce qu'il
„ n'y a point de bêtes farouches..... Il
„ ne pleut preſque jamais en Egypte,
„ & moins ſous la Conſtellation du Verſeau que dans tout autre temps.....
„ Sous le ſigne de la Vierge (qu'on
„ repréſente une gerbe à la main) le
„ ſol, loin d'offrir la moiſſon à leurs
„ mains, ne montre aux Egyptiens
„ qu'une grande étendue d'eau « &c.

ges qu'on rendoit à ces Aſtres, ſe fixerent enfin ſur les figures qui les repréſentoient. *Voilà*, dit l'Auteur, *la ſource de la Zoolatrie :* ce ne fut d'abord vrai-ſemblablement qu'un culte relatif qui s'adreſſoit aux Aſtres : l'adoration des animaux ne devint un culte abſolu *qu'après pluſieurs ſiècles ;* quelque ſuperſtitieux que ſoit le peuple, il ne donne pas tout-d'un-coup dans des excès ſi abſurdes.

Chapitre VI. *Idolatrie des deux principes.* Dans la nature, pour peu qu'on l'obſerve, on découvre des phénomènes qui paroiſſent ſe combattre. On diroit que les biens & les maux, l'ordre & le déſordre, le vice même & la vertu forment, dans l'univers, un conflit perpétuel. Ce fut pour réſoudre ce problême, qu'une mauvaiſe Philoſophie imagina les *deux principes.* On ne trouva commode cette ſolution qu'en s'aveuglant ſur les

conſéquences qu'elle entraîne ; leur abſurdité eſt bien plus révoltante que le problême n'étoit embarraſſant. Les deux principes une fois ſuppoſés, il fallut leur en aſſocier d'autres inférieurs, pour étendre, par-tout où il en étoit beſoin, ce mêlange d'influences contraires. C'eſt à ce progrès ſyſtèmatique que notre Auteur attribue la multiplication des Dieux dans toutes les parties & dans tous les éléments de l'univers. » Le Ciel, *dit-il*, » eut ſes Génies, l'Air ſes Silphes, » l'Eau ſes Nayades, le Feu ſes Salamandres, la Terre ſes Gnomes, » & les Forêts leurs Faunes & leurs » Nymphes. «

Les cultes ſe multiplièrent dans la même proportion que les Dieux : dans le choix de ſa divinité, chaque Nation conſulta les néceſſités ou les phénomènes de ſon climat ; ſelon l'idée qu'elle ſe formoit de ſes génies tutélaires ou malfaiſants,

elle s'en figuroit l'image. Presque toute la nature fut bientôt *perso-nifiée* & divinisée; la politique & l'intérêt accréditerent les Temples les plus vils & les Sacrifices les plus honteux. Ainsi s'éleva *tout-d'un-coup le monstre du Polithéisme*, dont l'Empire subjugua presque toute la terre.

Chapitre VII. & VIII. *Héros déifiés.* Tant d'Etres méprisables étant divinisés, on n'eut pas de peine à décerner l'Apothéose aux Héros & aux Chefs illustres des Nations. Les monuments qui attes-toient leur mortalité, devinrent des Sanctuaires où l'on encensoit leur immortalité prétendue; leurs Statues inanimées furent honorées comme des divinités vivantes; leurs tombeaux furent leurs Temples. En Egypte, les Statues furent substituées aux Hiéroglyphes; celles des hommes servirent à *dési-gner les périodes solaires*; celles

des femmes montroient *les phaſes de la Lune*. Les *emblêmes du Zodiaque déja perſonifiés & déifiés* joints à ces Statues, avertiſſoient des travaux que la ſaiſon exigeoit ; en variant leurs ornements, en plaçant près d'elles les animaux ſymboliques, on donnoit à leur langage un ſens plus étendu & plus diſtinct. Comme la divinité étoit deſcendue de l'Etre ſuprême au Soleil où elle ſembloit ſe peindre, du Soleil aux Héros, des Héros à leurs Statues ; ainſi de ces Statues devenues *affiches ſymboliques*, elle paſſa bientôt aux animaux introduits dans ces affiches.

Ce fut, ſelon notre Auteur, l'Aſie qui conſacra d'abord les *Lettres*, les *Symboles*, les Hiéroglyphes. Les Colonies Aſiatiques, qui peuplerent l'Egypte, y porterent cette conſécration ; on en ſculpta les Symboles ſur les Pyramides ; on en imagina de nouveaux

plus appropriés au Nil & à ses innondations ; Mesraïm y figura comme Nemrod figuroit dans ceux de l'Assyrie ; son épouse, leur fils Menès, & un *quatrième Sage* * méritèrent aussi les honneurs symboliques. Ces quatre personnages devinrent quatre Divinités Egyptiennes ; elles sont connues sous les noms d'Osiris, d'Isis, d'Horus & d'Anubis. Ces mêmes figures devinrent les *principales bases de l'Ecriture courante* ; car alors » toute la nature fut mise à contri» bution pour fournir des images. » Animaux, plantes, fleurs, fruits, » tous les êtres sensibles mis dans » les mains, sous les pieds, sur la » tête des quatre figures humai» nes, devinrent des Lettres signi» ficatives qui composerent les ca-

* Il avoit découvert le rapport du lever de l'Etoile caniculaire, avec le débordement du Nil.

» ractères de cet idiome. « Les affaires de Religion, de Sciences, d'Arts, de Commerce & de Guerre ne s'exprimant, selon l'Auteur, que par ces emblêmes, leur multiplication jetta dans le langage une confusion inévitable & des difficultés insurmontables : pour lever ces embarras, un esprit éclairé, *ajoûte-t-il*, conçut que par des *sons articulés*, *& des figures absolument arbitraires*, les hommes pourroient plus facilement & *plus promptement* exprimer & se communiquer leurs pensées. Nous avons assez fait sentir ce qu'on doit penser de cette opinion qui recule l'origine des Langues aussi loin que celle de l'écriture.

L'invention de celle-ci fit perdre l'intelligence des caractères hiéroglyphiques : on oublia leurs origines ; la Fable leur en prêta de merveilleuses ; ces changements de décoration, qui se faisoient sur

les Statues des Divinités Egyptiennes, firent naître les idées de Métamorphoses ; tout ce qui servoit à les orner, fut érigé en divinités subalternes : de-là ce respect religieux étendu aux insectes & aux herbes les plus viles.

Chapitre IX. *La Mythologie des Grecs.* L'Apothéose des moindres caractères hiéroglyphiques, avoit presque entièrement matérialisé le culte des Egyptiens : en empruntant ce culte symbolique, les Grecs ne purent en adopter le sens grossier ; en voulant le spiritualiser, s'il est permis de parler ainsi, ils ne firent qu'embellir sa surface. A ces absurdes superstitions, ils substituèrent d'ingénieuses folies. De leur génie fécond on vit éclore une foule de fictions & de métamorphoses mieux imaginées : leurs Sculpteurs, leurs Peintres & leurs Poëtes déployerent tous leurs talents pour parer ces

chimères de toutes les graces que leur Art pouvoit y répandre.

Les Grecs multiplièrent les Dieux autant que les Egyptiens avoient varié les Symboles : des diverſes décorations d'Oſiris ſortirent Jupiter, Neptune, Pluton, Mercure, Apollon &c. Sous les différents ſymboles d'Iſis, on adóra Junon, Diane, Venus, Minerve &c. Sous ceux d'Horus, on honora Triptolème, Bacchus, Vertumne &c. Anubis ne joua un grand rôle que dans les Métamorphoſes. Les Egyptiens avoient borné aux êtres matériels le cercle de leurs divinités ſubalternes ; les Grecs en formèrent un nouvel ordre dans la ſphère des êtres moraux. Sous leurs crayons, les paſſions, les vices & les vertus prirent des formes ingénieuſement aſſorties à leurs caractères. Tout cet édifice mythologique, l'Auteur l'ajuſte au plan de ſon ſyſtême avec autant d'élégance

d'élégance que de dextérité ; cependant il avertit de ne pas confondre ces brillantes fictions avec les *mensonges puérils* & les *contes indécents*, dont les infecta la superstition du peuple, & dont l'avarice des Prêtres fit son profit.

Des Philosophes voyageant en Italie, y semèrent les dogmes de leur patrie avec les systêmes de leur secte : les Fondateurs & les premiers Rois de Rome lierent, en quelque sorte, ces rêveries superstitieuses avec la constitution de leur nouvel Empire. A l'exemple des Grecs, les Romains, dans la suite, déclarèrent leur Fondateur fils de Jupiter ; mais pendant ses premiers siècles, Rome, plus guerrière que superstitieuse, fut plus jalouse de former des Héros que de faire des Dieux. Les Apothéoses ne lui furent familiéres qu'aux temps de sa servitude ; elle consacra des Temples, non aux Héros

qui avoient étendu ſa domination, mais aux tyrans qui avoient opprimé ſa liberté.

L'Auteur anonyme n'a pris pour guide ni le célebre Voſſius, ni le Baron Herbert de Cherbury, ni M. Huet, ni les autres Sçavants qui ont expliqué la Mythologie ancienne : en général ſon ſyſtême eſt peut-être le plus ſimple ſans être le plus certain. L'Idolatrie ne fut jamais qu'un aſſemblage monſtrueux de pièces poſtiches, dont la naiſſance fut ſouvent fortuite, & dont la liaiſon eſt preſque toujours arbitraire. Ainſi il n'eſt guères poſſible d'en former un corps régulier. Les idées mythologiques ſont comme des bouts-rimés : on les a propoſées ſans une intention ſuivie ; comment donc en remplir les vuides autrement que par des rapports imaginaires ?

CHAPITRE X. *Décadence de l'Idolatrie.* En Grèce, la Philoſo-

phie lui fit des plaies que l'exil d'Anaxagore ne put guérir ; en immolant Socrate, elle ne fit que creuser son tombeau. Sous les auspices de la Métaphysique & de la Morale, on rappella les vraies idées de la divinité & de la justice. La Mythologie ne fut plus qu'un amusement & un badinage. Les Dieux d'Athènes furent joués sur son théatre, & le peuple applaudit aux Acteurs. A Rome, le Culte de Jupiter & la religion des Augures furent des objets de respect, de confiance & de terreur jusqu'à ce que la Philosophie, introduite en Italie, en eût banni ces superstitions insensées. Après le siècle d'Auguste, l'irréligion regna sur le Thrône & à la Cour des Césars. La Philosophie qu'on appelle *Liberté de penser*, lui en avoit ouvert l'entrée. Les coups que cette Philosophie porte au culte superstitieux, frappent bien-

tôt la Religion même ; la contagion qu'elle répand, est plus dangereuse que la maladie qu'elle combat : une fausse Religion est pour le peuple un frein plus puissant qu'une Philosophie purement profane. Sans être susceptible de cet esprit philosophique, le peuple l'est de l'irréligion, de l'indépendance & de la licence qu'il inspire : en vain les Sectes, dans leurs écoles, tâchent de tracer la ligne où le Sage doit s'arrêter ; le peuple n'est pas fait pour voir ces barrières, encore moins pour en respecter la foiblesse.

Dans les siècles dont nous parlons, la Mythologie n'abusoit plus, chez les Romains, que la crédulité de l'enfance ; dans les Provinces Occidentales de l'Empire, cette superstition récemment introduite, se soûtenoit encore ; dans l'Asie Mineure, elle étoit surannée ; dans la Haute-Asie, le Ju-

daïſme avoit fait des progrès conſidèrables ; le *reſte de la terre*, dit l'Auteur, conſervoit *toujours ſes cultes primitifs*. Tel étoit l'état de l'Idolatrie à la naiſſance du Chriſtianiſme ; elle arma contre ce culte la Politique & la Philoſophie, la cruauté des Tyrans & la rage de ſes Pontifes. Le Chriſtianiſme en triompha par la ſainteté de ſes dogmes, par la vérité de ſes miracles, & par la patience de ſes Martyrs. A l'Idolatrie abbatue Julien prêta l'appui de ſon ſceptre, & Celſe le ſecours de ſa plume ; l'Empereur ne fit qu'ériger un glorieux trophée au Chriſtianiſme, en l'attaquant avec tout l'appareil de ſa puiſſance ; le Philoſophe ne fit que dévoiler les illuſions de l'Idolatrie, en les couvrant ſous des ombres allégoriques. Cependant notre Auteur dit que Julien fut *digne de l'admiration de la Philoſophie*. De quelle Philoſophie ? Nous n'en

connoiſſons point de ſaine qui ſoit favorable à cet Empereur.

Quand l'Auteur avance que l'Idolatrie reſta dans quelques contrées comme un culte *primitif*, cette expreſſion n'eſt pas exacte ; elle nous ramène à une obſervation qui nous eſt venue ſouvent dans la lecture de ce Livre : c'eſt qu'on auroit dû y prouver d'abord, ce qu'on y ſuppoſe en tant d'endroits, ſçavoir que l'Idolatrie ne fut jamais un culte *primitif*, mais plutôt un culte *dégénéré*. Cette recherche, qui n'eſt rien moins qu'étrangére au but de cet Ouvrage, eût éclairé l'ignorance, ou confondu la dépravation de quelques Ecrivains qui adjugent la priorité au culte idolatrique. Terminons cet Extrait par quelques principes ſolides ſur cette matière.

1°. Ces ſyſtêmes où l'on enſeigne que, dans le monde, les idées de Religion ne ſe ſont per-

fectionnées que par degrés, ainſi qu'on le ſuppoſe peut-être trop gratuitement de toutes les idées d'Arts & de Sciences; ces ſyſtêmes, *dis-je*, ſont des machines, ou témérairement dreſſées, ou trop aiſées à tourner contre le dogme de la Providence. En effet, ſi l'homme fut créé avec une raiſon auſſi brute & des lumières auſſi bornées que le prétendent les partiſans de ces ſyſtêmes, long-temps il n'eut guères qu'un inſtinct très-groſſier pour ſe conduire; & s'il ne s'eſt élevé aux idées de Religion qu'à l'aide d'un inſtinct ſi peſant; n'a-t-il pas été, pendant des ſiècles, expoſé ou à ne réfléchir jamais ſur le culte qu'il devoit à Dieu, ou à n'y réfléchir que pour ſe perdre dans le doute ou dans l'erreur? De cette hypothèſe il rèſulte ou que la connoiſſance & la pratique de la Religion n'étoient point abſolument néceſſaires à

l'homme, ou que la Providence n'avoit pas pourvu à cette néceſſité : dans la ſuppoſition préſente, étant l'une ou l'autre inévitable, & l'une & l'autre également injurieuſes à Dieu & à ſa Providence, ces deux conſéquences décèlent évidemment la fauſſeté de l'hypothèſe, & par conſéquent le vice des ſyſtêmes dont il s'agit.

2°. Comme on convient univerſellement que le Soleil a été le premier objet de l'Idolatrie ; entre elle & la Religion la queſtion de la priorité ſe réduit à ſçavoir ſi l'idée de la divinité a coulé de la chaleur & de la lumière ſolaire dans l'homme, ou ſi cette idée a été tranſportée par l'homme à cet Aſtre, ou ſi le Soleil a été plutôt conçu comme la ſource & l'eſſence, que comme l'image & l'ouvrage de la Divinité. Or comment a-t-on pû déifier le Soleil ſans avoir quelque notion de Dieu ? La

vuë de cet Aſtre & l'idée de Dieu ſont-elles ſi voiſines, ſi ſemblables qu'on ait pû, ſans effort & ſans aucun ſoupçon de leur différence réelle, confondre & identifier ces deux Etres ? Il ne faut pas être grand Métaphyſicien pour ſe convaincre que le Soleil peut réveiller l'idée de Dieu, mais qu'il ne peut en être conçu comme le principe ou le terme, ſi ce n'eſt par un jugement qui, quoique faux, n'en ſuppoſe pas moins entre les notions de Dieu & du Soleil, une diſtinction préalable.

3°. Si on vouloit s'en tenir à l'Ecriture, il ne ſeroit pas douteux que l'ordre de Providence qu'elle nous révèle comme un fait, ne réponde exactement à celui qu'une ſaine Métaphyſique établit comme un droit. Les monuments profanes atteſtent également que la créance d'un Dieu ſouverainement bon & ſouverainement grand, *Dei*

optimi, maximi, fut la Foi primitive de tout le genre humain ; que de ces deux attributs découla nécessairement le premier culte public ; que les autres Dieux & les autres cultes ne furent jamais que d'un ordre aussi postérieur que subalterne, & que ces Idoles & les honneurs qu'on leur a rendus, n'ont jamais été introduits que par la superstition, l'ignorance, & d'autres vices encore plus honteux. Sur leur origine, la Tradition profane s'accorde avec la Tradition sacrée. On en trouvera les monuments rassemblés dans Fabricius, & dans les autres Sçavants qui ont écrit sur cette matière. Ainsi, sans sonder les intentions des Ecrivains qui prétendent que, dans le monde, l'Idolatrie a précédé la vraie Religion, il n'est pas possible de pardonner ou d'excuser le vice de Métaphysique, & le défaut d'érudition que décèle une assertion si

téméraire & si fausse. Ce seroit ici un bon sujet de dissertation : l'esprit de recherche, éclairé par la Critique, y dissiperoit ces illusions dangereuses, où l'esprit de systême se repose avec une sécurité inexcusable.

Nous ne dirons rien des deux derniers Chapitres sur *l'Art de la Divination & de l'Astrologie judiciaire*, & sur *les Sacrifices*; ces matières n'y sont qu'effleurées : le progrès de ces pratiques superstitieuses y marche sur une ligne analogue au fil de tout l'Ouvrage. Le style de l'Auteur vole avec la même légèreté & la même rapidité que son imagination, sur tous ces objets où l'érudition de tant de Sçavants s'est appesantie avec tant de complaisance.

ARTICLE XXVIII.

POESIE DEL SIGNOR Abate Pietro Metastasio..... *Poësies de M. l'Abbé Metastasio. Neuf Volumes* in-8°. A Paris, chez la Veuve Quillau. *Dernier Extrait.*

L'Eloquence est propre des Poëtes, sur-tout des Tragiques, aussi-bien que des Orateurs. Nous choisissons deux exemples où brille l'éloquence de M. l'Abbé Metastasio ; le premier, dans la Pièce de *Cyrus* (Tome IV. p. 297) C'est ainsi que ce Prince désarme les Perses & les Medes, révoltés contre Astyagès, qui avoit tâché de faire périr Cyrus son petit-fils.

Ciro. Popoli, udite.
Qual impeto rebelle

Qual furor vi traſporta ? Ove s'inteſe
Che divenga il vaſſallo
Giudice del ſuo Re ! Giudizio indegno
In cui molto del reo
Il giudice è peggiore. Odiate in lui
Un Parricidio, e l'imitate. Ei forſe
Tentollo ſol ; voi l'eſeguite. Un dritto
Che avea ſul ſangue mio
Forſe Aſtiage abusò ; voi quel, che han ſolo
Gli Dei ſopra i regnanti,
Pretendente uſurpar. M'offrite un trono
Calpeſtando ne prima
La maeſtà. Queſto è l'amor ? Son queſti
Gli auſpici del mio regno ? Ah ritornate,
Ritornate innocenti. A terra, à terra
L'armi ſedizioſe. Io vi prometto
Placato il voſtro Re.

CYRUS. Peuples, faites ſilence ;
De ces cris forcenés où tend la violence ?

Que veut dire ce fer qui menace en vos mains ?

Quand vit-on les sujets juger leurs Souverains ?

Jugement monstrueux ! où le Juge coupable

Mérite mieux la mort que celui qu'il accable !

Vous punissez en lui ce que vous imitez ;

Il essaya le crime, & vous l'exécutez.

De mon sang, après tout, Astyage fut maître,

Des droits de sa Couronne il abusa peut-être ;

Mais vous, dont la fureur attente sur vos Rois,

Des Dieux, leurs Souverains, vous usurpez les droits.

Quel gré peut vous sçavoir Cyrus d'un diadême,

Dont vous foulez aux pieds la Majesté suprême ?

Prétendez-vous ainsi m'expliquer votre amour,
Et du sang d'un ayeul souiller mon premier jour ?
Ah ! retournez chez vous innocents & fidèles ;
Mettez bas toute haine... & ces armes rebelles . . .
Et moi je vous réponds du cœur de votre Roi . . .

Thémistocle proscrit par les Athéniens & refugié à la Cour de Xerxès, nous fournira un autre modèle. Le Roi le fait chercher, ou pour l'immoler à sa propre vengeance, ou pour le livrer à son ingrate patrie, quand cet illustre fugitif se présente tout-à-coup à lui, & lui adresse sa supplique d'un air majestueux. (T. IV. p. 332.)

Temistocle. Ascolta, e risolvi : eccoti innanzi
De' givochi della sorte

Un' esempio, o Signor. Quello son 'io;
Quel Temistocle istesso
Che scosse già questo tuo soglio ; & ora
A te ricorre, il tuo soccorso implora.
Ti conosce potente,
Non t'ignora sdegnato, e pur la speme
D'averti difensore a te lo guida :
Tanto, o Signor, di tua virtù si fida.
Sono in tua man : puoi conservar mi, e puoi
Vendicarti di me. Se il cor t'accendo
Fiamma di bella gloria, io t'apro un campo
Degno di tua virtù : vinci te stesso;
Stendi la destra al tuo nemico oppresso.
Se l'odio ti consiglia,
L'odio sospendi un breve istante : e pensa
Che vana è la ruina,
D'un nemico impotente; util l'acquisto
D'un amico fedel : che Re tu sei :
Ch'esule io son : che fido in te; che vengo
Vittima volontaria à questò lidi.
Pensaci, e poi del mio destin decidi.

THEM. Ecoute, & reſous-toi... Monarque généreux,
Du ſort, tu vois ici le jouet malheureux.
C'eſt ce même Guerrier par qui Mars & Bellone
Jadis ont ébranlé les ſoûtiens de ton Thrône;
Ce même Thémiſtocle, aujourd'hui ſans recours,
T'a choiſi pour aſyle, implore ton ſecours.
Il connoît ton courroux égal à ta puiſſance:
Et juſqu'entre tes bras vient chercher ſa défenſe.
Oui, je t'eſtime aſſez pour me livrer à toi;
Mon ſort eſt dans tes mains; ou bien immole-moi;
Ou montre, en me ſauvant, la grandeur de ton ame.
D'un honneur immortel ſi le deſir t'enflamme,

Mon malheur t'ouvre un champ digne
de ta vertu.
Surmonte-toi, relève un rival abbatu.
Dans ton cœur ulceré si la haine est plus
forte,
Suspens le coup, attens, songe qu'on
ne remporte
Qu'un triomphe honteux sur un foible
ennemi,
Mais qu'on gagne un trésor en gagnant
un ami.
Que Xerxès étant Roi, moi, proscrit,
misèrable;
J'avois dû me promettre un accueil
favorable:
Qu'en ces lieux de plein gré je viens
braver la mort:
Pése tout, & prononce ensuite sur mon
sort.

Il nous paroît que les Connoisseurs ne trouveront pas moins d'art & de persuasion dans cette courte harangue, que de noblesse & de dignité. Ils trouveront du

ſentiment dans *Joſeph reconnu :* rien de plus touchant que les queſtions du Patriarche (avant qu'il ſe ſoit fait connoître,) & les réponſes de Simeon : de tous les frères de Joſeph c'eſt le plus coupable, il eſt reſté ſeul en Egypte en qualité d'ôtage, pour garantir le retour de ſes frères qui, dans un ſecond voyage, doivent amener Benjamin. Joſeph fait venir Simeon, & pour toute vengeance, il prend plaiſir à l'embarraſſer. Voici une partie de la Scène. (Tome VIII. p. 141.)

Giuſeppe. Paſtor, dunque il tuo nome . . .
Simeon. E Simeon. Lo ſai.
Giuſ. La patria ?
Sim. E Carra.
Giuſ. Il genitor ?
Sim. Giacobbe.
Giuſ. La madre ?
Sim. Lia.

Giuſ. Chi ſon color, che teco
Eran quando giungeſti?
Sim. I miei germani.
Giuſ. Non fu padre Giacobbe
Par d'altri figli?
Sim. (Aime!) Si: n'ebbe encora
Dalla bella Rachele
Giuſ. E ſon?
Sim. Giuſeppe,
E Benjamin.
Giuſ. Ma queſti
Perchè non venner teco?
Sim. Appreſſo al padre
Reſtò l'ultimo d'eſſi.
Giuſ. E l'altro?
Sim. (Oh Dio!)
L'altro . . .
Giuſ. Segui
Sim. Nol ſo
Giuſ. (Lo ſo ben io.)
Aſeneta. (Impallidiſce.)
Giuſ. Almeno
Di ſe vive Giuſeppe.
Sim. Il genitore
Lo pianſe eſtinto.

Giuſ. Ei mori dunque ?
Sim. Ignota
E a noi la ſorte ſua
Giuſ. Troppo diſcordi
Son fra loro i tuoi detti.
Sim. E pur ſon veri
Giuſ. Ma che fu di Giuſeppe ?
Sim. Ah di Giuſeppe
Signor, più non parlar mi. Un gran tormento
Queſto nome è per me.
Giuſ. Di qualche fallo
E forſe reo ?
Sem. No.
Giuſ. Forſe ingrato al padre,
Nemico a voi, v'inſidiò, v'offeſe,
Merito l'odio voſtro ?
Sim. Anzi innocente,
Anzi giuſto ... ah, Signor, quai coſe chiedi !
Quai coſe mi rammenti ! al carcer mio
Laſcia mi ritornar, ſenza ſaper lo
L'anima mi trafiggi. Il tuo ſembiante

D'ardir pui ſpoglia, ed ogni tua ri-
chieſta
Qualche acerba memoria in ſen mi
deſta, &c.

Joseph. Ton nom? *Simeon.* Si-
meon. J. Ta patrie?
S. Seigneur, Carres dans l'Aſ-
ſyrie.
J. Et ton père? *S.* Jacob. J. Et ta
mère? S. Lia.
J. Fut-ce le ſang qui te lia
Ceux qu'avec toi j'ai vus? *S.* Seigneur,
je ſuis leur frère.
J. D'autres enfans Jacob fut-il encor
le père?
S. Que vais-je dire malheureux?
De la belle Rachel il en eut encor
deux.
J. Qui ſe nomment? S. Joſeph, Benja-
min. J. Il me ſemble
Qu'on auroit pû ſe joindre, & venir
tous enſemble.

Sim. Jacob a retenu le dernier près de
lui.
Jos. Et l'autre ? S. Et l'autre... (ô Ciel !
J. Poursui ;
Qu'est-il devenu ? S. Je l'ignore.
J. (Et moi, non.) Aseneth. (Il pâlit !)
J. Joseph vit-il encore ?
S. Jacob l'a pleuré comme mort.
J. Il n'est donc plus, Joseph ? S. On
ignore son sort.
J. Ton récit n'est pas vrai-sembla-
blé.
S. Hélas ! il est trop véritable.
J. Mais encore, Joseph... S. N'en par-
lons plus, Seigneur.
C'est un nom... c'est un nom qui me
perce le cœur.
J. Joseph de quelque crime est coupable
peut-être ?
S. Non. J. Ingrat pour son père, enne-
mi, fourbe, traître,
Il a par des noirceurs éteint votre
pitié,
Mérité votre inimitié ?

Mars, 1757.

SIM. Eh ! non, eh ! non... Joseph fut l'innocence même.
Il ne fut que trop juste... O honte ! ô peine extrême !
Que vous me rappellez de souvenirs amers !
Laissez-moi par pitié retourner à mes fers.
Vous me déchirez l'ame... épargnez-moi de grace.
Votre voix, votre aspect, tout en vous, tout me glace.
Vous ne le croiriez pas, pour moi chaque regard,
Pour moi chaque demande est un coup de poignard.

ARIETTE.

O Dieu ! je crois l'entendre
Cet enfant innocent !
Déplorer sa misère,
Prier d'un air si tendre
Je le vois gémissant
Et le sort de son père.

Les

Les larmes de ses yeux ;	Ces sanglots ! . . . ces adieux !
O funeste aventure !	O noire trahison !. .
Rendez, je vous conjure,	Rendez-moi ma prison.

Les caractères des personnages sont tous frappés, variés, soûtenus dans M. Metastasio ; c'est en cette partie sur-tout que nous le croyons digne des plus grands éloges. Quel homme que Régulus, dans la Pièce qui porte son nom, quelle harangue, & quels adieux sur le point où il est de s'embarquer avec Amilçar pour aller chercher à Carthage les tourments & la mort ! (Tome VI. p. 165.)

SCÉNE DERNIÉRE.

Licinius, Tribun du peuple, & tous les Romains qui s'opposent au départ de Regulus.

Licinio. Ma che sarà di Roma
Se perde il padre suo ?

Regolo. Roma rammenti
Che il ſuo padre è mortal: che alfin vacilla
Anch' ei ſotto l'acciar: che ſente alfine
Anch' ei le vene inaridir: che ormai
Non può verſar per lei
Ne ſangue, ne ſudor: che non gli reſta
Che finir da Romano. Ah m'apre il cielo
Una ſplendida via: de' giorni miei
Poſſo l'annoſo ſtame
Troncar con lode; e mi volete infame!
No: poſſibil non è... De' miei Romani
Conoſco il cor. Da Regolo diverſo
Penſar non può, chi reſpirò naſcendo
L'aure del Campidoglio. Ogn' un di voi
So che nel cor m'applaude:
So che m'invidia: e che fra' moti ancora
Di quel che l'ingannò tenero ecceſſo,
Fa voti al ciel di poter far l'iſteſſo.
Ah non più debolezza. A terra, a terra

Quell' armi inopportune : al mio trionfo
Più non tardate il corſo
O amici , o figli , o cittadini. Amico
Favor da voi domando.
Eſorto cittadin : Padre comando.

LICINIUS. Si Rome perd ſon père, hélas ! que devient Rome ?
REGULUS. Rome doit réfléchir que ſon père eſt un homme ,
Un homme à qui la mort redemande ſes droits.
Déja mon corps trahi par des forces uſées
Des armes ſoûtient mal le poids :
Et de mes veines épuiſées
Le ſang que je lui dois voudroit couler envain.
Que peut-il me reſter ?. . . de mourir en Romain.
Le Ciel ouvre à mes vœux le Temple de Mémoire :
Et pouvant couronner ma vieilleſſe de gloire ,

Vous voulez que j'imprime une tache à
mon nom ? . . .
Non, vous ne le voulez pas :
non.
Je connois mes Romains : la nobleſſe
eſt l'école
Où leur ſublime cœur va puiſer ce qu'il
ſent.
Si quelqu'un me condamne, il n'a point
en naiſſant
Reſpiré l'air du Capitole.
Tout vrai Romain m'applaudit en ſon
cœur :
Oui, chacun porte envie à mon bon-
heur.
Dans les tranſports d'une vaine ten-
dreſſe
Qui, pour mon ſort, un peu trop
l'intéreſſe,
Chacun ſoupire après l'heureux inſ-
tant
Où ſon courage en pourra faire au-
tant . . .

Allons *, point de foibleſſe : & qu'on
jette ces armes,
On n'a pas dû les prendre : & qu'on ſéche
ces larmes,
Mon deſtin n'en merite pas ;
Vous retardez ma gloire en arrêtant mes
pas.
Partez : c'eſt le conſeil qu'un citoyen
vous donne :
Un ami vous en prie : un père vous
l'ordonne.

Frappés du ton d'autorité que prend ici Regulus, les Romains n'oſent plus s'oppoſer à ſon paſſage. Alors il pourſuit.

Reg. Grazie vi rendo,
Propizi Dei. Libero è il paſſo. Aſcendi
Amilcare alle navi :
Io ſieguo i paſſi tui.

---

* Il s'avance vers le Vaiſſeau d'Amilcar.

Amilcar. Alfin comincio ad invidiar
costui
Reg. Romani, addio. Siano i congedi
estremi
Degni di noi. Lode agli Dei: vi
lascio
E vi lascio Romani. Ah conser-
vate
Illibato il gran nome: e voi sarete
Gli arbitri della terra, e il mondo in-
tero
Roman diventerà. Numi custodi
Di quest' almo terren; Dee protettrici
Della stirpe d'Enea, confido a voi
Questo popol d'Eroi; sian vostra cura
Questo suol, questi tetti, e queste
mura.
Fate che sempre in esse
La costanza, la fé, la gloria alberghi,
La giustizia, il valore. E se giammai
Minaccia al Campidoglio
Alcun astro maligno influssi rei;
Ecco Regolo, o Dei: Regolo solo
Sia la vittima vostra, e si consumi

Tutta l'ira del ciel ſul capo mio:
Ma Roma illeſa... Ah qui ſi piange !
Addio.

REGULUS. Le paſſage m'eſt libre: à ce coup, je le ſuis.
Monte ſur tes Vaiſſeaux, Amilcar, je te ſuis.

AMILCAR. (*bas.*) Qu'eſt ce ! en ſecret je ſens que je lui porte envie !

REGULUS. * Il faut donc nous quitter, & pour toute la vie !
Soûtenons notre gloire en ces derniers adieux.
Je vous laiſſe, Romains... la gloire en ſoit aux Dieux.
Gardez les ſentiments qu'un ſi beau nom inſpire :
Et moi, de l'univers, je vous promets l'Empire ;

---

* Monté ſur le Vaiſſeau & parlant au peuple.

Romains, tout l'univers s'en fera gloire
un jour.
O vous! Dieux protecteurs de cet heureux séjour,
Déesses, qui veillez sur le beau sang
d'Enée,
Je confie à vos soins la haute destinée
De tout un peuple de Héros.
De ma chère patrie écartez les fléaux
Puissent Rome & ses édifices,
Et ses murs fortunés fleurir sous vos
auspices!
Et puissent ici sans retour
La fidélité, la constance,
L'honneur, l'équité, la vaillance,
Fixer leur immortelle Cour!
Si la malignité des Astres
Menace de quelques désastres
Les héritiers de Romulus,
Dieux, je vous offre Regulus:
Immolez Regulus, sauvez le Capitole.
Trop heureux si, quand il s'immole,

De toute autre victime, il peut vous
tenir lieu ;
Mais détournez vos coups... je vois des
pleurs... Adieu. *

Ajoûtons le portrait de la vertu tracé par Minerve dans un petit Poëme intitulé : *La paix entre la vertu & la beauté.* (Tome VII. p. 355.)

Pallade. Nella mente di Giove
Ha la virtude il ſuo principio, e ſenza
Di lei nulla è perfetto. Ella ritrova
Il mezzo fra gli ecceſſi. Ella accoſtuma
Gli animi alla ragion : ſolo per lei
Ne' più torbidi petti
Sentono il freno i contumaci affetti.
Eſente dal tiranno
Impero di fortuna, ognor tranquilla,
Eguale ognor, mai non eſulta, o geme.
Di caſtighi non teme,
Perchè colpe non ha. Premi non cura,

---

* Il s'enfonce dans le Navire.

Perchè paga è di se. Libera è sempre
Fra i ceppi, e le ritorte;
E non cambia colore in faccia a morte.
E maggior d'ogni dono.
Questo non si dirà, che dalle fiere
Distingue l'huom: che l'anime rischiara:
Che produce gli Eroi: che i nomi eccelsi
Toglie all' onde fatali;
Che simile agli Dei rende i mortali?

MINERVE. La sublime vertu prend sa source éternelle
Dans le sein lumineux de Dieu.
Rien de beau, de parfait sans elle:
Des excès elle est le milieu.
Au frein de la raison elle assujettit l'ame;
Des rebelles desirs elle amortit la flamme:
Elle oppose une digue aux flots tumultueux
Des cœurs les plus impétueux.

De la Fortune ſa rivale
Elle ignore le joug honteux:
Toujours ferme, toujours égale,
Quelque ſort qui l'attende, heureux ou malheureux,
Ni les proſpérités ne lui cauſent d'yvreſſe,
Ni les diſgraces de foibleſſe.
Elle craint peu le châtiment,
A l'abri de ſon innocence.
Elle ſent tout ſon prix, & ce doux ſentiment
Eſt ſa plus belle récompenſe.
Libre au milieu des fers, elle brave le ſort
Et ſans pâlir voit approcher la mort.
Dirai-je que ce don céleſte
Relève les humains par deſſus tout le reſte?
Qu'il eſt le germe des Héros,
Et le plus brillant des flambeaux?
Qu'il ſauve les grands noms d'un éternel ſilence?
Des mortels & des Dieux qu'il fait la reſſemblance? ...

L'Editeur de ces Œuvres donne une gloire à l'Auteur Italien, qu'il ne croit pouvoir accorder aux Dramatiques François : c'eſt de preſſer & de couper les phraſes dans un dialogue, quelquefois aſſez long. On en a vû déja un exemple dans la Scène de Joſeph & de Simeon : nous en produiſons un ſecond, tiré d'entre mille. Dans l'*Hypſipyle*, Jaſon vient à Lemnos pour épouſer cette Princeſſe. Il apprend à ſon arrivée que les femmes de cette Iſle ont formé l'horrible complot de ſe défaire de tous les hommes. On lui perſuade que Thoas, Roi de Lemnos, père d'Hypſipyle, vient d'être poignardé par ſa propre fille, qui n'a d'autre vuë en effet que de le ſauver. Plein de ce préjugé, il s'endort, & à ſon réveil, il voit à ſes côtés la Princeſſe armée d'un poignard : c'eſt elle qui l'a arraché des mains de Léarque, fameux ſcélérat, qui

alloit percer Jaſon. Mais celui-ci ſéduit par Léarque qui veut ſe venger d'Hypſipyle, ne doute pas un moment qu'elle n'ait attenté à ſes jours : il la regarde comme un monſtre, dont il ne peut plus ſoûtenir la vuë. C'eſt ce qui eſt exprimé de la ſorte. (Tome II. p. 160.)

HYPSIPYLE, (*voulant ſe juſtifier.*)

Iſſipile. Vedrai . . .
Giaſone. Viddi abbaſtanza.
Iſſip. Ne vuoi . . .
Giaſ. Ne voglio udirti.
Iſſip. E credi. . .
Giaſ. E credo,
Che ſon reo, ſe t'aſcolto.
Iſſip. Dunque . . .
Giaſ. Parti.
Iſſip. E l'amore?
Giaſ. Con roſſor lo rammento.
Iſſip. E ſono? . . .
Giaſ. E ſei
Oggetto di ſpavento a gli occhi miei

Issip. Ah furie abitatrici
Di quest' orride sponde. Intendo, intendo
L'innocenza è delitto. E poco il sangue
Di cui miro vermiglio il suol natio:
Saziatevi una volta, eccovi 'l mio.
Giaf. Fermati.
Issip. Che pretendi?
Chi la mia morte à trattener ti muove?
Giaf. Mori, se vuoi morir: ma mori altrove.
Issip. Almen.
Giaf. Lasciami in pace.
Issip. Ascoltami.
Giaf. Non voglio
Issip. Vccidimi
Giaf. Non posso.
Issip. Un sguardo solo.
Giaf. E delitto il mirarti.
Issip. Idol mio, caro sposo.
Giaf. O parto, o parti.
Issip. Parto, se vuoi cosi, &c.

HYPS. Tu verras.. JAS. J'ai trop vû. H. Tu ne veux pas.. J. T'entendre.
H. Tu crois.. J. Te parler, un forfait.
H. Ainsi donc... J. Loin d'ici. H. Quoi! cet amour si tendre...
J. C'est ma honte. H. Et je suis... J. Le plus affreux objet.
H. Je t'entends... à tes yeux l'innocence est un crime...
Ha! furie infernale, acharnée à nos maux,
Assez d'assassinats n'ont point rougi Lemnos!
Il te faut une autre victime?
Encor, encor du sang!... hé bien!
Sois contente, voici le mien. *

Jason lui retenant le bras.

Arrête... H. Quoi, la mort! la mort, on me l'envie!
Quel intérêt Jason prendroit-il à ma vie?

* Elle veut se percer.

J. Nul intérêt : mais, si tu
meurs,
Monstre, va t'en mourir ailleurs.
H. Mais du moins.. J. Laisse-moi.. H. Deux
mots, deux mots, de grace.
J. C'est plus que je ne veux... H. Prends
ce poignard, & passe . . .
J. C'est plus que je ne puis. H. Un re-
gard, pour adieux . . . .
J. Un regard souilleroit mes yeux.
H. Ha ! cher auteur de mon mar-
tyre . . .
J. Pars, fuis, sinon je me retire.

Venons à l'enthousiasme & au pathètique que M. Metastasio manie avec la même force que tout le reste. Les Amateurs de la Tragédie se feront un plaisir peut-être de comparer l'Athalie de Racine avec celle du Poëte Italien dans la catastrophe de l'une & de l'autre. (Tome VIII. p. 47.)

Joiada, Grand-Prêtre, à Athalie qui entre dans le Temple, pour faire périr Joas & tous les Lévites.

Arresta il passo
Empia figlia d'Acabo. Odi l'estrema
Dell'eterne minacce: odila, e trema.
E stanco Iddio di tolerarti: è giunto
Lo spaventoso giorno
Per te del suo furor. Sul capo indegno
L'onnipotente mano
Aggravar non ti senti? Ah degli abissi
Pendi già su la sponda,
La vendetta di Dio già ti circonda.
Da questo sacro albergo
Scellerata t'invola, e n'ol funesti
L'aspetto di tua sorte,
La nera ch'ai d'intorno ombra di morte.

Atalia. Aimè! qual forza ignota
Anima quelle voci! io tremo, io sento
Tutto inondarmi il seno
Di gelido sudor... Fuggasi... Ah quale...

Qual' è la via ? chi me l'addita ? Oh Dio !
Che aſcoltai ! Che m'auvenne ! Ove ſon 'io ! *&c.*

JOIADA. Du criminel Achab, arrête, fille impie :
Ecoute ta ſentence, & tremble pour ta vie.
Les menaces enfin feront place aux effets.
L'Eternel eſt trop las de ſouffrir tes forfaits :
Il vient, il eſt venu le jour de la colère
Du Vengeur éternel, tout-puiſſant & ſévère
Déja ne vois-tu pas s'allumer le courroux ?
Ne ſens-tu pas ſur toi déja fondre les coups ?
Ha ! pour te dévorer, les noirs abyſmes s'ouvrent :
Les vengeances du Ciel t'environnent, te couvrent ;

Va, fuis, monſtre : l'horreur de ton funeſte ſort,
Souille la Majeſté du ſacré Tabernacle.
A nos yeux effrayés, de l'ombre de la mort
Qui s'attache à tes pas, dérobe le ſpectacle.

ATHALIE. Malheur, malheur à moi! quels terribles accens!
Quelle puiſſante voix! quelle force inconnue!
Voilà qu'en tout mon corps la terreur s'inſinue,
Une ſueur mortelle a glacé tous mes ſens.
Fuyons, fuyons... par où?... par où?... par quelle route?...
Montrez... montrez-la-moi... perſonne ne m'écoute...
Ciel! où ſuis-je? qu'ai-je entendu?
Que deviens-je? tout eſt perdu.

Outre les Pièces de Théatre, les neuf Volumes de ce Recueil ren-

ferment quelques autres Poësies ; sçavoir 1° de petits Poëmes dialogués, lesquels pour l'ordinaire aboutissent à des compliments pour les Cours de Madrid, de Naples, & sur-tout de Vienne : l'Auteur aime le compliment, apparemment parce qu'il sçait qu'on l'aime ; & la vérité est qu'il le tourne spirituellement, qu'il le prèsente sous des idées heureuses. 2° Cinq Chansons assez longues. 3° Quelques Epithalames. 4° Vingt & un Sonnets dignes de Pétrarque. Nous finissons par un Sonnet, qui est le dernier de tous, & qui marque bien le Christianisme de l'Auteur. (Tome VIII. p. 357.)

Sogni, e favole io fingo : e pure in carte
Mentre favole, e sogni orno, e disegno,
In lor (folle ch'io son!) prendo tal parte,
Che del mal, che inventai piango, e mi sdegno.

Ma forſe allor, che non m'inganna l'arte
Più ſaggio io ſono? E l'agitato ingegno
Forſe allor più tranquillo? O forſe parte
Da più ſalda cagion l'amor, lo ſdegno?
Ah che non ſol quelle, ch'io canto, o ſcrivo
Favole ſon, ma quanto temo, o ſpero
Tutto è menzogna, e delirando io vivo.
Sogno della mia vita è il corſo intero:
Deh tu, Signor, quando a deſtarmi arrivo
Fà ch'io trovi ripoſo in ſen del vero.

J'enfante en mon cerveau des fables & des ſonges:
J'en trace par écrit les tours & les deſſeins:

Puis follement épris de mes propres
mensonges,
Je pleure & compatis aux malheurs que
j'ai feints.
Tel eſt de l'art des Vers le ſéduiſant
délire.
Mais penſez-vous qu'au moins la ſageſſe
ait ſon tour;
Et reprenne ſes droits, quand j'ai ceſſé
d'écrire?
Qu'alors je place mieux ma haine ou
mon amour?
Ah! mes Vers ne ſont pas mon unique
chimère,
C'eſt tout ce que je crains, c'eſt tout ce
que j'eſpère,
Qui porte ſur l'erreur dont je vis en-
yvré.
Je fournis en rêvant ma courſe fugitive,
Voici que le moment de mon réveil
arrive; *
Daignez, Seigneur, enfin me fixer dans
le vrai.

---

* L'Auteur n'eſt plus jeune.

S'il nous étoit permis de juger les Maîtres, nous obſerverions quelques défauts dans ce beau Recueil. Nous ne dirons rien du neuvieme Volume qui ne ſe ſoûtient pas vis-à-vis des autres, ni de quatre Tragédies qui ſont répétées ici, ſous prétexte de quelques changements. Le blâme, ſuppoſé qu'il y en ait, eſt tout entier ſur le compte de l'Editeur. Mais voici quelques taches qui n'appartiennent qu'à l'Auteur. 1° Dans ſept ou huit de ſes Drames, un peu d'embarras, des poſitions forcées, des évènements hors de vrai-ſemblance, & des chutes peu ménagées; des caractères un peu outrés, tel que celui de Caton d'Utique, qui va même au-delà de l'*atrocem animum Catonis* d'Horace. 2° Des dénouëments qui ſe reſſemblent trop, comme dans *Siroës*, *Hypermneſtre*, *Cyrus*, *Artaxerxès*, *Aëtius*, &c. 3° L'Enée, dans *Didon*,

nous a paru un honnête poltron. 4° Il y a quelquefois du comique, ſur-tout dans la *Semiramis*, où un certain *Hyrcan* eſt le vrai Rodomont de Plaute. 5° L'amour dans M. M. eſt toujours honnête, mais quelquefois trop doucereux & ſentant les lambeaux d'Opéra. La Selène de *Didon* en particulier, & l'Iſmène du *Demétrius*, ſont des perſonnages bien fades. 6° Tout au rebours du Théatre Anglois, celui-ci ne veut point de ſang. Les plus affreux tyrans ſont toujours ſauvés; les plus fameux ſcélérats épargnés. Ses Héros & ſes Héroïnes cherchent ſouvent la mort, mais ne ſe font jamais de mal. Ils font de longs diſcours avant que de mourir, comme pour laiſſer le temps de les en empêcher : les concluſions ne manquent jamais d'être heureuſes, & quelquefois même contre la vérité de l'Hiſtoire. Eſt-ce l'Auteur qui, ſuivant l'eſprit de

ſon

ſon état, évite d'être ſanguinaire? Eſt-ce le goût des Spectateurs qui l'a déterminé? Peut-être l'un & l'autre.

Quoi qu'il en ſoit de ces défauts, Metaſtaſio non-ſeulement eſt Poëte, mais un de ces génies rares que pluſieurs ſiècles enfantent à peine; & l'Italie moderne, qui a produit tant d'excellents eſprits, pourra ſe glorifier de celui-ci, comme nous nous glorifions de nos Corneille & de nos Racine.

ARTICLE XXIX.

HISTOIRE GÉNÉRALE des Guerres, diviſée en trois Epoques; la premiére, depuis le Déluge juſqu'à l'Ere Chrétienne; la ſeconde, depuis l'Ere Chrétienne juſqu'à la chute de l'Empire d'Occident; la troiſième, depuis la chute de l'Empire d'Occident juſqu'à l'année 1748. Avec une Diſſertation ſur chaque Peuple, concernant ſon origine, la ſituation du pays qu'il habite, la forme de ſon Gouvernement, ſa Religion, ſes Loix, ſes Mœurs, ſes Révolutions, &c. *Tome premier,* (in-4°.) *contenant l'Hiſtoire de la grande Arménie, celle des deux petites Arménies, & celle de Cappadoce.* Par M. le Cheva-

lier d'Arcq. A Paris, de l'Imprimerie Royale. M. DCC. LVI.

NOus annonçons ici un Livre qui mèrite de grandes attentions. La Guerre & l'Hiſtoire en ſont l'objet ; la Guerre comme partie eſſentielle, l'Hiſtoire comme inſtrument général ; la Guerre comme étant le terme qui fixe les inclinations de l'Auteur, l'Hiſtoire comme devant préparer & aſſûrer le ſuccès de ſon Livre ; la Guerre comme intéreſſant la gloire de l'Etat, l'Hiſtoire comme picquant la curioſité des Lecteurs. Expliquons encore plus particulièrement ce projet.

L'Auteur, qui eſt un Militaire fort zélé pour ſa profeſſion, ſe propoſe, à ce qu'il paroît, de publier un *corps ſuivi de principes théoriques ſur la Science militaire :* Ouvrage qui probablement ſuivra de près celui-ci. En attendant il nous

donne une *eſquiſſe légère de ſes principes* ; & c'eſt l'Hiſtoire qui lui ſert d'inſtrument général pour tracer cette ébauche. Outre que le tiſſu de ſon Livre eſt tout hiſtorique, on voit à la tête de l'Article concernant chaque peuple, une Diſſertation qui expoſe l'Hiſtoire politique, l'Hiſtoire des Révolutions, l'Hiſtoire des Mœurs, en un mot, tout ce qu'on peut deſirer de ſçavoir ſur la Nation particuliére dont il eſt traité dans cet Article. D'où il faut conclure qu'en ne promettant que l'Hiſtoire des Guerres, M. le Chevalier d'Arcq donne en effet une Hiſtoire générale des peuples qui ont rempli la terre depuis le commencement du monde.

L'Ouvrage eſt précédé d'un long Diſcours, où nous remarquons beaucoup d'ordre. L'Auteur y parle de la Guerre, de l'Hiſtoire, des motifs qui l'ont déterminé au plan qu'il a ſuivi. Qu'eſt-ce que la

Guerre, quelle eſt ſon origine, quels ont été ſes progrès, comment eſt-elle devenue une Science, comment peut-on la renfermer dans une Théorie qui éclaire, guide & appuye l'expérience? Ce ſont autant de queſtions qu'on trouve réſolues ici, & même réſolues en grand.

» La Guerre eſt l'effet d'une » diſcuſſion ſurvenue entre deux » ou pluſieurs peuples, que l'or- » gueil ou l'intérêt de ces peuples, » ou de leur Souverain, empêche » de pouvoir être terminée par » la négociation, & qui ſe décide » par les armes. « La guerre eſt offenſive ou défenſive, la premiére eſt beaucoup *plus aiſée* que la ſeconde, & cependant *plus glorieuſe à un Général.* Le public juge d'après des marches dans le pays ennemi, d'après des ſièges & des priſes de places, d'après des contributions, des exécutions de ter-

reur : tout cela eſt brillant & coûte aſſez peu au Général qui eſt en forces. Mais pour ſoûtenir la guerre défenſive, il faut avoir *non-ſeulement les qualités du Général, mais encore celles du Patriote, &, pour tout dire enfin, celles du grand homme.* » Un Général chargé de » cette guerre, doit oſer ſe mettre » au-deſſus de l'humeur qu'elle » donne toujours au Souverain ; » des épigrammes des femmes & » des courtiſans, de la rivalité ainſi » que de l'envie. Il doit ſçavoir » ſe paſſer des choſes néceſſaires » que le Miniſtre ſe trouve ſouvent » forcé de lui refuſer. Il doit être » ſourd aux plaintes des peuples, » aux cris des Provinces que la » guerre déſole, & aux murmures » de ſon armée, pour ne s'occuper » que de l'intérêt public. Il doit » ſçavoir abandonner de petites » choſes pour n'en pas perdre de » plus importantes, ſe contenter

» de petits avantages & ne rien
» laiſſer au hazard. Il doit paroître
» téméraire, ſans ceſſer d'être pru-
» dent. Il doit relever le courage
» & s'acquérir la confiance de ſes
» troupes; maintenir la diſcipline
» ou la rétablir; ſe montrer à l'en-
» nemi toujours prêt à combattre,
» mais ſe poſter de manière que
» l'ennemi même ſe refuſe au com-
» bat; lui enlever des convois, des
» poſtes, des gardes; battre ſes dé-
» tachements; l'attirer dans des
» embuſcades; lui dérober des
» marches, l'attaquer dans les ſien-
» nes, & lui donner de fréquen-
» tes alertes; profiter des ténèbres
» de la nuit, ou, pendant le jour,
» du temps où il fourrage, pour at-
» taquer ſon camp & le forcer, s'il
» eſt poſſible; pourvoir les places
» conſidérables, d'aſſez de troupes
» & de munitions pour ſoûtenir un
» long ſiège, & couvrir les petites
» que l'ennemi emporteroit en peu

» de temps « &c. Ce grand morceau eſt appuyé des exemples de Fabius *qui ſauva ſon rival, ſon armée & l'Etat*, & du Maréchal de Saxe qui, dans la campagne de Courtray, fit voir *un chef-d'œuvre de la Science militaire.*

Les beſoins & la cupidité ont produit les conteſtations des hommes : ces conteſtations ſe ſont accrues par le commerce, l'induſtrie, les arts, ſur-tout par l'invention des monnoies, *richeſſes idéales* contre leſquelles les *hommes troquèrent leur vie.* On ſe battit d'abord ſans art; la néceſſité de ſe défendre contre le plus fort fit inventer les fortifications, la diſcipline militaire, & la *Guerre devint une Science.*

Quand on eut fait des Traités avec ſes voiſins, & qu'on ſe crut en état de poſſéder paiſiblement, *la ſubordination & les principes de la Science militaire ſe perdirent*

dans les bras du luxe & de la molleſſe. La *foibleſſe, la lâcheté, l'oiſiveté, l'ignorance ſuccéderent à la force, au courage, à l'habileté; l'oſtentation à l'héroïſme & le déſordre à la vertu.* L'Auteur peint apparemment ainſi les derniers ſiècles de l'Empire Romain, temps de foibleſſe & d'ignorance dans toutes les parties qui concernent le Gouvernement; car pour ce qui regarde ce qu'on appelle auſſi notre *barbarie*, c'eſt-à-dire ce long intervalle de temps pendant lequel toutes les belles connoiſſances furent ignorées parmi nous, il eſt certain qu'alors on étoit brave ſans diſcipline militaire & guerrier ſans ſcience de la guerre; qu'il naquit des héros durant ces ſiècles de fer, & que tous les grands ſentiments de *vertu* s'éleverent au-deſſus de la groſſièreté publique & nationale.

Il n'en eſt pas moins vrai, comme

l'obſerve l'Auteur, que long-temps & même juſqu'à nos jours quantité de Militaires ont exalté l'expérience comme l'unique choſe qui fût néceſſaire à la guerre. En vain Montecuculli, Turenne & quelques autres tâcherent de vaincre le préjugé; *on prit leur habileté pour le produit de l'expérience qu'ils avoient acquiſe.* On demande même encore ſi la guerre a des principes: queſtion que l'Auteur réſout par des exemples.

» Penſe-t-on qu'Epaminondas, » que Scipion, que Sertorius, que » Ceſar fiſſent la guerre ſans prin- » cipes, & que la ſeule expérience » les conduisît? Les premiéres » opérations de Scipion ne mar- » quent-elles pas ſon habileté? ne » caractèriſent-elles pas le grand » Général? Celles d'Epaminondas » ſont trop combinées pour appar- » tenir à la ſeule expérience. Ceſar » commanda les Légions Romai-

» nes presque en commençant à » faire la guerre ; il vainquit les » Suisses, les Anglois, les Bretons, » peuples aussi belliqueux que » nombreux, & finit par vaincre » les Romains même, dans la per- » sonne de Pompée. Pharsale dé- » cida auquel des deux appartenoit » le titre de grand Général « &c.

Si la guerre a des principes & des régles comme les autres sciences, il faut convenir qu'avec l'expérience seule on ne peut y réussir. L'Auteur prétend même que, sans la théorie, l'expérience est plus dangereuse qu'utile: ce qu'il prouve en faisant voir les bévuës auxquelles s'exposeroit un Général, qui voudroit toujours opérer conformément à sa propre expérience ou à celle des autres. Tout change selon les temps, les lieux, l'espèce d'ennemis qu'on a en tête, les ordres qu'on reçoit du Souverain, la qualité des troupes qu'on comman-

de, &c. C'eſt donc la Théorie qui doit apprécier les différences, après quoi les démarches ſe combinent, les réſolutions ſe forment & les opérations s'exécutent.

La Théorie s'apprend par la réflexion & par la lecture : les meilleurs Livres ſont, ſans contredit, Ceſar, Polybe & ſon Commentateur le Chevalier Folard, qui a néanmoins ſes défauts, comme, trop peu d'ordre, de ſuite, de lumières même en quelques points, peut-être parce qu'il avoit trop d'imagination. Cependant la théorie de la guerre eſt ſi étendue, qu'il n'eſt ni Livre ni Militaire particulier qui puiſſe donner toutes les inſtructions convenables en ce genre. Auſſi notre Auteur déſireroit-il qu'on établît une ſorte de Conſeil ou d'Académie, dont tous les membres concouruſſent à éclaircir la Science de la guerre. Le plan de cette Compagnie, tel que le

conçoit M. le Chevalier d'Arcq, eſt fort beau, & mériteroit l'attention des hommes d'Etat. Que ſeroit-ce ſi le Souverain l'honoroit de ſon attention ?

Quoique l'Auteur ne croie perſonne capable d'établir toutes les maximes relatives à la Science Militaire, il ne laiſſe pas d'indiquer quelques axiomes qui ſe rapportent au même but. Axiomes d'abord pour la diſcipline ; les principaux ſont, bien choiſir les troupes, entretenir parmi elles la ſubordination, les former par l'exercice, ce qui comprend les évolutions & le maniement des armes ; enfin les accoûtumer à la fatigue, ſur-tout à remuer les terres ſelon les régles du génie, à porter des fardeaux, à courir, à ſauter, à nager, à tendre & à détendre un camp. Axiomes enſuite pour les opérations, dont les plus eſſentielles ſont marcher, camper, ſubſiſter & com-

battre : quatre choſes qui entraînent ici des détails fort inſtructifs : nous ne citerons que le trait ſuivant, qui regarde l'art de camper.

» C'eſt une grande queſtion de
» ſçavoir s'il convient de fortifier
» tous les camps, à l'exemple des
» Romains : bien des gens ſont
» dans ce préjugé, & n'y trouvent
» d'autre obſtacle que l'uſage. Non-
» ſeulement je trouve cette mé-
» thode inutile, vû notre manière
» de camper fort différente de celle
» des Romains, & vû la compoſi-
» tion de nos troupes qui ne reſ-
» ſemble point à la compoſition
» des troupes des Romains ; mais
» même je la crois dangereuſe, eu
» égard principalement au caractè-
» re de la Nation plus propre à
» attaquer qu'à ſe défendre... Na-
» tion dont le caractère eſt d'être
» quelquefois avantageuſe ſans rai-
» ſon, & de perdre tout-à-coup
» l'eſpoir & la confiance ſans mo-

» tif. « En général l'Auteur eſt perſuadé que *le grand axiome de la Science militaire eſt de conformer tout ce qui concerne la diſcipline & les opérations au caractère de la Nation* ; il veut qu'on regarde ce caractère comme *le moule qui donne la forme aux régles qu'on preſcrit non-ſeulement ſur la Science militaire, mais encore ſur tout ce qui eſt relatif au Gouvernement* : c'eſt par-là qu'il termine ſa diſcuſſion critique & didactique ſur la Guerre. Suit celle où il traite de l'Hiſtoire, *cette lumière de la vérité & cette maîtreſſe des mœurs*, comme l'appelle Cicéron.

L'Hiſtoire a trois objets principaux, la Morale, la Politique, la Guerre : elle roule ſur trois points, la connoiſſance des temps ; celle des lieux & le degré de croyance qu'on peut accorder aux Hiſtoriens ; c'eſt-à-dire, que pour

bien écrire l'Hiſtoire, il faut être guidé par la Chronologie, faire attention à la Géographie, & apprécier la force du témoignage rendu par les Ecrivains qu'on interroge. Notre Auteur voit cette route, & ſe propoſe de la ſuivre ponctuellement. Son principe général, pour éviter l'erreur, eſt de remonter aux ſources, de s'élever juſqu'à la plus haute antiquité, ſelon ce mot de Tertullien qu'il adopte, & qui porte que ce qu'il y a de plus ancien, de plus près de l'origine des choſes, eſt auſſi ce qu'on peut découvrir de plus vrai.* Mais il faut bien obſerver que ce mot tire principalement ſa force des principes de la Religion. Ce qu'il y a de plus ancien tient de plus près à l'époque de la révéla-

* Id eſt verum quodcunque primum, id eſt adulterum quodcunque poſterius. *Tertull. contr. Prax.*

tion ; ſource divine & infaillible de vérité ; au-lieu que ce qui s'en éloigne a pû être altéré par les paſſions des hommes : & c'eſt là le fondement de cette voie de prèſcription dont Tertullien faiſoit tant d'uſage contre les hérétiques. Leur doctrine étoit nouvelle ; leur ſucceſſion ne remontoit point à l'origine du Chriſtianiſme, & dès-là ils étoient convaincus d'avoir innové, d'être des intrus, des trompeurs.

M. le Chevalier d'Arcq ſe ſert du paſſage de Tertullien, pour dire que *dans les premiers âges on ne connoiſſoit que la ſimplicité, l'innocence, ſources de la vérité, & que dans les ſiècles ſuivants, la vanité, l'intérêt ont corrompu le vrai par des applications ridicules, ou des menſonges abſurdes.* Cette explication ajoûte au ſens de Tertullien qui ne prétend, encore une fois, que confondre les hérétiques par l'antiquité de la doctrine

dont l'Egliſe fait profeſſion. Mais cela n'empêche pas que l'interprétation plus étendue de notre Auteur ne ſoit recevable : car quoique, dans les premiers âges, la *ſimplicité* & l'*innocence* n'aient pas été univerſelles, il eſt néanmoins certain, comme on l'obſerve ici, que le vrai a toujours précédé le faux, & que c'eſt en remontant juſqu'à cette époque du vrai qu'on ſe garantit de l'erreur.

La Chronologie & la Géographie ſont liées indiſſolublement au fait mèmorable de la diſperſion des peuples : cette diſperſion arriva en la perſonne des enfants & petits-enfants de Noé ; l'aîné des enfants de ce Patriarche eſt Japhet, quoique Sem, à cauſe de ſes rapports avec la Nation ſainte, ſoit nommé le premier dans l'Ecriture. Notre Auteur s'étant déterminé à ſuivre pour ſon Hiſtoire, le partage de cette famille, on voit qu'il

a dû commencer par les deſcendants de Japhet, & paſſer enſuite aux deſcendants de Sem & de Cham : c'eſt auſſi l'ordre qui règne dans le plan de ſon Livre ; cela forme une *coupe* en trois poſtérités, & il n'y a pareillement que trois âges pour déduire ce long fil de ſucceſſions ; premier âge, depuis le Déluge juſqu'à l'Ere Chrétienne ; ſecond âge, depuis l'Ere Chrétienne juſqu'à la chute de l'Empire d'Orient ; troiſième âge, depuis la chute de cet Empire juſqu'à l'année 1748.

Cette diviſion en trois âges eſt ſans doute un ſyſtême arbitraire ; mais la *coupe* en trois poſtérités, dont la premiére eſt celle de Japhet, paroît un point donné par la diſtribution même de la famille du Patriarche Noé en trois enfants, (Japhet, Sem & Cham,) & par la diſperſion des trois familles qui vinrent de ces trois enfants. L'Au-

teur regarde cet ordre comme le plus naturel qu'il pût se proposer. Il est surpris qu'on y ait fait si peu d'attention jusqu'ici ; que les Sçavants même, qui l'ont apperçu, n'en aient tiré aucun avantage. Nous en dirions bien la raison : en traçant des plans de Chronologie & d'Histoire universelle, ces Sçavants ont voulu parler d'abord des peuples qu'on voit figurer les premiers dans le monde. Ainsi on a donné la préférence tantôt au peuple Juif, à cause de sa descendance si bien liée, dans l'Ecriture, avec l'origine même du genre humain ; tantôt aux Assyriens, à cause de Nembrod qui passe pour avoir été le premier possesseur ou usurpateur de la puissance souveraine ; tantôt enfin aux Egyptiens, parce qu'on les voit en corps de Nation long-temps avant Abraham.

M. le Chevalier d'Arcq commence par les Arméniens, parce

qu'il les croit descendants de Japhet : car voici, à peu-près, son raisonnement ; il faut mettre à la tête de l'Histoire le peuple qui doit son origine à l'aîné des enfants de Noé, & le peuple d'ailleurs qui se trouve placé dans le canton de la terre où les premiers établissements ont dû se faire après la dispersion : tels sont certainement les habitants de l'Arménie. 1° Les Interprètes de l'Ecriture & toutes les anciennes Traditions nous apprennent que l'Arménie fut peuplée par Thogorma, fils de Gomer & petit-fils de Japhet. 2° L'Arménie (on entend celle qui a au Midi le Mont Taurus, à l'Orient la Médie, au Couchant l'Euphrate, au Nord l'Albanie) a dû être peuplée de très-bonne heure, puisqu'elle est voisine des campagnes de Sennaar où se fit la dispersion ; sans compter que la montagne d'Ararat

où se reposa l'Arche étoit en Arménie.

Il y a pourtant une difficulté; c'est de sçavoir pourquoi l'on ne place pas à la tête de tous les peuples ceux qui habitent le Latium & l'Etrurie, puisque, selon notre Auteur, ces Contrées furent découvertes & peuplées par Japhet lui-même: assûrément on devroit préférer les peuplades du père à celles des enfants & petits-enfants. A quoi l'Auteur répondroit sans doute que le Latium & l'Etrurie sont trop éloignés du point de la dispersion, & que la population a dû se faire dans l'Arménie & dans tous les pays circonvoisins avant que de s'étendre aux Contrées que nous appellons aujourd'hui l'Europe. Ainsi toute la question qu'on peut faire, c'est uniquement pourquoi & par quel motif Japhet est allé peupler si loin, tandis qu'il abandonnoit à ses enfants & petits-

enfants les terres voiſines de la diſperſion ? Mais à l'égard d'une ſi haute Antiquité, il faut ſe contenter des faits ſans trop en rechercher les raiſons ; heureux encore ſi nous étions bien ſûrs des faits, & s'il étoit bien prouvé que Japhet paſſa dans le Latium : il eſt, *dit-on*, le *Janus* des Latins & le *Japet* des Grecs, autre aſſertion à bien établir, & à bien défendre contre une foule de difficultés.

On voit aſſez par le peu que nous venons de dire, la méthode de notre Auteur. Il ſuit dans la compoſition de ſon Ouvrage les poſtérités des enfants de Noé, & il s'attache à la diviſion des pays qu'on croit avoir été peuplés par leurs deſcendants. Sur cela il ne faudra point de diſpute. *Quand cette coupe ne ſeroit qu'idéale, il ſuffit qu'elle répande quelque clarté ſur l'Hiſtoire, qu'elle en applaniſſe les difficultés ſous la main de*

l'Hiſtorien, & qu'elle en rende la lecture facile par les diſtinctions qu'elle préſente, pour mériter d'être adoptée.

Nous avons ſuivi le Diſcours préliminaire de l'Auteur, effleuré ſon Introduction, entamé ſa Diſſertation ſur l'Arménie : c'en ſeroit bien aſſez pour le grand public de nos Lecteurs. Mais nous devons aux Sçavants & à M. le Chevalier d'Arcq des attentions particuliéres ſur le reſte du Volume. *Ce ſera la matière d'un ſecond Extrait.*

ARTICLE XXX.

ROMAN POLITIQUE sur l'état présent des affaires de l'Amérique, ou *Lettres de M*** à M*** sur les moyens d'établir une paix solide & durable dans les Colonies, & la liberté du Commerce extérieur.* (Volume *in*-12. pages 352.) A Amsterdam ; & se trouve à Paris chez Duchesne Libraire, rue S. Jacques. M. DCC. LVII. *Suite de l'Article XXI. au mois de Février.*

DANS notre premier Extrait, nous avons vû l'Auteur de ce *Roman* s'élever au-dessus des titres & des prétentions de l'Europe, chercher les droits & les franchises des Colonies Américaines, non dans les Archives de

leurs Métropoles, mais dans l'*aſſiéte* de leur terrein; préférer les loix gravées par la Nature ſur le ſol où ces Colonies ſont ſituées, aux conventions réglées par les Traités qui les concernent, & former avec ces moyens un *équilibre réel*, qui défère à la France ce qu'elle réclame en Amérique.

Mais en vain la ſituation des Colonies reſpectives & la néceſſité d'un juſte équilibre pour la ſûreté de leur état & de leur Commerce, concourent au ſoûtien de nos prétentions actuelles, ſi les principes moraux y ſont contraires. Ce n'eſt pas aſſez que la Nature s'explique par la voix des poſſeſſions, il faut qu'elle s'explique également par l'organe de la juſtice générale. L'Auteur cite les Nations à ce tribunal, dont les Arrêts, ſans égard à aucun intérêt particulier, ni à aucun ſyſtême politique, ne ſe forment que ſur des principes qui

embrassent le bien commun de tout l'univers.

Entre les Loix des Nations dans le Commerce, & les Loix des hommes dans la société, notre Auteur n'admet aucune différence; il réduit toutes ces Loix à la *bonne foi* comme à leur premier mobile; les autres vertus n'en sont que l'appui. L'instinct de la nature se porte de lui-même à la justice; mais souvent la corruption l'en détourne, & la réflexion l'en éloigne. De-là vient que, s'il faut peu de vertu pour avoir le sentiment de la justice, il en faut beaucoup pour le suivre. Sous les auspices de la bonne foi, les conventions justes entre les Nations devroient être aussi immuables que les régles de l'équité entre les citoyens.

Dans les Etats, que la foi des Traités soit toujours *respectée*; la paix, source unique d'un bonheur général, n'aura jamais rien à crain-

dre de l'ambition du Gouvernement. Les Chefs eux-mêmes, s'ils *ſont Citoyens*, s'ils *connoiſſent la valeur d'une paix jurée*, auront, dans les Traités, des *digues invincibles* qu'ils oppoſeront, comme des *chartes de la liberté publique* à l'orgueil & à l'avidité nationale. L'Auteur convient que cette fidélité à remplir les conventions trouve de plus grands obſtacles *de ſociétés à ſociétés* que *d'homme à homme*; les vices des Sociétés étant plus forts par leur étendue que les vices des particuliers. Mais il prétend qu'on doit attendre des Sociétés de plus *grands exemples* que des Citoyens pris ſéparément; & que ſi *la bonne foi avoit fui de chaque maiſon particuliére, elle devroit ſe retrouver dans l'Etat*: il en conclut que le Droit politique doit avoir par ſa nature, des *principes plus épurés & plus parfaits* que le Droit civil: les objets

de la légiſlation politique étant plus élevés, ſon vol doit être plus haut que celui de la légiſlation civile.

L'inégalité que la nature laiſſe entre les peuples, ne donne au plus fort, au plus intelligent, aucun droit de s'enrichir, ni de s'aggrandir aux dépens du plus foible & du plus malheureux. Dans les idées de l'Auteur, la force & l'induſtrie ne ſont point des *Droits politiques.* Pour mieux entrer dans ces idées, rapportons ici quelques-uns de ſes principes ſur l'interprétation des Traités ; nous le verrons en faire l'uſage le plus intéreſſant, comme le plus légitime.

1°. S'il y a quelque obſcurité dans un Traité, on ne doit jamais l'interpréter contre celui qui avoit intérêt de ſe mieux expliquer. En ce point le Droit politique diffère abſolument du Droit civil : dans le for civil il n'eſt pas tou-

jours possible de remonter au principe de la convention pour en expliquer les clauses douteuses ; ainsi l'on est obligé de s'en tenir étroitement à la lettre du contrat, & par cette raison il est permis de l'interpréter contre celui qui avoit intérêt de se mieux expliquer. Mais dans le for politique on peut toujours remonter au principe de la convention, qui est la paix des Etats & la perpétuité de cette paix. Le grand intérêt de la maintenir est une raison toujours subsistante : ainsi dans le cas d'un Traité où il se trouve quelque clause douteuse, on ne prend pas les choses à la rigueur ; les prendre de cette maniere, seroit établir un *Droit barbare, parce que le fer est perpétuellement levé pour couper le nœud qu'on ne voudroit pas délier*, c'est-à-dire, parce que cette rigueur feroit naître des guerres qui sont toujours le plus

grand de tous les maux. L'interprétation du doute doit donc ſe faire par l'examen des *convenances :* principe de ſolution qui, comme quelques autres, auroit dû être développé par le très-profond Auteur de cet Ouvrage.

2°. Dans une *paix violente ;* l'obſcurité du Traité *vient plutôt de celui qui donne la paix à des conditions injuſtes, que de celui qui la reçoit.* La pudeur force la cupidité à couvrir ſous le nuage, la honte de ſes intentions. Cette cupidité en appelle aux armes & non à la juſtice, quand elle entreprend d'expliquer les termes équivoques dans le ſens de l'invaſion ou de l'oppreſſion qu'elle méditoit. Sur ces clauſes ambiguës on ne doit point conſulter le génie des Négociateurs ; la bonne foi en doit être l'unique interprète ; les convenances en ſont la clef générale ; n'étant ni paſſagères, ni variables, elles

impriment au Traité un caractère de perpétuité, qui lui est essentiel.

3°. En stipulant dans un Traité, un don ou une cession, on est censé accorder tout ce qui est nécessaire pour jouir de la chose donnée ou cédée. Tous ces principes sont reconnus dans *la Morale de toutes les Nations*; appliquons-les avec l'Auteur au Traité d'Utrecht.

Dans ce Traité, l'Angleterre accorde à la France, ou une paix solide & durable, ou une paix *violente*, c'est-à-dire une paix fondée sur le malheureux état de nos affaires, & sur la prospérité des siennes, prospérité qui n'étoit qu'apparente, puisqu'elle coûtoit à ce Royaume des sommes immenses, dont la dette n'est pas encore acquitée. Si ce fut une paix *violente* qu'on nous accorda, cette paix ne doit être regardée que comme une paix aussi passagère

que nos malheurs ; la médiation de l'Angleterre ne fut qu'une médiation *armée :* nous fumes forcés d'en ſouffrir la violence, en attendant les moyens de la rédimer. Si ce fut une paix ſolide & durable, le Traité où elle fut ſcellée, rentre dans la claſſe des Traités ordinaires ; il doit être interprété ſelon les principes de morale qui ſont communs à tous les Traités, & qui en rendent la religion inviolable. La premiére hypothèſe eſt odieuſe : fût-elle conforme à l'intention des Négociateurs, elle ne l'eſt pas au Droit politique des Nations. Or la lettre d'un Traité ne doit pas être entendue dans le ſens particulier d'un Négociateur mal intentionné, mais uniquement dans le ſens honnête du Droit commun. Aux yeux de l'Europe, c'eſt la voix de l'humanité, & non le cri de l'animoſité, qui doit fixer le ſens d'un Traité ; devant les Na-

tions, ce Traité ne doit être marqué qu'au sceau de la foi publique. S'il ne portoit que le sceau de la passion, l'honneur de l'humanité ne permettroit pas de le respecter; il faudroit en effacer ou en oublier les traits odieux; il faudroit aujourd'hui corriger le vice de la négociation par l'équité de l'interprétation; l'une devroit être le voile ou le remède de l'autre. Dans l'explication des Traités, on ne doit recourir à aucun systême qui ne tende pas à désarmer & à enchaîner les puissances que le Traité lie & oblige. La violence peut présider à la rédaction d'un Traité; mais la Nation violentée, en reprenant ses forces, recouvre le Droit comme le pouvoir de briser les fers injustes dont on l'a chargée.

Si, dans le Traité d'Utrecht, l'Angleterre a prétendu *asservir* le Canada, pourquoi, reprend l'Auteur, l'a-t-elle cédé? En le

cédant a-t-elle prétendu s'attribuer *le mérite de la modération*, & s'approprier le *profit de la violence?* L'obſcurité répandue dans l'acte de ceſſion, n'étoit donc qu'un piége : l'Europe voudra-t-elle en autoriſer l'artifice, & expliquer la ceſſion dans un ſens qui, au lieu d'en tranſporter la valeur au *ceſſionnaire*, la réſerve au *donateur?* Ce Traité n'auroit-il fait qu'affermir, en le cachant, le joug que l'Angleterre impoſoit au Commerce de la France & de l'Europe entiére ? L'Angleterre ſe *jouoit* donc de la France en traitant & en s'alliant avec elle, & ſous la foi d'un Traité conſommoit une fraude dont le dol, manifeſté par la guerre préſente, doit indigner & armer l'Europe contre une prépondérance dans le Commerce, que ce Traité aſſure aux Anglois; puiſque les ſuites n'en ſeroient pas moins dangereuſes

que celles d'une prépondérance dans les armes. C'eſt à l'Europe de ramener le ſens de ce Traité à une conſiſtance fixe & irrévocable, qui rende aux Colonies Françoiſes les moyens de ſe conſerver, de jouir des fruits de leur ſol & de leur induſtrie, & de balancer les Colonies Angloiſes par un juſte & réel équilibre. L'intérêt invariable de l'Europe exige donc qu'on interpréte le Traité d'Utrecht, dans le ſens non d'un partage *civil & légal*, tel qu'on le ſuppoſeroit entre des cohéritiers; mais d'un *partage politique* d'où *réſulte l'équilibre*, *la force & la ſûreté*, ſuivant le plan que l'Auteur en trouve tracé par la nature dans l'aſſiéte & le rapport des différentes Colonies Septentrionales. Nous allons l'accompagner *dans le Continent Méridional & dans les Iſles du Vent de l'Amérique*, dont il a également cherché l'*équilibre*.

Le Continent Méridional de l'Amérique eſt occupé par les Colonies des Eſpagnols & des Portugais. Leur éloignement les garantit des entrepriſes au moins conſidérables que pourroient tenter contr'elles les autres Puiſſances de l'Europe. De grands armements auroient plus d'échecs à en craindre que de ſuccès à en eſpérer. La plûpart des Colonies Eſpagnoles ont plutôt à défendre leur Commerce qu'on *peut s'approprier*, que leur territoire qu'on ne ſçauroit ravager. Peu défendues par leur aſſiéte, elles le ſont par la poſition des Colonies étrangères; le partage que celles-ci font du Commerce de ce Continent Eſpagnol les intéreſſe toutes à le défendre: il n'eſt guères menacé que par la Jamaïque, dont le fond s'épuiſe & dont la population, manquant de reſſources, en pourroit cher-

cher dans les portions incultes du même Continent.

Les Iſles du Vent forment un *Archipel* où la difficulté de s'étendre, *éguillonne* l'induſtrie, où la néceſſité du Commerce *naturaliſe la Navigation* qui fournit des moyens à l'induſtrie, & par conſéquent des forces à la population. On chercheroit en vain dans ces *petites maſſes iſolées* un point d'équilibre ſtable, la nature n'y a pas pourvu; la pêche nourrit leurs habitants ſans les enrichir, & fait ſubſiſter la population *locale* ſans l'augmenter. Le Commerce de ces Iſles avec le Continent eſt *incertain & prècaire*; il eſt fondé, non *ſur la force*, mais *ſur l'intrigue*. Ainſi on n'y peut guères acquérir une prépondérance fixe & *réelle*; les Iſles qui font ce commerce, étant preſque à égales diſtances du Continent, ſont, à cet égard, dans un équilibre qui ne ſçauroit être

rompu que par des *comptoirs armés*, tel qu'étoit celui de *Réathen* fortifié dans la derniére guerre par les Anglois.

A la Martinique, le peuple est *actif & naturellement guerrier*: sa présomption augmente sa force; de-là une supériorité dans la défense & dans l'attaque qui rend cette Colonie *redoutable.* En général le sol de nos Colonies ayant plus de fond que celui des Colonies étrangeres, il en reflue moins d'hommes au Commerce extérieur; par conséquent *il y a plus d'usages, plus de force, plus de tenue dans la population Françoise des Isles du Vent.* Quand le Commerce refuse de l'emploi à des hommes si actifs, ce vuide tourne au profit de la force militaire; c'est pourquoi la guerre apporte à nos Colonies une supériorité que la paix leur enlève. Ainsi quelque équilibre qu'on sup-

poſe d'ailleurs entre les Iſles du Vent, ſi, dans les nôtres, la population devenoit trop abondante, le reflux de ce peuple formeroit bientôt une troupe de conquérants dont la force militaire ne trouveroit aucune réſiſtance : alors les terres incultes qu'on trouve dans quelques-unes de ces Iſles, comme à Sainte-Lucie & à Saint-Vincent, deviendroient le juſte patrimoine de ces hommes qui n'en auroient point d'autre ; car, comme le dit l'Auteur, *l'ordre des idées force de donner des terres aux hommes, & non des hommes aux terres.*

Saint-Domingue, la plus riche & la plus fertile de nos Colonies, eſt la moins peuplée : ainſi elle ne ſçauroit former une Marine qui écarte l'ennemi, ni une Barrière qui l'arrête. Deux Iſles Eſpagnoles, Cuba & Portoric, ſemblent moins *envelopper* que menacer deux de ſes côtés. La Jamaïque, placée à

l'ouverture du Golfe du Méxique, en ferme l'entrée aux denrées de Saint-Domingue, ſans leur laiſſer aucune ſortie hors de l'enceinte de cette quantité immenſe de petites Iſles qui environnent les grandes Antilles. L'Eſpagne poſsède la plus belle & la plus fertile partie de S. Domingue : entre les Eſpagnols & les François on n'a jamais pû fixer une frontière certaine ; ainſi au-dehors & au-dedans nulle ſûreté, nulle défenſe ; l'aſſiéte & l'étendue du terrein n'en donne pas davantage.

Cependant ſes rivages, dans leur longueur, ne formant aucun point d'appui pour la défenſe ; ils ne laiſſent auſſi à l'ennemi aucun centre d'attaque. Or quand le déſavantage eſt égal pour la défenſe & pour l'attaque, ſur un vaſte rivage bordé de plaines, il en rèſulte pour la Colonie une ſupériorité ; c'eſt de pouvoir aiſément aſſem-

bler ses forces établies, & par-là réduire la plus heureuse attaque à l'impuissance d'obtenir des succès durables ; ainsi S. Domingue ne peut être la conquête absolue d'une puissance maritime. Les brigandages passagers qu'on y peut exercer, seroient aussi ruineux pour les Brigands que pour la Colonie.

Entre les Colonies des Antilles, l'Auteur n'imagine qu'une espèce d'équilibre ; il résulteroit de l'*extinction* de la Jamaïque : son sol stérile la rend inutile à l'Angleterre ; ce ne seroit donc qu'ôter du Golphe qu'elle occupe, *une espèce d'épouvantail qui*, selon l'Auteur, *insulte à la liberté de toutes les Nations* par la retraite qu'il donne aux Vaisseaux de Guerre. De la part de la Colonie Espagnole de S. Domingue, on ne craint rien ici pour la Colonie Françoise : quand les Espagnols formeroient des entreprises, ce ne seroit que

pour exercer des ravages qui ruineroient les François sans profit pour les Espagnols : d'ailleurs la France & l'Espagne sont trop unies pour autoriser ces frayeurs. Tout ce que l'Auteur souhaiteroit, c'est que les Espagnols nous cédassent peu-à-peu un terrein qui leur est inutile, & qui n'éleveroit nos forces qu'à un juste équilibre avec les autres Colonies Espagnoles. Sans en venir à cette cession, l'Auteur propose pour le nord de cette Isle, des arrangements préférables à ceux qu'on a faits : il est étonnant qu'on ne s'en soit pas avisé dès la fondation de cette Colonie ; on y auroit gagné une Navigation & un Commerce plus libres & plus faciles, & par-là on eût élevé la balance de S. Domingue au même niveau où celle de toutes les Colonies voisines est placée. Ici c'est encore la nature qui se prête aux idées de l'Auteur ;

elle offre à la Colonie qu'il affectionne, des ſources d'accroiſſement & des forces de ſûreté, dont le droit politique ne ſçauroit ni troubler, ni contrarier l'uſage, & qui n'ont rien d'oppoſé au Traité de Riſwich. Ce projet feroit tomber la Jamaïque, dont les Anglois ſe ſont fait *une eſpèce de Cilicie.* Pour bien concevoir ce projet, il faut recourir au Livre que nous abrégeons.

Si l'Eſpagne ouvroit à toutes les Nations le Commerce de ſon Continent, l'Auteur y laiſſeroit aux François & aux Anglois la concurrence libre; les uns n'y pourroient acquérir ſur les autres qu'une prépondérance d'émulation & d'induſtrie toujours *facile à ſupporter, à égaler & à détruire.* Pour obvier aux obſtacles que les Anglois, à la faveur de la Jamaïque & de ſa ſituation, pourroient mettre à la ſûreté de ce Commerce

rendu libre par les Loix politiques, l'Auteur montre, à S. Domingue, des endroits où l'on pourroit fonder des établiſſements analogues à ceux de la Jamaïque; ils contre-balanceroient les avantages que cette Iſle donne aux Anglois, & empêcheroient l'abus qu'ils en peuvent faire. A ces projets il ajoûte celui d'un Port dans le Golphe du *Darien* pour *balancer les Croiſières;* il en montre la poſſibilité pour les François, & l'utilité pour les Eſpagnols. Si l'on examine les réſultats généraux que l'Auteur donne de tous ces projets, on conviendra qu'il conſerve à chaque Puiſſance ce que la nature lui donne de nerf & de forces, & qu'il ne tend qu'à détruire le pouvoir exorbitant où ces Puiſſances pourroient aſpirer. La Jamaïque ôte aux grandes Antilles les moyens de ſe conſerver & de maintenir la liberté de la navigation. Malgré les Trai-

tés, cette Isle entretient l'*image de la guerre* au milieu des opérations pacifiques du Commerce : voilà ce qui inspire à l'Auteur l'envie de réduire cette Isle à la culture de son terrein, & à la population qui peut lui être nécessaire.

Le partage de forces, que la nature a fait entre ces Colonies, n'est pas égal ; & le rapport de ces forces inégalement partagées, varie encore très-souvent au gré de mille accidents qui les changent ; ainsi presque tous ces divers équilibres, imaginés & combinés avec tant d'esprit & de profondeur, peuvent se rompre & s'anéantir. D'ailleurs certaines Colonies, comme celles de la Hollande & du Dannemarck, sont si petites, si foibles, & environnées de si puissantes Colonies, qu'elles n'ont dans tous ces équilibres aucune défense, aucune sûreté. Notre Auteur abandonnera-t-il à la merci des forts, ces foi-

bles que la nature néglige ou que la fortune trahit ? Non : ſon ſyſtême les embraſſe tous ſans prédilection. En faveur des foibles Colonies, il voudroit régler entre toutes les Puiſſances *une immunité générale reſpective pour le Commerce maritime, une convention d'affranchir les Mers de toute domination particuliére, une Loi de reſpecter le territoire & le Commerce de toute Colonie*, quelle que puiſſe être ſa force ou ſa foibleſſe. Dans le Monde, ou du moins en Europe, il voudroit interdire les Guerres maritimes à toutes les Puiſſances ; ces guerres dont la ſphère & l'action s'étend à toutes les plages, & atteint tous les peuples malgré l'inégalité des diſtances ; ces guerres dont la forme eſt eſſentiellement *barbareſque*, dont le lucre & le pillage ſont l'amorce ; dont la paix ne peut que ſuſpendre & arrêter le cours, ſans

jamais pouvoir en réparer les pertes & les malheurs ; dont l'objet eſt d'attaquer les hommes dans leurs biens les plus réels & les plus néceſſaires, l'induſtrie & la ſubſiſtance. Cette convention de laiſſer à jamais la Mer libre à toutes les Nations & d'éteindre toute Marine militaire, l'Auteur en démontre la poſſibilité & la juſtice. Il penſe que les Puiſſances *réputées Maritimes*, ſont les plus *dangereuſes* par leur nature & par leur conſtitution intérieure ; que l'*avidité commerçante* y répand une influence impure qui *corrompt les premiers principes* ; que cette *avidité retient la férocité du deſpotiſme, lorſque l'ambition l'abandonne* ; que *les conquêtes de ces ſortes de Puiſſances ſe perpétuent dans la ſervitude, lorſque celles des Puiſſances belliqueuſes deviennent des Provinces.* Par exemple, l'Ecoſſe n'a plus la *propriété* de ſon Commerce, l'Irlande

demeure

demeure ſubjuguée, tandis que l'Alſace & la Flandre vivent ſous leurs Loix & jouiſſent de leurs franchiſes.

La Terre n'eſt qu'un ſeul Etat : la Providence en égale tous les climats en uniſſant tous leurs habitants par le Commerce ; les uns portent aux autres ce qui leur manque ; l'abondance devient commune ; tous les beſoins ſont remplis. Ainſi rompre le Commerce, c'eſt rompre la chaîne qui lie toutes les Nations, c'eſt leur laiſſer leurs beſoins & leur ôter leurs reſſources ; c'eſt violer le Droit naturel & attenter à un genre de liberté, que le Créateur, jaloux du bien public, a prétendu rendre inviolable. On ſent que ces grands principes réduiſent la force à l'impoſſibilité de faire le mal, & délivrent la foibleſſe des occaſions de le craindre. Cependant notre Auteur ne ſe prévaut point

de ces principes si vrais en eux-mêmes & si favorables à son systême. Il s'attache à un autre principe qui, sans être plus solide, est plus sensible & plus intéressant; qui seul peut *légitimer la guerre & tous ses procédés*; qui en exclut toute idée de châtiment & de vengeance; qui la renferme dans son *droit réel*, *la nécessité de rétablir la paix*, & qui *réduit les moyens de la faire*, aux seuls moyens qui la terminent avec l'*égalité nécessaire* au bien & au repos des Puissances belligérantes.

Ce principe ne permet à la guerre que les moyens d'en éteindre le feu: tels sont l'*enlévement* d'une frontière, pour découvrir le centre d'un Etat ennemi de la paix, & la soustraction des tributs, qui ravit à cet Etat l'aliment de sa force militaire. Mais *les dévastations*, les incendies, le pillage des Villes ne sont pas les opérations d'une

juſte guerre : ce ſont les excès atroces d'une Puiſſance qui aſpire à un *Deſpotiſme funeſte :* ſe permettre ces horreurs, c'eſt faire la guerre en Europe comme en Aſie, *aux Hommes* & non *aux Puiſſances.* Or les priſes de Vaiſſeaux ne ſont-elles pas des procédés de la même eſpèce ? Ne ſont-ce pas, pour les Colonies, d'horribles dévaſtations qui les appauvriſſent ſubitement, & qui font des troupes de Mer un Corps de Corſaires ? Les Commerçants d'une Nation ne perdent-ils pas en détail ce qu'elle enlève en gros ?

Une défenſe d'attaquer & de prendre les Vaiſſeaux de Commerce, ſeroit un frein qu'on voudroit donner aux Puiſſances belligérantes : c'eſt ici un paradoxe qui paroîtra étrange ; l'Auteur le ſent, & n'en a pas moins le courage de le ſoûtenir par ce dilemme : La Nation qu'on attaque, ou n'a de

puiſſance que par le Commerce; ou a une puiſſance indépendante du Commerce. Si ſa force eſt fondée ſur le Commerce, le ruiner c'eſt anéantir cette puiſſance & paſſer par conſéquent le but d'une juſte guerre, qui ſe borne au deſir d'une réparation, ou au vœu de la paix. L'humanité ne permet point à la guerre de détruire aucune Nation; il y a toujours d'autres moyens de la réduire à la raiſon & à la juſtice. Si cette Nation a une puiſſance indépendante de ſon Commerce, en le ruinant on ruinera ſon luxe, on concentrera, on augmentera, on animera ſes forces intérieures. Son Gouvernement enchaînera d'autres Puiſſances à ſes intérêts; bientôt elle ſera en état de ſoûtenir la guerre maritime avec avantage. La puiſſance *belliqueuſe* de Rome ne fut pas long-temps à dompter & à ſubjuguer la puiſſance com-

merçante de Carthage. Ce n'eſt pas à des Marchands, mais à des Soldats qu'on doit faire la guerre. Si l'on veut mettre la priſe des Vaiſſeaux au rang des contributions, il faut la ſoumettre aux mêmes régles. Si on la laiſſe libre, ſans lui fixer aucunes bornes, elle devient pour les Villes de Commerce & pour les Côtes Maritimes, & encore plus pour les Colonies qu'elle *prive de leur ſubſiſtance*, & qu'elle empêche de *réaliſer leurs biens ſyſtèmatiques*, une dévaſtation qui monte à un excès, où il ne fut jamais permis de porter les contributions & les corvées exigibles en pays ennemi.

L'Auteur voudroit qu'on traitât un Vaiſſeau pris comme une Province ſaiſie, & que de part & d'autre les contributions fuſſent dans la même proportion, de ſorte que le Vaiſſeau & la Province puſſent également ſubſiſter après avoir

payé la contribution : on la prendroit ſur la valeur du chargement, on la fixeroit à une rançon dont le prix égalant la moitié de la valeur du Vaiſſeau, les Corſaires ne pourroient s'en plaindre, ni l'humanité en murmurer. La Politique même n'y perdroit pas, puiſque ces priſes ne font qu'animer le zèle de la Nation appauvrie. A la paix, ſon Commerce renaît toujours avec de nouvelles forces, & s'étend bientôt au-delà des bornes précédentes. Ainſi les frais de la guerre ſeroient toujours ſupportables à la plus foible Puiſſance, elle n'en ſeroit jamais aſſez ruinée pour ne pas goûter les douceurs de la paix. L'Auteur croit que cet uſage de rançonner les Vaiſſeaux, ſeroit avantageux, même à la piraterie régnante. Il adouciroit la rigueur actuelle du droit public, & prépareroit la voie à cette paix univerſelle que l'Auteur voudroit établir

ſur les Mers : pour y arriver, il n'a plus qu'un pas à faire, il le franchit ſans recourir à d'autres principes que ceux qui l'ont approché ſi près de ſon but.

Entre Puiſſances égales, les rançons étant fixées, les priſes & par conſéquent les rançons ſeront égales : la guerre maritime n'aboutira donc qu'à faire des frais d'armements, & à verſer du ſang. Par conſéquent dans le ſyſtême d'une paix univerſelle, qui épargne cette guerre, on épargne ces frais conſidèrables & ce ſang précieux. Si entre les Puiſſances maritimes, les forces ſont inégales, cette paix univerſelle ne ceſſera de paroître juſte qu'à la Puiſſance prépondérante ; mais ſes prétentions ambitieuſes ne ſçauroient renverſer les principes fermes qui en démontrent l'injuſtice. Au reſte, les Puiſſances les plus oppoſées au ſyſtême de notre Auteur, ne ſçauroient

guères être que des Puiſſances qui, ſéparées de notre Continent par la Mer, ne peuvent intervenir dans les guerres de l'Europe que par le moyen de leurs Flottes guerriéres, qui n'ont de forces que pour troubler les Mers, ni d'ambition que pour en envahir le domaine, & qui voudroient en vain juſtifier leurs armements par la néceſſité de protéger le Commerce, puiſque le Commerce & la liberté de le faire étoit un bien que perſonne n'attaquoit. Ainſi les guerres maritimes ſe ſont allumées au feu des autres guerres, ſans en avoir l'objet ni la néceſſité. La Mer eſt un eſpace libre, où l'on n'a aucune poſſeſſion fixe ni à défendre, ni à uſurper : la terre eſt le ſeul élément où l'on ait des poſſeſſions ſtables & ſuſceptibles d'être diſputées les armes à la main.

En ſuppoſant les principes qu'on

a établis juſqu'ici dans cet Ouvrage, qu'arriveroit-il enfin ſi un Etat, placé hors du Continent & par-là écarté de la ſphère propre de la guerre, abuſoit de ſa Marine guerriére, & en venoit à des pirateries ſubites & inuſitées? Après ſes premiers exploits, » tout-à-coup » il ſe feroit un ſilence dans le » Continent d'Europe... Les Puiſ» ſances offenſées ſe ramaſſeroient » ſur elles-mêmes. Après de courts » intervalles, la force intérieure, » les armées, les ſubſides paſſe» roient ſur des Vaiſſeaux de guer» re; toutes les actions ſeroient » meſurées & utiles. Bientôt les » Flottes formidables des Puiſſan» ces maritimes, ſurchargées d'un » nombre exceſſif de Vaiſſeaux, à » qui il ne manque qu'aſſez d'hom» mes pour les défendre, laſſées de » craindre les irruptions qu'elles » ſont deſtinées à écarter, n'oſant » rien tenter même de médiocre,

» dissipées sans combat, cherche-
» roient l'abri de leurs Ports ; &
» l'on verroit ces Puissances super-
» bes, réduites à leur juste valeur,
» forcées de laisser regner sur les
» Mers, les Puissances qu'elles n'y
» ont point voulu pour égales.

La source des forces commerçantes est moins dans l'industrie d'une Nation que dans la situation favorable de ses Côtes, & dans les produits de son climat : sa force offensive vient moins de son génie que de sa population & de son adhérence au Continent. La nature n'a semé que dans les éléments stables & permanents, tous les vrais principes des forces politiques. Les Puissances du Continent *sont dans l'usage habituel des armes ; elles auront plutôt bâti des Vaisseaux de guerre que les Puissances maritimes, isolées du Continent, n'auront formé une Infanterie.*
» Une Puissance maritime dans

» l'étendue du ſens qu'on veut don-
» ner à ce terme, eſt un être de
» raiſon. La Mer ne peut être une
» demeure fixe, un centre de do-
» mination..... Quelles ſeroient ſes
» défenſes fixes ? Elle a à combat-
» tre les éléments même. Qu'on
» parcoure les monuments hiſto-
» riques ; a-t-on vû quelques gran-
» des révolutions opérées par les
» Vaiſſeaux ? Toutes n'ont-elles
» pas tourné contre les Nations
» qui ont voulu abuſer de la force
» maritime en la rendant offen-
» ſive ? Athènes, couronnée ſur
» terre par tant de ſuccès, n'a-t-elle
» pas dû la ruine de ſa Républi-
» que à l'entrepriſe maritime ſur
» la Sicile ? Les Puiſſances fondées
» ſur le Commerce, ont diſparu
» rapidement. Les Empires fondés
» ſur les armes, ſe ſont maintenus.
» Les Places de Commerce, pro-
» tégées par un Gouvernement
» Monarchique, ont ſubſiſté ; plu-

» ſieurs ſoumiſes au Deſpotiſme ; » dont le propre eſt de tout dé» truire, ont réſiſté à la corrup» tion de ſes principes. Il ſe trouve » donc dans la Puiſſance maritime » un vice radical, & comme un » naufrage général qui lui eſt ré» ſervé « &c.

Ici, c'eſt-à-dire à la fin de ſa quinziéme Lettre, l'Auteur recapitule, ou raſſemble en Orateur éloquent les concluſions du ſyſtême qu'il a développé en profond Politique ; il exhorte l'Europe à maintenir la liberté des Mers, à favoriſer la proſpérité des Colonies, à leur *épargner les malheurs* de notre Continent, & à ne pas *détruire*, par les armes, les *hommes où la nature du climat en ſouffre déja ſi peu*. Il termine ſon Ouvrage par *l'examen du ſyſtême d'une paix univerſelle en Europe*. Nous y trouverions encore la matière d'un bon Extrait, ſans nous

laſſer d'analyſer une doctrine qui ne reſpire que la juſtice & l'humanité : on regardera, ſans doute, ce ſyſtême comme celui de la République de Platon ; cependant les principes en ſont ſi ſimples, ſi purs & ſi familiers, qu'on n'oſeroit encore les combattre ſans les réclamer, ni les violer ſans leur rendre hommage. Semblable au ſyſtême de la nature dans l'ordre Phyſique, ce ſyſtême dans l'ordre Politique enfanteroit la plus heureuſe harmonie, tous les accords en ſeroient réguliers & tous les tons juſtes. Dans cet Ouvrage, tout eſt marqué au coin d'un génie fort & puiſſant : peut-être ſouhaiteroit-on qu'il y eut autant d'aiſance & de clarté dans le ſtyle que de ſolidité & de profondeur dans les choſes.

Pour ſentir tout le mérite de ce Volume & nous pardonner les deux longs Extraits qu'il nous a

coûtés, il faut que la lecture en ſoit attentive & réfléchie : mais en s'étudiant davantage à épargner la peine de ſes Lecteurs, l'Auteur, qu'on ne ſçauroit trop encourager, travailleroit auſſi plus ſûrement au profit de ſon ſiècle & de ſon Libraire.

ARTICLE XXXI.

PARALLELE DE LA CONDUITE des Carthaginois à l'égard des Romains dans la ſeconde guerre Punique, avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France dans la guerre déclarée par ces deux Puiſſances, en 1756, où l'on voit l'origine, les motifs, les moyens & les ſuites de cette guerre, jusqu'au mois de Décembre 1756. (*Volume*

in-12. *d'environ 400 pages.* }
M. DCC. LVII.

ROME & Carthage ont donné le ſpectacle des plus grandes Rivalités. Dans les démêlés qui ſurviendront juſqu'à la fin des ſiècles, entre quelques Puiſſances que ce ſoit, il ſe trouvera des circonſtances qui pourront paroître comparables aux évènements des guerres Romaines & Puniques: les cataſtrophes militaires ne ſont pas plus infinies que les paſſions des hommes; celles-ci renouvellent ſans ceſſe leur jeu, & remettent ſur la ſcène les mêmes caractères. Toute la différence qu'on peut y remarquer dépend d'ordinaire des temps, des lieux, des uſages, principes accidentels qui varient le coup-d'œil, ſans dénaturer le fond eſſentiel des choſes.

Il faut convenir néanmoins que, dans la querelle qui nous a été

suscitée par les Anglois, ces dangereux voisins se sont comme appliqués à ressembler parfaitement aux Carthaginois. Il ne leur a manqué qu'un Annibal pour passer les Apalaches, & pour nous chasser de toutes nos possessions de l'Amérique Septentrionale. Tous les autres procédés de la seconde guerre Punique, violations de Traités, irruptions subites, infractions du Droit des gens, entreprises contre l'humanité; en un mot, tous les effets de ce qu'on appelle *fides Punica* ont été renouvellés sous nos yeux; & c'est l'Histoire ou plutôt le Tableau de toutes ces choses qu'un homme d'esprit vient nous présenter. Il suffit de jetter un coup-d'œil sur les Chapitres de son Livre pour juger de son dessein.* Nous citerons quelques

* Chap. I. Sect. 1. *Fin de la première*

traits qui en feront connoître l'exécution.

La ſeconde guerre Punique commence par le ſiège de Sagunte.

Guerre Punique, terminée par le Traité de Luctatius.

Chap. I. Sect. II. *Fin de la Guerre de* 1742, *terminée par le Traité d'Aix-la-Chapelle.*

Chap. II. Sect. I. *Les Carthaginois ſe préparent à violer le Traité; allarmes de la Ville de Sagunte.*

Chap. II. Sect. II. *Les Anglois violent le Traité d'Aix-la-Chapelle par des entrepriſes au Canada, qu'ils feignent de déſapprouver.*

Chap. III. Sect. I. *L'objet des Carthaginois eſt d'envahir le Commerce maritime des Romains, & de s'emparer des Iſles de la Méditerranée.*

Chap. III. Sect. II. *L'objet des Anglois eſt d'envahir le Commerce maritime des François, & de s'emparer du Nouveau-Monde.*

Chap. IV. Sect. I. *Les Carthaginois veulent ruiner la Marine des Romains. Succès, diſgraces, fautes, malheurs des*

Contre la foi des Traités Annibal menace cette Ville, les Romains nomment des Plénipotentiaires pour terminer ce différend ; on les

---

deux Nations. Par quelle raison la Marine des Romains l'emporte.

CHAP. IV. Sect. II. *L'objet des Anglois a toujours été & est encore de ruiner la Marine de France. Naissance, réputation, fautes, malheurs & révolutions de cette Marine.*

CHAP. V. Sect. I. *Les Carthaginois veulent justifier l'attaque de Sagunte. Vuës de leur Politique dans la discussion de plusieurs Traités qu'ils objectent pour cet effet.*

CHAP. V. Sect. II. *Les Anglois veulent justifier leurs hostilités au Canada, en les continuant. Vuës de leur Politique dans la discussion de plusieurs Traités qu'ils objectent pour cet effet.*

CHAP. VI. Sect. I. *Cruautés d'Annibal envers ses Alliés.*

CHAP. VI. Sect. II. *Cruautés des Anglois au Canada.*

CHAP. VII. Sect. I. *Déni de justice fait aux Romains par les Carthaginois,*

amuſe dans le camp du Général, on abuſe de leur franchiſe dans Carthage même, Annibal preſſe Sagunte, la prend & la pille. Il n'a manqué aux Anglois que d'avoir le même ſuccès contre nous. *C'eſt au Nouveau-Monde que l'Angleterre a cherché Sagunte : c'eſt dans toute l'étendue de ce pays qu'elle a formé des entrepriſes & des attaques en pleine paix .....* Pendant ce temps-là, l'Ambaſſadeur de France à Londres & les

---

Nouvelle violation du Droit des gens pendant la guerre, de la part des Carthaginois.

CHAP. VII. Sect. II. *Déni de juſtice fait à la France par les Anglois. Nouvelle violation du Droit des gens pendant la guerre, de la part des Anglois.*

CHAP. VIII. Sect. I. *Evènement de la ſeconde Guerre Punique.*

CHAP. VIII. Sect. II. *Situation de l'Angleterre & de la France depuis la déclaration de guerre, faite en 1756.*

Commissaires François à Paris *étoient trompés par des discussions de Traités qui embarrassoient toujours & qui ne terminoient rien... Le Traité d'Utrecht étoit remis sur le tapis, comme celui de Luctatius à Carthage.* Enfin rien de si semblable, hors le succès, que l'affaire de Sagunte & l'invasion de notre Colonie du Canada. Si, parmi les Généraux Anglois, il s'étoit trouvé un Annibal, nos Canadiens, tant Sauvages que François, étoient perdus. Mais ces Messieurs (les Anglois) n'ont rempli, entre eux tous, que la moitié du caractère donné par Tite-Live au Général Carthaginois; beaucoup d'intrigues, de menées secrettes, d'envie de nuire, & point de Sagunte pillée, encore moins de lauriers cueillis à Trébie, à Trasymène, à Cannes, journées si célébres, auxquelles les opérations Angloises sur l'Oyo, sur la

Rivière S. Jean, ſur le Lac Ontario ne reſſemblent en aucune façon.

Le mérite capital du Livre que nous analyſons eſt de ſaiſir toutes les nuances du Parallèle entre les Carthaginois & les Anglois d'une part, entre les Romains & les François de l'autre. L'Auteur découvre, par exemple, que le premier objet de la jalouſie Carthaginoiſe fut le Commerce. Carthage, bâtie par les Phéniciens, fut eſſentiellement une Ville Marchande. » Elle par- » vint à exercer un empire ſi ab- » ſolu ſur les Mers, qu'elle ne pré- » tendoit pas que les autres Na- » tions y paruſſent ſans ſa permiſ- » ſion. Cette injuſtice fut la cauſe » de la plus grande partie des guer- » res qu'elle eut à ſoûtenir contre » celles qui ne voulurent pas s'y » ſoumettre. « Rome fut de ce nombre. Dans les premiers temps on ne s'y picqua pas de Com-

merce ; *les Romains eurent le génie des conquêtes, comme les Carthaginois celui des richesses :* mais Rome qui vouloit conquérir, n'estimoit pas que la Mer dût lui être interdite ; & Carthage qui avoit eu cette prétention, sentit bientôt combien elle s'étoit abusée ; il fallut en venir aux mains avec un Duillius, avec un Luctatius, & subir les Loix de ces Vainqueurs. *C'est à la tyrannie des Carthaginois que les Romains durent leur Marine. La nécessité l'établit à Rome ; le ressentiment la soûtint, & la sagesse du Gouvernement en fit un établissement solide.*

Voilà bien l'Angleterre toujours ambitionnant le Commerce exclusif de l'Europe, ou permettant que d'autres Puissances le partagent avec elle, pourvû que la France en soit privée. Ce n'étoit pas une source bien abondante que la Colonie du Canada ; mais peut-

être auſſi que la Corſe & la Sardaigne n'étoient pas de grands objets de Commerce ; & cependant Carthage faiſoit des armements immenſes pour envahir ces Iſles, afin que Rome ne les poſſédât pas. Ainſi nos voiſins, les Anglois, ont dépenſé des ſommes prodigieuſes, pour nous enlever ce cours du Fleuve S. Laurent, cette Rive de l'Oyo, cette tête de quelques Lacs fréquentés par des Sauvages, cette entrée de la Rivière S. Jean ; afin qu'il fût dit que la Nation Britannique poſſédoit tout le Négoce de ce Nouveau-Monde, & que le François n'y avoit rien. On a commencé par publier une Carte, où les Forts Anglois ſont placés dans tous les lieux les plus commodes, & dans des lieux même où il n'y eut jamais que des Forts François. Cette petite induſtrie avoit ſon but ; une Carte à grand point, répandue dans les

deux Mondes, & chargée de tous les ſignes de la domination Angloiſe, paſſoit à Londres pour un acte de priſe de poſſeſſion; & qui ſçait ſi le François tranquille au foyer de ſes Pères n'étoit pas étonné de voir un ſi grand front de Colonies, & un champ ſi vaſte de prétentions? Avec cela on faiſoit valoir cette dénomination effrayante de *Nouvelle-Ecoſſe*, qui ne s'étendoit à rien de moins qu'aux plus belles & aux meilleures contrées du Canada; le tout étoit fortifié de bonnes Eſcadres chargées de troupes, de munitions, d'argent, & de Généraux ayant plein pouvoir de nous attaquer par-tout & de nous dépouiller totalement. Tel fut le *plan tracé par l'ambition & exécuté par l'injuſtice*; ajoûtons, pour dire toute vérité, que ce plan s'eſt trouvé en défaut, vis-à-vis de la valeur, de la conſtance, du reſſentiment.

Car

Car enfin c'étoit à Rome que Carthage en vouloit ; & Rome ſentit toujours plus vivement les injures qu'aucune autre Nation ou République. Les Romains *créérent une Marine* quand ils virent qu'elle leur étoit néceſſaire : leur objet fut de ſe défendre ; ils réuſſirent au point de pouvoir attaquer ; & ils apprirent auſſi, par les ſuccès, à eſtimer le Commerce, à connoître le prix des richeſſes. C'eſt ce qui corrompit leurs mœurs, & en ce ſens Carthage put paroître s'être vengée de ſon vainqueur ; mais il eſt toujours certain que cette ſuperbe rivale de Rome fournit elle-même les moyens qui la conduiſirent à ſa perte. Il falloit former moins de projets, être moins âpre pour le Commerce, laiſſer tranquillement le Romain ſe contenter de ſes armements de terre, ſouffrir même qu'il tentât quelques entrepriſes de négoce, l'endormir, en

quelque ſorte, ſur les grandes opérations de la Marine, lui cacher la néceſſité de préparer des Flottes, de doubler des Caps, & de faire des deſcentes en Afrique. Tout fut perdu pour Carthage quand les choſes en furent venues à cette extrémité. Notre Auteur, dans ſon dernier Chapitre, nous peint Scipion, forçant Annibal de retourner dans ſa patrie pour la défendre. On voit là tous les préparatifs de la bataille de Zama, & cette fameuſe circonſtance des deux plus grands Généraux du monde qui s'abouchent & ſe haranguent mutuellement. On ne ſera pas ſurpris que tout cet endroit ſoit noblement traité par l'Auteur, quand on ſe rappellera que c'eſt le même * qui nous a déja donné l'Hiſtoire de Scipion.

---

* M. l'Abbé Seran de la Tour.

Il étoit plein de cette matière, & il nous répète même ici les discours d'Annibal & de Scipion, tels qu'il les avoit déja donnés dans l'Ouvrage que nous venons de nommer. On relit ce morceau avec beaucoup de plaisir.

Les Scipions de France n'ont point encore traversé ce canal qui nous sépare des Isles Britanniques, mais ils ont pénétré dans Minorque presque au même temps que les Politiques de Londres plaisantoient sur la Marine Françoise, Et voilà comme on est inconsidéré dans sa propre cause. Au-lieu de s'obstiner à la conquête de l'Italie, Annibal auroit dû empêcher Scipion de descendre en Afrique; & au lieu d'envahir notre Canada, l'Anglois auroit fait plus sagement de voler en force au secours de Minorque. Mais d'un autre côté, Annibal a donné un bon exemple qui n'est point suivi par les Géné-

raux Britanniques : au paſſage des Pyrénées l'armée Carthaginoiſe fut en danger d'être inquiétée par les Montagnards ; Annibal penſa qu'il falloit gagner ces peuples, il leur fit des preſents, & le paſſage s'ouvrit devant ſes troupes. Que ſeroit-il arrivé s'il eût formé le ſyſtême de ſubjuguer ces hommes feroces, & s'il ſe fût aviſé de mettre leur tête à prix ? Il y a toute apparence qu'il eût perdu ſon temps, ſes ſoldats & ſa réputation.

Les Anglois, jaloux de reſſembler en tout aux Carthaginois, auroient-ils ignoré ce trait de la vie d'Annibal ? *Le 28. Juin 1755, la tête de chaque Sauvage eſt miſe à 200 livres*, & depuis encore à 300, ſans compter 350 livres qu'on promet pour chaque priſonnier de cette Nation. » Et c'eſt » contre des peuples libres, c'eſt » dans leur patrie que les Anglois » exercent de pareilles cruautés.

» Quel est le crime de ces Sauva-
» ges ? la défense de leur pays &
» de leurs alliés, celle de leur
» liberté & de leur vie. « D'ailleurs quelle Politique ! On proscrit des hommes *errants dans les forêts*, accoûtumés à ne vivre que de chasse, endurcis à la rigueur du climat, *impitoyables les armes à la main, & inexorables dans leur vengeance.* Aussi un de ces Barbares, devenu éloquent par la nécessité de rendre inutile la proscription Angloise, disoit-il depuis à M. de Vaudreuil, Gouverneur du Canada : » Nous te répondons que
» l'Angleterre ne fournira jamais
» assez de troupes à nos casse-têtes,
» pour éteindre la soif ardente qui
» nous consume.

Il faut donc reconnoître que, dans cette guerre, les Anglois nous rendent, sans le vouloir, de très-grands services. D'abord cette proscription générale nous attache

les Nations du Canada, & avec elles nous procédons un peu mieux dans la Penſylvanie, dans l'Acadie & ailleurs, que l'armée formidable du Général Braddock n'a procédé contre le Fort du Queſne. Enſuite nous voyons dans nos Ports une Marine produite comme par enchantement : *La Cour de Londres a contraint la France à chercher ſes forces, à les réparer, & à s'en ſervir avec le courage qui lui eſt naturel.* On dit que dans la premiére guerre Punique les Romains conſtruiſirent ſix vingt Galères en ſoixante jours : cela eſt-il plus admirable que notre armement de Toulon en trois mois ?

Mais encore qui nous a donné cette induſtrie, cette activité, ce zèle ? ſinon l'Anglois par ſes entrepriſes, par ſes prétentions, par ſes bravades, ſur-tout par ce deni de juſtice fait au Roi ſur l'in-

fraction de la paix, sur les pirateries tentées & multipliées contre nos Vaisseaux, sur les mauvais traitements exercés à l'égard de nos Matelots & des autres François, conduits en Angleterre malgré le Droit des gens & la foi des Traités. Les Carthaginois, durant la trève conclue avec Scipion, s'étoient aussi emparés d'un de ses convois; & sommés de le rendre, ils avoient déclaré que la prise étoit légitime, & qu'il ne seroit rien rendu: modèle apparemment que se sont proposé les Anglois dans la conjoncture présente; mais leur injustice a des caractères qui la rendent beaucoup plus criante. » Carthage étoit en guerre avec les » Romains depuis plusieurs années, » lorsqu'elle envoya son Amiral » s'emparer du convoi Romain » qui avoit été jetté dans son Port: » Londres ne pouvoit reprocher » aucune hostilité à la France. Les

» Carthaginois manquoient eux-
» mêmes des provisions que ce
» convoi apportoit aux Romains :
» les Anglois jouissoient de la plus
» grande abondance. Carthage
» voyoit sous ses murs une armée
» victorieuse, qui aigrissoit son res-
» sentiment par le spectacle conti-
» nuel des horreurs de la guerre :
» l'Anglois étoit tranquile dans
» son Isle, & n'y redoutoit rien de
» la France. Le Senat de Carthage
» ne consentit peut-être à la prise
» du convoi Romain que pour en
» dérober l'équipage à la fureur
» d'une populace effrénée, dont le
» Gouvernement est l'esclave tant
» qu'il n'en est pas le Maître : le
» Ministère de Londres n'a refusé
» à la France la justice qui lui étoit
» due, que pour condamner les
» Officiers & les Matelots Fran-
» çois aux traitements les plus durs
» & les plus ignominieux. Le Senat
» de Carthage étoit investi & me-

» nacé par un peuple aveugle dans
» sa rage & dans sa cupidité, &
» la fureur du peuple paroît l'avoir
» forcé au deni de justice qu'il fit
» à Scipion : le Ministère de Lon-
» dres étoit Maître absolu & pai-
» sible de tous les ordres de l'Etat
» quand il a fait le deni de justice
» au Roi, & ses seuls artifices l'ont
» fait souhaiter & avouer par la
» Nation. Voilà les faits, voilà
» les circonstances ; on peut ju-
» ger. «

Le caractère du Roi, sa franchise, sa bonne foi, sa facilité à négocier, à discuter, à céder, sa longue & inaltérable patience, son éloignement de tout soupçon, de toute imputation odieuse ; voilà encore des traits qui servent à former un contraste très-désavantageux aux Anglois. » Le Roi dési-
» roit la paix ; il n'a point trop
» prouvé l'amour qu'il avoit pour

» elle ; il convenoit à ſon rang, » dans l'Europe, qu'il fît au-delà » de ce que les Souverains moins » puiſſants auroient dû faire : il ne » devoit certainement point imaginer qu'on le trompoit ; il convenoit encore moins à la Majeſté de ſon Thrône de croire » qu'on l'offenſoit. Il déſiroit la » paix par ſageſſe, par modération, par tendreſſe pour ſes peuples, par humanité pour ſes ennemis « &c.

Pour preuve des ſages, droites & nobles intentions du Roi, l'Auteur produit le jugement qu'en a porté par ſa conduite cette grande & admirable Princeſſe, qui occupe le thrône des Céſars & qui *ſera comptée par la Poſtérité au nombre des plus célèbres Empereurs de ſa maiſon. Le Traité d'alliance & d'amitié*, conclu le premier de Mai, *annonce ouvertement* l'idée que l'Impératrice-Reine a

conçue de l'équité, de la fidélité & de la modération du Roi. Mais d'ailleurs *quelle ſublimité de vuës n'offre pas une alliance qui comprend la tranquillité de l'Europe entière, dans la tranquillité que ces deux Puiſſances veulent aſſûrer à leurs Etats?*

Quand on a ſuivi tout le progrès de nos démarches vis-à-vis des Anglois ; quand on a lû les Mémoires de nos Commiſſaires, & ſur-tout le Prècis des Faits, publié l'année derniére avec les Pièces juſtificatives ; morceaux ſi importants & ſi fidèlement analyſés dans nos Journaux périodiques ; on ſent toute la force des vérités qu'expoſe ici M. l'Abbé de la Tour. Tout ſon Ouvrage porte ſur ces grands témoignages. Il y joint, pour le parallèle, l'Hiſtoire des Carthaginois, ou plutôt celle de leurs ſuperchéries : il y mêle une

digression sur les aventures de Massinissa ; Histoire véritable & néanmoins allégorique dans l'usage qu'on en fait ici. Et de toutes ces parties résulte un Ouvrage où brillent le zèle, le patriotisme & l'intelligence de l'Auteur. *On trouve ce Livre à Paris chez Pissot, Desaint, Saillant, Lambert, Duchesné.*

ARTICLE XXXII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

LETTRE de M. Dargenville, Maître des Comptes & Membre des Sociétés Royales des Sciences de Londres & de Montpellier, aux Auteurs de ces Mémoires.

JE m'adresse à vous, MM. RR. PP., pour prendre date, dans vos Mémoires, d'un évènement recent qui m'intèresse beaucoup. C'est ainsi qu'on en use dans nos Académies, quand deux Membres du même

Corps travaillent ſur le même ſujet ; ils prennent date chez le Secrétaire, & cela ſuffit pour donner à celui qui eſt le plus ancien, la primauté de l'invention, ou au moins celle du travail ; c'eſt tout ce que je demande.

Vous ſçavez, MM. RR. PP., & vous l'avez annoncé dans votre Journal de Juillet 1755, qu'on réimprime la Conchyliologie augmentée conſidérablement, ſurtout d'une ſeconde Partie, intitulée *la Zoomorphie, ou la repréſentation des animaux vivants qui habitent les coquillages de Mer, de Rivière & de Terre.* Il y a près de dix ans que j'ai fait part de ce plan à M. Bernard de Juſſieu, mon ami particulier. Combien de fois avons-nous diſcouru ſur les avantages de ce projet & ſur les difficultés de l'exécution ? Cependant j'ai toujours travaillé à faire deſſiner ces animaux à Pondichery, à S. Do-

mingue, au Cap de Bonne-Eſpérance & dans tous nos Ports de Mer de France. En conſéquence pluſieurs Seigneurs de la Cour, & des Etrangers de diſtinction ont ſouſcrit pour les nouvelles Planches qui doivent accompagner cet Ouvrage.

J'ai fait plus, j'ai communiqué mon deſſein, il y a déja quelques années, à pluſieurs Sçavants de l'Europe, tels que M^rs Linnæus, Jallabert, Geſner, Allamand, à l'illuſtre Préſident de notre Société de Londres, Milord Maclefield, à Meſſieurs Parſon, Waſton, & autres, ainſi qu'à la Société de Montpellier. Ce n'eſt donc point une choſe ignorée, puiſqu'elle eſt répandue dans une partie de l'Europe.

Toutes ces correſpondances ne m'ont procuré néanmoins que quelques deſſeins faits dans nos Ports de Mer. A l'égard de ceux qui de

voient arriver de Pondichery & de S. Domingue, ils ont été pris avec les Vaisseaux qui les apportoient: c'est donc aux malheurs de la guerre qu'on doit attribuer le retardement de l'Ouvrage plus qu'à demi-imprimé. Qui sçait même si des jaloux n'ont point écrit en ces pays pour traverser l'envoi des desseins? J'ai des preuves en main que de Paris on a écrit à des Physiciens de Province, pour les empêcher de me rien envoyer. Pendant tous ces contre-temps *le nouveau Voyage du Sénégal*, qui traite le même sujet que moi, vient de paroître, & m'enleveroit l'antériorité de ce projet, si je n'en appellois à vos Mémoires.

Je m'étois flatté qu'en examinant les desseins des animaux qui habitent les coquillages, j'y trouverois le moyen de les diviser plus méthodiquement. En effet l'inspection de l'animal, maître & archi-

tecte de sa maison, auroit dû frayer une route plus sûre que n'avoit fait sa couverture seule : il devoit en naître de nouveaux genres, de nouvelles espèces, des variétés sans nombre ; en un mot, tout ce qui est nécessaire pour établir un nouvel ordre de division.

Croiriez-vous cependant, MM. RR.PP., que, sur le rapport des Naturalistes qui ont dessiné & examiné avec soin ces animaux ; que sur l'inspection des desseins qui me sont parvenus, & par la pêche que j'ai faite cet été des coquillages fluviatiles, & par la recherche des coquillages terrestres, j'ai trouvé tous ces animaux presque semblables, à quelque différence près, dans leur tête & dans l'*anus* ? D'ailleurs ces animaux vivants ne découvrent point assez de parties pour pouvoir en porter un jugement certain : ce seroit encore pis si on les dessinoit morts, ce n'est

plus alors qu'une maſſe informe & ramaſſée qui change toutes choſes. Ces raiſons m'ont déterminé à revenir à la méthode établie dans la Conchyliologie, de diviſer les coquillages par les parties extérieures de leurs demeures; méthode reçue chez les Etrangers, goûtée des Amateurs, & qui leur devient plus facile ayant les objets devant les yeux, que de recourir à des animaux rares & fort éloignés.

Il eſt permis dans les Sciences, vous le ſçavez, d'attaquer un tout par telle partie qu'on veut; c'eſt ainſi qu'en ont uſé en Botanique, *Rai* qui a diviſé les plantes par les ſemences, *Moriſſon* par les fruits, & *Tournefort* par les fleurs: leurs méthodes ſont toutes bonnes aſſûrément, mais n'embraſſant pas toutes les parties des végétaux, elles ne ſont pas générales; ce qui eſt au-deſſus de l'eſprit humain: *Non enim id unius eſt hominis, aut ata-*

tis, dit Rai dans ſa Préface. Je crois donc qu'on peut diviſer auſſi-bien les animaux à coquilles par les parties extérieures de leurs couvertures, que par quelques parties de leurs corps.

On peut encore ajoûter qu'une méthode qui ſera tirée ſeulement des parties des coquillages de l'Amérique ou d'Afrique ne ſera point générale, vû que ces mêmes animaux, dans chaque Contrée, diffèrent en pluſieurs choſes ; au-lieu que notre méthode tirée des parties extérieures des coquilles qui viennent de tous les Ports de l'univers, donne cette généralité abſolue. J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, 6. Févr. 1757.

Les Loiſirs de Madame de Maintenon. Volume *in*-12. de 359 pag. Chez Ducheſne, rue S. Jacques. On aſſûre, dans un court Avertiſſement, que ce Livre eſt de la per-

ſonne reſpectable dont il porte le nom ; & cela ſe dit d'un ton de bonne foi & de gravité qui doit perſuader. Madame de Maintenon aura ſongé à inſtruire les Demoiſelles de S. Cyr en les amuſant : elle aura imaginé pour cela des converſations entre elles ; converſations accompagnées de gaieté, de liberté, mais toutes morales au fond & plus capables de former ces jeunes eſprits que des exhortations didactiques ou oratoires. On a donc ici XXXVI Converſations ſur divers ſujets, comme *la Société, la Raiſon, la Contrainte, l'Amour propre, le bon Eſprit, les Egards, l'Ajuſtement, l'Indiſcrétion, la Droiture, la Raillerie, la Douceur, l'Emulation, l'Eſprit du monde, la bonne Humeur, la bonne Conduite, les Amitiés, &c.* Des Demoiſelles de S.Cyr ſont ſuppoſées s'entretenir ſur ces ſujets ; chacune dit ſa penſée naïvement :

les plus parfaites disent le mieux, les moins formées disent moins bien ; mais il se trouve toujours dans cette petite société une tête bien faite qui saisit le vrai de chaque chose, & qui sçait le présenter comme il faut : voici, par exemple, le portrait qu'on fait d'une personne propre à la société. » Elle a de » l'esprit jusqu'à un certain point, » elle est douce, complaisante : elle » veut tout ce qu'on veut ; jouer » aux jeux que les autres proposent, » quand ils ne seroient pas de son » goût ; se promener, demeu- » rer dans la chambre, parler, se » taire, travailler : elle écoute avec » attention ce qu'on lui dit ; elle » n'abuse point de l'attention des » autres en se faisant écouter trop » long-temps : elle n'est point cu- » rieuse, elle ne veut sçavoir que » ce qu'on veut lui dire ; elle ne » pénètre point les choses dont elle » n'est point chargée : elle ne se

» fâche jamais, elle laiſſe tomber » tout ce qui pourroit fâcher une » autre : elle loue ce qui eſt bon, » elle ſe taît ſur tout ce qui eſt blâ- » mable dans les perſonnes : elle » entend dire ce qu'elle ſçavoit » ſans montrer qu'elle le ſçût, ai- » mant mieux ce petit ennui que » d'ôter le plaiſir de celle qui veut » apprendre une nouvelle. « Dans le détail de ces converſations la piété conſerve tous ſes droits ; & la morale qu'on y débite tourne toujours au profit de la Religion : tout ceci, au reſte, ſans appareil, ſans contention : le ſtyle eſt ſimple, pur, uni, enjoué quelquefois. En un mot, un tel Ouvrage ennuyera les mondains & les mondaines, mais il ſera plaiſir à toutes les perſonnes qui aimeront le bien & qui ſçauront eſtimer le langage de la vertu.

Il y a beaucoup de Livres nouveaux, que nous ferons connoître dans nos deux Volumes d'Avril.

TABLE
DES ARTICLES
Du mois de Mars, 1757.

ARTICLE XXVI. Physicæ generalis. Tom. I. *Physique générale, traitée selon la méthode mathématique, &c.* 581

ART. XXVII. *Origine, progrès & décadence de l'Idolatrie.* 601

ART. XXVIII. Poesie del Signor Metastasio. *Poësies de M. l'Abbé Metastasio.* Dernier Extrait. 636

ART. XXIX. *Histoire générale des Guerres, &c.* Par M. le Chevalier d'Arcq. 674

ART. XXX. *Roman politique.* Suite de l'Article XXI. au mois de Février. 697

ART. XXXI. *Parallèle de la conduite des Carthaginois... avec la conduite de l'Angleterre, &c.* 734

ART. XXXII. Nouvelles Littéraires. 757

ERRATA.

Pour Février.

Pag. 471, *lig.* 14, l'un, *lis.* l'une.
p. 544, *lig. dern.* fruit, *ôtez la virgule.*
p. 548, *lig.* 8, sur l'un l'autre, *lis.* l'un sur l'autre.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Février, 1757.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.
Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. DEVILLE.

MÉMOIRES

POUR

L'HISTOIRE

DES

SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Avril, 1757. I. vol.

AVERTISSEMENT.

Les perſonnes qui voudront recevoir exactement, à Paris, le Journal de Trévoux le premier de chaque mois & les quinze des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, pour les mois doubles indiqués, payeront pour l'année les ſeize Volumes 12 liv. 16 ſ. & par la Poſte port franc 17 liv. 12 ſ.

La Religion vengée ou Réfutation des Auteurs impies. Quinze cahiers, 9 liv. Port franc par la Poſte, 12 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, 12 Vol. *in*-12. Le VI. Vol. eſt en vente; on imprime le VII. les VIII. IX. & Xe Volumes ſe publieront en l'année 1757; les XI. XII. & Volumes ſuivants en 1758.

On peut s'adreſſer en Province, chez les Libraires des Villes du Royaume.

Le prix de chaque Volume relié eſt de 50 ſols en veau, broché 42 ſols.

On les recevra à Paris auſſi-tôt leur publication.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE *PRINCE SOUVERAIN* DE *DOMBES.*

AVRIL, 1757. I. vol.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, a la Croix d'or.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES ME'MOIRES COMMENCE'S en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 713 volumes: Sçavoir,

ANNE'ES,	VOL.	ANNE'ES.	VOL.
1701.	9.	1730.	12.
1702.	12.	1731.	12.
1703.	12.	1732.	12.
1704.	13.	1733.	12.
1705.	12.	1734.	12.
1706.	12.	1735.	14.
1707.	12.	1736.	15.
1708.	12.	1737.	13.
1709.	12.	1738.	13,
1710.	12.	1739.	14
1711	12.	1740.	13.
1712.	12.	1741	12.
1713.	12.	1742.	12.
1714.	12	1743.	12.
1715.	12.	1744.	12.
1716.	12.	1745.	12.
1717.	12.	1746.	15.
1718.	12.	1747.	14.
1719.	12.	1748.	15.
1720.	5.	1749.	14.
1721.	12.	1750.	15.
1722.	12.	1751.	14.
1723.	12.	1752.	15.
1724	12.	1753.	16.
1725.	12.	1754.	16.
1726.	13.	1755.	16.
1727.	12.	1756.	16.
1728.	12.	1757.	5.
1729.	12.		

Chacun de ces volumes se vend 15 sol en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Avril, 1757. I. vol.

ARTICLE XXXIII.

PROLUSIONES Philoſophicæ, ſeu veræ & germanæ Philoſophiæ effigies criticis aliquot orationibus & declamationibus adumbrata, &c.

Vrai tableau de la Philoſophie contenu dans quelques diſcours prononcés par le P. Aymerich, Jéſuite Eſpagnol. (Volume *in*-4°. d'environ 350 pages.) *A Barcelone, chez Paul Nadal.* M. DCC. LVI.

CE Recueil de Diſcours Academiques & Philoſophiques n'eſt pas tout-à-fait dans le goût de notre Littérature de France; mais il s'y trouve des choſes aſſez bien dites, pour mériter l'attention de quelques Lecteurs François. Il faut concevoir que ces Diſcours ont été faits dans des Ecoles de Philoſophie, & qu'ainſi ils portent l'empreinte de la gravité propre de ce genre. Ce n'eſt pas que l'Auteur y employe le ſtyle Scholaſtique, il prétend même traiter ſes ſujets en Orateur; mais la matière étant toujours relative aux exercices de l'Ecole, on ſent

le Professeur par-tout ; & l'on voit d'ailleurs qu'il parle toujours à des assemblées de Candidats ou de Maîtres.

Son premier Discours roule sur *l'empire de la mode, même en Philosophie*, sujet traité trop superficiellement, quoique les principes d'un plus grand Ouvrage y soient assez bien indiqués. L'Auteur fait voir la succession des systêmes Philosophiques, & les changements qui sont arrivés dans le monde à cet égard. L'Aristotélisme, par exemple, a regné long-temps ; mais, dit l'Auteur, les Anglois & les François l'ont détruit enfin dans leur patrie. Les Chefs de cette entreprise ont été Bacon pour l'Angleterre, Descartes & Gassendi pour la France. *L'Espagne seule*, continue-t-il, *est restée fidelle à Aristote, & l'a défendu tout de son mieux.*

Mais cette fidélité pour Aristote

ne va pas au point de ſuivre ſes Commentateurs : on trouve ici un diſcours fort judicieux pour faire voir que les Profeſſeurs de Philoſophie doivent ſe garder extrêmement d'étudier Ariſtote dans les Livres des Arabes, qui l'ont tellement défiguré, qu'*ils ont fait du Prince des Philoſophes un Sophiſte, & du vrai Amateur de la ſageſſe un Diſputeur minucieux.* En effet, Ariſtote ne s'eſt jamais mêlé de mille objets inutiles dont on s'occupe dans les Ecoles, comme du *non être*, de l'*être de raiſon*, des *ſecondes intentions objectives*, &c. Les Philoſophes, qui tiennent compte de ces minucies, reſſemblent à cet Empereur qui négligeant les affaires du Gouvernement, s'amuſoit à prendre des mouches ; ou à cet autre, qui ayant fait aſſembler ſon armée à grands frais, ſous prétexte d'une expédition qu'il devoit faire dans

la Grande-Bretagne, n'exigea de ſes troupes, quand elles furent ſur le bord de la Mer, que le ſoin de lui ramaſſer des coquillages de toutes figures & de toutes couleurs.

Il y a tant de bonnes choſes à faire & à dire en Philoſophie, qu'on doit y mettre tous les moments à profit. Sur quoi l'Auteur, après avoir fort loué la méthode dialectique pour le courant des exercices, ſe livre, dans un Diſcours particulier, à l'examen des objets qu'il faut embraſſer. Le titre de ce Diſcours eſt, *de l'utilité & de l'inutilité du travail philoſophique.* On y fait voir le bon & le mauvais des méthodes. La Philoſophie, ſelon l'Auteur, doit être traitée avec ſubtilité & avec agrément, (*ſubtiliter & ornatè.*) La ſubtilité aiguiſe les eſprits, & l'agrément les rend aimables. La Philoſophie devroit être comme

une Reine vêtue d'une robe de ſoie très-fine, ou d'un tiſſu d'or & d'argent, ouvrage de Minerve & non d'Arachné; de Minerve, qui donne de la beauté & de la conſiſtence à ſon travail, non d'Arachné qui ne fabrique que des toiles légères ſans force & ſans utilité. Cette Reine auroit ſur la tête un diadème d'or, ſemé de pierres précieuſes & de perles artiſtement enchâſſées & placées. L'Auteur inſiſte beaucoup ſur ce mêlange de ſubtilité & de ſolidité; il ne veut point de ces éclairs dont la lumière ne frappe les yeux qu'un moment; de ces fleurs que le même jour voit naître & ſe faner. Il craint que ſi l'on s'accoûtume de jeuneſſe à ces fineſſes ſophiſtiques, à ces ſubtilités puériles, à ces diſputes minucieuſes, on ne puiſſe s'en corriger quand il faudra entrer dans le monde & embraſſer une profeſſion. Or que ſera-ce, dit notre Orateur Philo-

ſophe, ſi l'on porte cet eſprit pointilleux dans les conventions d'intérêt, dans la religion du ſerment, dans les devoirs de l'amitié, dans la défenſe d'un client, dans les divers rapports du Négoce, dans les travaux de la Guerre, dans l'exercice de la Magiſtrature, dans le gouvernement de l'Etat? Quel trouble, quelle défiance, quel embarras réſultera d'une conduite ſi peu faite pour le commerce des hommes!

L'Auteur croit que la Philoſophie ſera bonne, quand on fera un accord de l'ancienne avec la nouvelle; c'eſt la matière d'un Diſcours, où il reſte peut-être trop de veſtiges du Péripatétiſme inutile; mais en général les principes qu'on y expoſe, ſont ſages & faciles à réduire en pratique. On n'y oublie pas le point très-délicat des préjugés; l'Auteur convient qu'il n'eſt point aiſé de les combattre:

cependant la vérité a des droits supérieurs ; le Philosophe qui entre dans la carrière, contracte l'obligation de dire* & d'enseigner ce qu'il y a de mieux & de plus sûr, indépendamment de la coûtume & des routines établies : mais il y a en tout ceci des égards & des attentions à observer ; il ne faut pas s'élever contre toute autorité Philosophique, & il faut encore moins sacrifier le vrai à l'autorité. C'est une sage liberté qui est la route du succès en cette matière.

L'Auteur consacre trois Discours aux louanges de la Métaphysique. C'est un peu trop ; mais on trouve aussi, dans le détail, des observations importantes sur l'utilité & les agréments de cette Science, sur la dignité des objets qu'elle embrasse & qui sont Dieu, les Esprits créés, les Essences des choses, les Idées. La censure des Métaphysiciens pointilleux revient ici, & ce morceau

fait plaisir, parce que la critique réjouit toujours plus que les éloges. D'ailleurs l'Auteur saisit assez bien tous les abus de la Métaphysique ; il sçait tous les titres des questions puériles & alambiquées qu'on y traitoit autrefois ; il s'en mocque avec raison, & compare cette belle Science entre les mains des Sophistes, à un jardin très-bien situé & très-orné dont la garde seroit confiée à un Jardinier sans goût & sans attention. Visitez au bout de quelque temps ce jardin, vous y trouverez tout en friche, le cours des eaux interrompu, les fleurs détruites, les arbres abandonnés, les allées pleines de ronces. Telle est la Métaphysique, livrée aux Barbares, aux Amateurs d'*Hircocerfs* & de *Chimères*.

Infelix lolium & steriles dominantur
avenæ.

L'Auteur cite ce Vers ſuivant ſa méthode de parſemer ſon Diſcours de petits lambeaux de Poëſie, ce qui ne ſeroit point abſolument mal, ſi l'on n'y remarquoit pas une petite pointe d'affectation.

La Philoſophie, comme toutes les autres Sciences, n'eſt point, dans le monde, pour faire de purs contemplatifs. Elle entre dans le plan des profeſſions qui partagent la Société. Il s'agit donc de ſçavoir comment elle peut procurer les récompenſes que la Société ne refuſe point aux autres profeſſions; comment par ſon moyen on peut aſpirer à la gloire & à la fortune, qui ſont les deux ſortes de biens dont les hommes ont coûtume d'être jaloux ici-bas. L'Auteur ſe propoſe cette queſtion qui n'eſt peut-être pas de la plus haute Philoſophie, puiſque le vrai Philoſophe devroit faire profeſſion, à ce qu'on dit, de ne s'embarraſſer

ni des biens, ni des honneurs du ſiècle. Mais ces maximes ſont dans les Livres & point dans les têtes, ſi ce n'eſt dans celles qui ſont bien Chrétiennes, & bien autrement faites par conſéquent que celles des purs Philoſophes.

Quoi qu'il en ſoit, puiſqu'on reconnoît aſſez qu'il exiſte un honnête deſir d'être eſtimé & de gagner quelque choſe, l'Auteur ne s'éloigne point de cette penſée, mais il modère fort les inclinations du Philoſophe à ces deux égards: toute ſon exhortation eſt un lieu commun ſur le danger des biens créés. Il paſſe de-là aux fruits qu'on peut retirer de l'étude de la Morale, priſe dans ſon tout, ſans en retrancher la Politique; mais ce ſujet eſt traité d'une manière trop abrégée; & il en eſt de même de la *force*, vertu particuliére qu'Ariſtote met à la tête de ſon troiſième Livre de la Morale. Notre

Auteur loue en général les actions de force & de valeur, il relève le mérite de quelques Héros, il inſinue que la vraie force eſt de ſe dompter ſoi-même : mais encore une fois, il auroit fallu donner plus de développements ; & l'on peut dire que ceci eſt un peu le beau jardin trop négligé.

Quand on cherche la fortune & la gloire, on a des envieux : inconvénient dont s'embarraſſe peu le vrai Philoſophe ; mais celui qui cherche la fortune & la gloire, ne l'eſt guères. L'Auteur traite bien cette matière (de l'Envie.) Quand on va, *dit-il*, joûter ſans néceſſité contre un ours ou contre un lion, il eſt difficile qu'on évite le reproche d'imprudence & de témérité. Dites la même choſe de quiconque, pour ſe faire valoir, agace les envieux ; c'eſt jetter des matières combuſtibles dans un feu déja trop allumé ; c'eſt expoſer au

naufrage ses biens, sa réputation, sa personne : le tout à pure perte, & sans y être invité par un intérêt qui compense le danger. C'est vouloir faire un tour de force, comme celui de Milon Crotoniate qui demeura pris dans le tronc d'arbre qu'il vouloit rompre.

Tous ceux qui ne font pas fortune se plaignent de l'Envie ; mais en examinant les choses de près, on trouve souvent qu'ils ont manqué les premiers à la fortune par leur imprudence, par leurs airs, par leur forfanterie, par des vices secrets qui parviennent enfin à la connoissance de leurs Protecteurs. Il y a, sur tout ceci, un assez bon Discours, puis un autre dans le goût de celui que prononça autrefois le P. Commire *sur l'Art d'acquérir de la réputation.* On fait ici des caractères. Il y a des intriguants qui se parent de l'apparence du mérite pour parvenir à la for-

tune & à la gloire ; personnages au fond très-médiocres, qui n'ont besoin que d'être connus pour ne rien obtenir. Il y en a d'autres positivement méchants, qui veulent rompre de force les barrières du palais de la fortune ; ils ressemblent à cet Hercule de la Fable, de qui Junon disoit dans Senèque :

> Nec in astra lentâ veniet, ut Bacchus, viâ
> Iter ruinâ quæret, & vacuo volet
> Regnare mundo.

Ce sont des monstres qui ne parviennent qu'à force de crimes, & dont le succès dénote le vice interne du Gouvernement où se font de pareilles fortunes. Il y a des brouillons qui ne s'avancent qu'en semant la discorde par-tout : nul état, nulle vertu n'est à l'épreuve de leurs discours calomnieux. Fuyez de tels personnages,

c'eſt l'avis d'Horace & de tous les gens ſenſés. L'Auteur étend ſon obſervation juſqu'aux Satyriques littèraires, aux Scioppius, aux Scaliger, à notre Boileau même, qui d'un trait de plume, *dit-il*, fait le procès à toutes les femmes d'une grande Ville.

> Sans doute, & dans Paris, ſi je ſçais
> bien compter,
> Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois
> citer.

Il y a des hommes avantageux qui, quoique très-éloignés de parvenir, ſe diſent toujours contents de la fortune : à les entendre, ils ſont chéris de tout le monde, ils n'ont qu'à parler pour obtenir. Ils ſont exemts d'envie, parce qu'ils poſſedent tout ce qu'on peut déſirer. Dans le commerce du monde, ils ſe diſent liés intimement avec les premiéres perſonnes

de l'Etat ; dans l'exercice de la Littérature, ils se comptent parmi les chefs de ce genre.

Il y a des importants qui se mêlent de toutes les affaires publiques & particuliéres. Sans emploi dans l'Etat, ils se donnent pour les Protecteurs de tout le monde, pour le Conseil ordinaire des gens en place, pour les Auteurs & promoteurs de toutes les grandes entreprises. Ils n'ont pas le sens commun quand il s'agit de leurs propres intérêts, & ils prétendent gouverner l'Etat avec toute la dextérité des plus fameux Politiques, &c. Ainsi l'Auteur parcourt-il toutes les fausses routes qu'on prend pour arriver à la gloire : il en montre l'abus & le ridicule ; ce Discours est plein de choses bien pensées & bien exprimées.

Il en reste un, qui traite de la bonne & de la mauvaise manière d'imiter les grands hommes. L'Au-

teur prend occaſion d'exciter les jeunes gens à l'étude des Lettres, par l'exemple des anciens Eſpagnols qui y ont excellé. Ce morceau eſt utile pour bien connoître la Littérature d'Eſpagne : pays véritablement très-fertile en bons eſprits & en hommes de mérite. Voilà tout ce que nous dirons de ce Recueil, qui ne peut être, malgré ſes défauts, que l'Ouvrage d'un homme d'eſprit.

ARTICLE XXXIV.

HISTOIRE GÉNÉRALE des Guerres, divisée en trois Epoques; la première, depuis le Déluge jusqu'à l'Ere Chrétienne; la seconde, depuis l'Ere Chrétienne jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident; la troisiéme, depuis la chute de l'Empire d'Occident jusqu'à l'année 1748. Avec une Dissertation sur chaque Peuple, concernant son origine, la situation du pays qu'il habite, la forme de son Gouvernement, sa Religion, ses Loix, ses Mœurs, ses Révolutions, &c. *Tome premier,* (in-4°.) *contenant l'Histoire de la grande Arménie, celle des deux petites Arménies, & celle de Cappadoce.* Par M. le Cheva-

lier d'Arcq. A Paris, de l'Imprimerie Royale. M. DCC. LVI. *Suite de l'Article XXIX. au mois de Mars.*

POUR achever de faire connoître tous les préliminaires qui annoncent cet Ouvrage, il faudroit insister quelques moments sur la Chronologie de l'Auteur : matière qui est discutée dans le morceau qu'il appelle son *Introduction :* mais après s'être bien pénétré des difficultés inséparables des divers calculs, M. le Chevalier d'Arcq s'en tient, pour les temps qui précèdent le Déluge, au sentiment le plus commun. Il compte 1656 ans depuis la Création du monde jusqu'à la catastrophe de l'univers sous Noé. C'est l'intervalle que donne l'Hébreu ordinaire & la Vulgate ; c'est le calcul que suivent Scaliger, Usserius, Pétau & le torrent des Ecrivains.

Quant à la Chronologie poſtérieure au Déluge, l'Auteur ne fait qu'indiquer ſur ce point les opinions différentes; il ne prend point de parti, & peut-être n'a-t-il pas beſoin de ſe fixer à aucun ſyſtême; ſon Hiſtoire devant s'écouler ſelon l'ordre des trois poſtérités de Noé, & ſelon les trois grandes Epoques marquées à la tête de cet Ouvrage: ce qui forme un plan aſſez indépendant des controverſes & des préciſions chronologiques.

On trouve ici des attentions pour bien reconnoître la vérité des ſaints Livres de Moyſe & des évènements qu'ils énoncent : on fait voir, en particulier, qu'à l'égard du Déluge *il doit ſuffire d'en chercher les cauſes dans la toute-puiſſance de l'Etre ſuprême, l'hiſtoire dans les Ecrits du ſage Légiſlateur des Juifs, & les traces dans l'univers, où chaque peuple en a conſervé la Tradition, même*

en

en la défigurant. L'Auteur entre ſur cela dans un détail de citations, qui fait honneur à ſes recherches.

Il diſcute en Critique l'époque de la diſperſion des peuples : diſcuſſion qui a pour objet non l'établiſſement d'un ſyſtême particulier ; car l'Auteur adopte celui du P. Pétau, qui croit que cet évènement arriva entre les années 1800 & 1806 du monde ; mais en préférant cette opinion, M. le Chevalier d'Arcq expoſe les raiſons qui déterminent ſon choix, & il combat en même temps la penſée du célèbre M. Fourmont, qui diffère la diſperſion juſqu'à la mort de Phaleg : délai peu néceſſaire, & peu conforme au Texte de l'Ecriture.

Vient enfin la partie Géographique de l'Introduction, dans la vuë de montrer quels furent les pays où ſe porterent d'abord les deſcen-

dants de Noé. Ce point eſt aſſez clairement indiqué dans notre premier Extrait, & nous y renvoyons le Lecteur.

On voit que dans toute cette belle expoſition de Chronologie & de Géographie, M. le Chevalier d'Arcq n'a tenu aucun compte des Antiquités Chinoiſes; qu'il ne s'eſt propoſé ni de recourir aux longs calculs des LXX, ou des Samaritains, pour ſatisfaire aux Epoques de cette Nation; ni d'identifier Noé avec Fohi, afin d'avoir des reſſources pour expliquer l'antique & immenſe population de la Chine; ni de placer le repos de l'Arche aux extrémités de l'Inde pour rendre raiſon du paſſage de Noé dans ces Contrées, & des établiſſements qu'y firent de ſi bonne heure les hommes deſcendus de ce Patriarche. Si ces fineſſes de Chronologie & de Géographie avoient eu lieu dans un Ouvrage

tél que celui-ci, il auroit fallu, peut-être, mettre les Chinois à la tête de tous les peuples, parler de leurs guerres, discuter leur gouvernement &c. Entreprise trop vaste, & pour laquelle les instructions auroient pû manquer.

Quoi qu'il en soit, notre Auteur nous parle d'abord de la grande Arménie, dont nous avons marqué les bornes dans notre premier Extrait. Il en distingue les *temps heroïques*, terme presque synonyme à *fabuleux*, & les *temps historiques* qui seuls ont des droits certains sur la confiance des Lecteurs. Ces temps heroïques ont néanmoins pour garant un Auteur qui n'est pas plus décrié que bien d'autres, dont on reçoit le témoignage dans l'Histoire. Cet Ecrivain est Moyse de Chorène, qui a écrit en Langue Arménienne, & qui n'a été traduit en Latin que depuis 22 ou 23 ans. On y trouve

des Fables ſur les Antiquités de l'Arménie, ſur ſes Rois, ſur les mœurs du pays, ſur la Chronologie,&c. Mais la vérité y perce quelquefois au travers des fictions, & M. le Chevalier d'Arcq tire un fort bon parti de cet Hiſtorien ; il l'appuie, quand il peut, du ſuffrage des Auteurs Grecs, tels que Strabon, Xénophon, Plutarque, &c. Il orne ſes détails, il les rend intéreſſants ; il propoſe des doutes, quand le merveilleux commence à prendre l'aſcendant ſur la vérité. Enfin ce n'eſt point un mauvais préſent que l'Abrégé de cet Arménien. Pour s'affectionner de plus en plus aux récits qu'on en tire, & pour le bien connoître lui-même, il feroit à propos de lire dans le Journal des Sçavants (Juillet 1738) une Notice bien faite de ce Moyſe de Chorène, & de la Traduction qu'on en a publiée en Angleterre.

Selon le même Historien, un nommé Haïcus fonda la Monarchie Arménienne du temps même de Belus ou Nimbrod : ce qui touche l'Epoque de la dispersion des peuples ; & ce Roi eut une longue suite de successeurs, tous de sa race jusqu'au temps d'Alexandre le Grand, qui conquit la Perse, l'Arménie, l'Inde & tout l'Orient. Il faudroit être bien crédule pour reconnoître cette Généalogie de Rois Arméniens, dont la plûpart sont simplement nommés & ne portent avec eux ni faits, ni époques. Cependant il en est quelques-uns qu'on ne peut guères méconnoître, tels que celui dont il est parlé dans la Cyropédie, & Tigrane son fils, jeune Prince rempli de mérite. Il pourroit même passer pour grand homme, si *son regne & ses actions* ne faisoient pas *partie des temps fabuleux* ; mais quel défaut en fait d'histoire !

Les temps hiſtoriques de l'Arménie commencent vers l'an 220 avant Jeſus-Chriſt, lorſque Artaxias & Zadriadès, qui n'étoient que deux Satrapes, ſe révoltèrent contre Antiochus le Grand, & lui enlevèrent les belles Provinces dont ils composèrent la grande & la petite Arménie ſous le titre de Royaumes. Artaxias eut la grande Arménie, & il y bâtit de ſon nom une belle Ville nommée *Artaxate :* c'eſt peu de choſe en ſoi-même qu'un trait de cette nature ; mais on dit qu'Annibal, qui s'étoit réfugié de la Cour d'Antiochus à celle d'Artaxias, avoit conſeillé la fondation de cette Ville, au point même d'en choiſir l'emplacement & d'en tracer le plan. M. le Chevalier d'Arcq raconte ce fait ſans l'infirmer par aucun doute ; Plutarque ne le rapporte que d'après les bruits publics & ſans l'aſſûrer ; Strabon en parle plus affirmativement, mais

ſon Texte, en cet endroit, eſt défectueux : la grande Hiſtoire des Anglois, bien-loin de le donner comme une vérité, combat même l'anecdote du ſéjour d'Annibal chez Artaxias ; parce qu'il n'eſt pas naturel de penſer que ce nouveau Roi, qui étoit ſous la protection des Romains, eût voulu ou oſé recevoir à ſa Cour leur plus grand ennemi. La Martinière, bien fautif en pluſieurs endroits, mais excellent ſur certains points, fait au mot *Artaxate*, une diſcuſſion critique de ce voyage d'Annibal & des conſeils prétendus qu'il donna pour la fondation de la Capitale d'Arménie. Il eût été à deſirer que notre Auteur ſe fût ſervi de ce morceau qui eſt vraiment bien, & tout-à-fait dans le goût des meilleures obſervations littéraires. Pour dire auſſi notre penſée, nous ne croyons point qu'Annibal ait cherché un aſyle chez le Roi d'Armé-

nie ; Cornelius Nepos nous dit qu'après la défaite d'Antiochus par Scipion l'Aſiatique, le Général Carthaginois paſſa en Crète, & c'eſt ce qu'il y a de plus vrai-ſemblable.

Les anciens Royaumes d'Aſie ne figurent bien dans l'Hiſtoire, que quand ils ont eu des rapports de guerre ou d'amitié avec Rome. Que ſeroit-ce que l'Arménie chez Strabon, chez Plutarque, chez Dion, chez Juſtin, chez Ciceron, ſans les démêlés de Lucullus & de Pompée avec Tigrane le Grand? M. le Chevalier d'Arcq décrit très-bien tous ces fameux évènements; &, pour faire ſentir que ſon objet eſt l'*Hiſtoire des Guerres*, il ne perd aucune occaſion de raiſonner ſur les opérations militaires que racontent les Hiſtoriens ; il fait même quelquefois des obſervations critiques ſur les démarches des vainqueurs. Lucullus, par

exemple, entre dans l'Arménie marchant ſur pluſieurs colonnes éloignées les unes des autres. On pourroit croire, d'après les Auteurs de la grande Hiſtoire univerſelle, que ces colonnes étoient autant de parties deſtinées à empêcher les troupes auxiliaires du Roi d'Arménie de *ſe réunir en un Corps*; M. le Chevalier d'Arcq s'attache aux régles fondamentales de l'art, qui décident qu'en pays étranger il faut marcher ſur pluſieurs colonnes, mais voiſines les unes des autres & *toutes à même hauteur*, afin de n'être ni inquiété, ni coupé dans la marche. L'Auteur trouve bien plus de critiques à faire ſur les opérations de Tigrane, qui ne ſçavoit qu'amaſſer bien du monde & fuir dès la premiére charge.

L'Hiſtoire des Guerres de Lucullus & de Pompée dans l'Arménie occupe un grand morceau, dont on ſera content. L'Auteur s'y eſt

appliqué à bien citer ses garants ; & nous lui avons particuliérement l'obligation d'avoir bien rendu un passage de Memnon, Auteur qui nous a été conservé par Photius dans sa Bibliothèque. Lucullus assiégeoit Tigranocerte, ville considérable où Tigrane avoit laissé ses trésors & ses femmes. Ce Roi y envoya un détachement qui ne jugea pas à propos de s'y renfermer pour défendre la place, mais qui se contenta d'enlever tout ce qu'elle contenoit de plus précieux. L'affaire fut bien conduite : on traversa, en allant & en revenant, le camp des Romains ; & pour couvrir l'expédition, le chef des Arméniens avoit comme masqué d'une cohorte de *gens de trait*, l'issue du camp par où les Romains auroient pû faire une sortie vers la Ville & rompre les mesures prises par le détachement. Voilà ce que nous fait entendre nôtre Au-

teur, & cela eſt clair ; au-lieu que, dans le récit de Memnon, il eſt dit que le Général Arménien *boucha avec une grêle de flèches l'iſſue du camp des Romains :* le Latin donne ce ſens ; le Grec ne dit guères mieux : il eſt très-probable que notre Hiſtorien François touche le vrai but de la penſée primitive.

Après Tigrane, ſon fils Artabaze régna dans l'Arménie, & ſous lui cette Province de l'Aſie fournit encore des évènements. Artabaze ſuivit le parti de Pompée contre Ceſar. Il engagea Antoine dans une aſſez mauvaiſe guerre contre les Parthes ; il fut même accuſé de trahiſon, pour avoir *fait faire aux troupes Romaines, dont il avoit pris la conduite, plus du double du chemin dans un pays difficile : mais*, dit notre Auteur, *Artabaze ne pouvoit être ſi ſcrupuleuſement fidèle qu'en ceſſant d'être politique.* La force de l'Arménie con-

ſiſtoit dans ſes montagnes ; voyager par ces chemins *étoit le ſecret de la Nation.* Artabaze fut bien-aiſe de ſe le conſerver, même en conduiſant ſes alliés & ſes amis. Et pour appuyer la juſtification de ce Prince, voilà l'exemple que l'Auteur met en œuvre : » Suppoſons » que le Duc de Savoie nous en-» gage à porter la guerre en Italie, » & que lui, ainſi que ſon pays, » ſoient à notre égard ce qu'étoient » Artabaze & l'Arménie à l'égard » des Romains ; penſe-t-on qu'il » fît conduire nos troupes par les » routes les plus aiſées de ſes mon-» tagnes ? Ne devroit-il pas pré-» voir que les François pourroient » un jour être tentés de s'emparer » de ſes Etats pour avoir un paſſage » aſſûré dans l'Italie ? Et ne feroit-» il pas un trait de prudence de » chercher à les en dégoûter en » leur montrant des obſtacles in-» vincibles ? Seroit-il regardé

» comme un traître, ou ſeulemens
» comme un Prince habile? Arta-
» baze ne fit pas autre choſe. «

Ce ſeroit aux Politiques, qui ſçavent les obligations que contracte un Allié, qu'il appartiendroit de réſoudre la queſtion tant ſur le Duc de Savoie que ſur Artabaze. Outre que nous ne ſommes pas aſſez habiles pour la décider, il ſemble qu'il n'eſt pas extrêmement sûr de favoriſer le parti qui donne moins à la bonne foi qu'à la fineſſe, & qui préfère, dans le cas propoſé, l'intérêt particulier de l'Allié à l'avantage commun de l'alliance. D'ailleurs ce principe mettroit tous naturellement des ſoupçons dans une des Puiſſances contractantes; elle ne ſçauroit jamais ſi la Puiſſance alliée n'auroit pas quelque intérêt à lui cacher les meilleures routes, à la conſumer de dépenſes & de fatigues, à lui faire perdre les occaſions d'arriver à

temps pour battre l'ennemi, &c.
Mais encore une fois, la déciſion appartient aux hommes d'Etat, qualité qui ne nous convient en aucune façon.

Quand on a vû l'Hiſtoire de Tigrane le Grand & d'Artabaze ſon fils, on ſçait tout ce qui intéreſſe dans les affaires de la grande Arménie juſqu'à la bataille d'Actium ; & quand on a ſuivi l'Hiſtoire des deux Déjotares, amis & protégés de Ciceron, on ſe croit aſſez inſtruit ſur la petite Arménie. Ce morceau d'Hiſtoire mèrite d'être lû chez notre Auteur, qui a fort le talent de diſcuter & de débrouiller : c'eſt ce qu'il faut pour ces anciens Royaumes d'Aſie, dont les Hiſtoriens ne parlent qu'incidemment & à l'occaſion des Romains ou des Grecs.

Tel eſt auſſi le Royaume de Cappadoce, dont l'Hiſtoire remplit plus de 160 pages dans ce Vo-

lume. Sa fortune ſe trouve liée avec celle des ſucceſſeurs d'Alexandre. Eumenès en fut Roi ou plutôt Satrape, & brilla beaucoup par les qualités guerriéres & politiques. Il eut pour adverſaire Antigone, qui avoit pareillement ſuccèdé à une partie des conquêtes d'Alexandre. Eumenès fut livré, par trahiſon, à cet ennemi, qui uſa en lâche des circonſtances & fit mourir cet homme de mérite; voici le caractère qu'en trace M. le Chevalier d'Arcq : » Ainſi périt » l'un des meilleurs Généraux d'un » ſiècle ſi fécond en grands Capi» taines. Toujours fidèle à ſes Sou» verains, il ſuſpendit long-temps » l'audacieuſe & perfide ambition » des ſucceſſeurs d'Alexandre, qui » n'osèrent jamais prendre le titre » de Roi tant qu'il reſtoit un Eume» nès capable d'arracher le ſceptre » des mains des uſurpateurs. Il » réunit les talents politiques &

» militaires : perſonne ne connut
» mieux les hommes, perſonne ne
» ſçut mieux s'en ſervir : trop grand
» pour écouter l'orgueil, il ſacrifia
» toujours le faſte du commande-
» ment, pour conſerver ſon auto-
» rité : l'eſprit de calcul lui four-
» niſſoit ſans ceſſe de ſûrs moyens
» d'exécuter ce qu'un génie vaſte
» lui faiſoit concevoir, & la for-
» tune ne lui ſembla être contraire
» que pour manifeſter davantage
» ſes talents & ſes reſſources : gé-
» néreux, déſintéreſſé, hardi juſ-
» qu'à la témérité, il ne lui falloit
» que des ayeux, (il étoit de baſſe
» naiſſance) des troupes obéiſſan-
» tes & moins de courage. Philippe
» l'avoit jugé : Alexandre en ſentit
» le prix, & mit en œuvre de ſi
» grands talents, en dépit de ſa
» naiſſance qui ſembloit le con-
» damner à l'oubli. C'eſt ainſi que
» les grands Rois, en immolant de
» vains préjugés aux véritables

» intérêts de l'Etat, font éclore les
» grands hommes. «

Quoique nos Extraits ne répondent pas à toute l'étendue des matières comprises dans ce Volume, nous estimons cependant qu'ils pourront donner une idée assez juste de l'Ouvrage qui vient de nous occuper : il sera nécessairement volumineux, il donnera beaucoup de peine à l'Auteur ; & le grand Public ne sentira peut-être pas tout le prix & toute la difficulté d'une telle composition. Mais l'Auteur doit travailler pour un petit nombre de Connoisseurs, qui devroient aussi être admis à lui donner des conseils sur la distribution du Livre, sur la méthode qui y règne, sur le style qui en fait le développement, sur les discussions critiques, littéraires, militaires qu'il renferme. On ne peut qu'encourager une si grande entreprise : c'est

l'Histoire du Monde, des Mœurs, des Loix, des Guerres, des Révolutions, des vices & des vertus, de la valeur & de la poltronerie, des actions méprisables & des traits heroïques. *On trouvera ce Volume chez Desaint, Saillant & d'autres Libraires.*

ARTICLE XXXV.

COMMENTAIRES sur la défense des Places d'Æneas le Tacticien, le plus ancien des Auteurs Militaires ; avec quelques Notes. Le Tableau Militaire des Grecs du même temps. Les Ecoles Militaires de l'Antiquité, & quelques autres Pièces. (Deux Volumes *in*-4°.) Par M. le Comte de Beausobre, Maréchal des Camps & Armées du Roi. *A Amsterdam, & se*

vend à Paris chez Pissot, Quai de Conti. M. DCC. LVII.

LA Science Militaire consiste dans la théorie, & dans l'expérience. Celle-ci s'acquiert en servant le Prince & la Patrie; celle-là est le fruit de la lecture & de la réflexion. Pour que la lecture soit utile, il faut du choix. Sera-ce aux Anciens, sera-ce aux Modernes qu'on s'attachera? peut-être aux uns & aux autres; mais entre les Modernes, on préférera ceux qui ont mis à profit les connoissances des Anciens. La raison en est bien simple: ces Anciens, qui sont les Romains & les Grecs, porterent long-temps à la guerre la méthode qui étoit l'ame de tous leurs autres Arts: dans les siècles de barbarie au contraire on ne connut que la force & la valeur, on fit la guerre pour se battre, & le vainqueur n'eut que la gloire

d'avoir dompté à force de coups; il n'eut point le mérite d'avoir sçû préparer la victoire par les ressources de l'art & du génie.

On peut donc s'instruire beaucoup avec les Anciens : c'est la pensée du sçavant Auteur qui nous donne le Livre que nous annonçons. Nous l'appellons *Sçavant*, parce qu'en effet son Ouvrage porte l'empreinte d'une érudition peu commune. Voici les caractères que nous y avons remarqué.

Il existe à la fin du Polybe de Casaubon, imprimé en 1609, un ancien Livre Grec d'Æneas le Tacticien, traitant de la défense des Places & compris dans l'étendue de 22 ou 23 grandes pages *in-fol.* Cet Auteur, qui vivoit très-probablement sous Philippe père d'Alexandre le Grand, n'étoit pas né dans l'Attique ; on le voit à son style qui a de la rudesse. Casaubon, comme le Saturne de la Fable,

a dévoré ces cailloux ; ſon Manuſcrit n'étoit pas encore trop correct, il a traduit comme il a pû, il a mis des Notes aux endroits difficiles ou inintelligibles ; enfin il nous a donné un Livre qui ne ſe lit guères ni en Grec ni en Latin.

Cet Æneas le Tacticien eſt néanmoins un excellent homme pour la théorie de la Guerre ; il avoit compoſé pluſieurs autres Ouvrages de ce genre, tous ont péri hors celui-ci, qui n'eſt encore qu'un Abrégé, fait par Cynéas l'ami & confident du Roi Pyrrhus. On aimeroit mieux l'avoir entier, parce que ces ſortes d'Extraits & de Fragments font diſparoître les liaiſons, & affoibliſſent le fond de l'Ouvrage primitif. Mais enfin tel qu'il nous reſte, ce Livre méritoit de rentrer dans le monde ſous la protection de notre Langue, & c'eſt l'avantage que M. le Comte de Beauſobre lui procure aujourd'hui.

Avril, 1757. I. vol.

1°. Il traduit en François tout le Traité d'Æneas: Traduction qui nous paroît faite ſur le Grec même. En pluſieurs points elle rend mieux le ſens du Texte que celle de Caſaubon ; & il ſemble qu'on y remarque une ſorte d'aiſance & de légèreté, à laquelle une copie ſervile du Latin ne pourroit atteindre. Diſons même que cette aiſance & cette liberté caractèriſe en grande partie l'Ouvrage de M. de Beauſobre. Il s'aſtreint moins à la lettre qu'au ſens & à l'eſprit de ſon Auteur. Dans les endroits obſcurs ou défectueux par l'altération du manuſcrit, il fait dire à Æneas ce qui convient le mieux ſur chaque ſujet : s'il y a de longueur dans les phraſes, il abrège ; il ſupprime les inutilités : s'il faut du développement, il ne s'y refuſe pas, & du tout enſemble rèſulte un Livre qui peut ſe lire comme ſi l'on le tenoit de la premiére main ; avec cette dif-

férence néanmoins qu'un Ouvrage dont le fond remonte juſqu'au temps de Philippe père d'Alexandre, porte toujours une empreinte d'Antiquité qui décèle ſon origine. Il nous faudroit beaucoup d'exemples & de citations, pour faire connoître tout ce que nous penſons de cette Traduction ; & s'il s'agiſſoit d'un examen dans les formes, nous prendrions auſſi la liberté de dire que le Traducteur auroit pû ſe ſervir de quelques expreſſions qui rendroient encore mieux la penſée d'Æneas : mais ce défaut, après tout, n'a lieu que dans des endroits peu importants ; & à tout prendre, cette Traduction fait beaucoup d'honneur à celui qui l'a entrepriſe.

2°. Caſaubon a donné des Notes aſſez ſçavantes ſur Æneas ; M. de Beauſobre laiſſe les inutilités, & s'approprie ce qui pouvoit

ſervir à l'inſtruction du Lecteur : mais ces Notes ſeroient encore peu de choſe ſans celles que notre ſçavant Militaire y ajoûte de ſon chef. Quelquefois ce ſont des obſervations critiques ſur les fautes ou les abus qui ſe gliſſent dans le ſervice des troupes. Il y a, par exemple, des *corps pareſſeux ;* pourquoi ? parce que *certains Chefs veulent plaire aux Officiers de ces Corps en affoibliſſant le ſervice*, parce qu'ils *flattent leur œconomie par le non-complet, & leurs aiſes par le relâchement des régles du ſervice, de la diſcipline & de la ſubordination... Les Ordonnances de nos Rois nous ont pourvus de Réglements pour tous les cas ; mais l'indulgence les rend inutiles. Que la Ruſſie prenne nos Ordonnances, la ſévérité les fera obſerver ; & cette obſervation fera vaincre les Tartares ou les Polonois, enſuite les Turcs ou les Germains*

mains, enfin l'Asie & l'Europe même.

On permet aux soldats de travailler pour gagner quelque argent; & à ceux qui ne travaillent pas, de s'arranger avec les autres pour monter leurs gardes, ou à tant par garde, ou à tant par mois. *Cette seconde permission a de mauvais effets. Le Soldat qui monte la garde pour deux, use son habit & sa santé pour deux; & dès qu'il est Soldat, ces deux choses ne lui appartiennent plus. D'ailleurs, s'il y a des mal-intentionnés parmi les Soldats d'une Garnison, ou un nombre qui desirent de deserter, ces gardes qu'ils montent régulièrement pour leurs camarades, peuvent favoriser leurs intentions. Il vaudroit mieux que le reste de la Compagnie montât tour-à-tour les gardes des Travailleurs, & que le prix des gar-*

des fût distribué chaque mois à toute la Compagnie.

L'usage s'est établi dans les Places de Guerre, de faire les rondes à cheval. C'est un abus *venu chez nous de la délicatesse, dans laquelle nous fumes plongés par la longue paix qui suivit la mort de Louis le Grand, & par la foiblesse de quelques Lieutenants de Roi ou Officiers-Majors de Places, qui trouverent dans le louage des chevaux un bénéfice pour quelqu'un de leurs protégés. Je ne doute pas que si la paix dure encore dix années, la ronde ne se fasse en Phaëton.* Au reste, l'Auteur explique les inconvénients de ces rondes faites à cheval, & l'on ne peut nier que sa critique ne soit très-bien fondée.

M. le Comte de Beausobre s'applique aussi, dans ses Notes, à traiter certains points importants de l'Art militaire. Par exemple, on

trouve ici des détails fort étendus ſur la défenſe des Etats relativement à leur grandeur & à leurs forces ; ſur le ſervice des troupes alliées & étrangères ; ſur les ſorties & leurs différentes eſpèces ; ſur les obſtacles qu'il faut mettre aux invaſions de l'ennemi, & en particulier ſur le dégât qu'il faut faire dans le pays où il entre en armes &c. Voici quelques traits de la Note qui concerne ce dernier Article. » J'ai preſque toujours » vû que ce qu'on détruiſoit dans » ſes propres campagnes pour que » l'ennemi n'en profitât pas, étoit » dicté par l'étourdiſſement que » produit la crainte. On détruit » des maiſons dont l'ennemi ne vit » pas & dont il ne peut pas faire » butin, & l'on laiſſe les bleds & » les fourrages ſur pied, & les fruits » ſur les arbres, dont il tire des » ſubſiſtances abondantes..... Je ne » vois à détruire que les choſes qui

» servent à la subsistance de l'hom-
» me & du cheval ; celles qui com-
» posant un butin, animent & met-
» tent à l'aise l'Officier & le Soldat
» qui en profitent, & celles qui
» peuvent réparer la ruine de ses
» équipages..... Une bonne chose
» à lui laisser est le gibier. Plus il
» y en aura, & plus ses troupes se
» disperseront après, & seront faci-
» les à vaincre ; & le meilleur bruit
» à faire courir dans son camp, est
» qu'à quelques lieues sur la droite
» & sur la gauche, le pays est plein
» de toutes sortes de vivres. Une
» maraude générale laissera ce
» camp vuide, & vous donnera
» beau jeu « &c.

Enfin l'Auteur a grand soin, dans ses Notes, de tirer parti des leçons d'Æneas par rapport à la défense des places. Ainsi, par exemple, quand cet Ancien observe qu'il peut être dangereux de donner, pour *mot* aux Soldats, un nom

étranger ou peu connu ; M. de Beausobre appuie cette observation du trait suivant : » Le Feld-» Maréchal N. voulut donner pour » mot *S. Charles & Ratisbonne.* » Dès qu'il commandoit une armée » Allemande, il devoit le donner » en Allemand *S. Carle & Regensbourg* ; & chaque Caporal eût » retenu des termes si connus de sa » Nation ; mais le Maréchal don-» nant le mot à moitié Latin & à » moitié François, dit en parlant » gras, *Saint Carolus & Ratisbon :* » un Général-Major qui le reçut, » parlant gras aussi, n'en corrigea » pas le défaut, & le *mot* devint » *Cinq Carolus gratis sont bons :* ce » qui fit une plaisanterie. « Quand Æneas nous apprend que, pour s'assûrer de l'endroit où le Mineur travaille, on se sert d'un bouclier d'airain qui, placé sur l'endroit du travail, retentit & décèle la mine,

notre Auteur fait reſſouvenir le Lecteur de l'uſage moderne qui ſubſtitue le tambour au bouclier; mais on voit toujours l'origine & l'antiquité de cette invention, dont le méchaniſme eſt le même.

Nous pourrions produire cent exemples des développements que M. de Beauſobre donne aux leçons d'Æneas: on conçoit véritablement par-là, que l'étude de ces anciens Auteurs militaires peut être encore très-inſtructive pour les opérations du ſervice actuel. Nous ne voudrions, pour le bien prouver, que le Chapitre *des Lettres chiffrées & de la manière de les faire parvenir ſecrétement*. Æneas donne juſqu'à vingt façons de conſtruire ces Lettres & de les envoyer. Nous tranſcrirons celle-ci en François & en Grec: ce qui pourra faire juger & du ſtyle d'Æneas & de la manière dont M. de Beauſobre le traduit. » Qu'on envoye un homme

» porter de vive voix des nouvelles
» indifférentes, ou une Lettre qui
» ne contiendra que des choſes fort
» ordinaires, mais que l'on mette
» à ſon inſçû dans ſes ſouliers la
» Lettre ſecréte; & afin que ni la
» boue, ni l'eau ne gâte ce qui eſt
» écrit, il faut écrire ſur du plomb
» blanchi qui ait été battu fort
» mince, de crainte que les lettres
» ne ſoient effacées. Lorſque l'Ex-
» près ſera arrivé, que celui à qui il
» eſt adreſſé profite de ſon ſommeil
» pour découdre ſes ſouliers pen-
» dant la nuit; qu'il en tire la Let-
» tre, y ſubſtitue la réponſe, rac-
» commode le ſoulier, & que le
» lendemain il renvoie cet Exprès
» avec une Lettre oſtenſible. De
» cette manière perſonne, pas
» même l'Exprès, ne ſçaura quelle
» eſt la ruſe qu'on emploie: mais
» il faut avoir ſoin que ces coutu-
» res ſoient faites de manière que

» rien n'y paroiſſe. « * Au reſte, il eſt fort remarquable qu'Æneas le Tacticien ſoit abſolument & ſans exception, celui de tous les Anciens, qui diſcute avec le plus de ſoin cet Art des lettres chiffrées. Dans le nombre des méthodes ou façons qu'il cite, il y en a pluſieurs dont on ſe ſert encore, & il ſeroit difficile d'en inventer aujourd'hui

---

* Πεμπέσθω ἀνὴρ ἀγγελίαν φέρων τινὰ, ἢ καὶ ἐπιστολὴν περὶ ἄλλων φανερῶν· τοῦ δὲ μέλλοντος πορεύεσθαι κρυφαίως αὐτοῦ εἰς τὸ τῶν ὑποδημάτων πέλμα ἐντεθήτω εἰς τὸ μεταξὺ βιβλίον, καὶ καταῤῥαπτέσθω· πρὸς δὲ τοὺς πηλοὺς καὶ τὰ ὕδατα, εἰς κασσίτερον ἠλασμένον λεπτὸν γραφέσθω, πρὸς τὸ μὴ ἀφανίζεσθαι ὑπὸ τῶν ὑδάτων τὰ γράμματα· ἀφικομένου δὲ παρ' ὃν δεῖ, καὶ ἀναπαυομένου ἐν τῇ νυκτὶ, ἀναλυέτω τὰς ῥαφὰς τῶν ὑποδημάτων· καὶ ἐξελὼν, καὶ ἀναγνοὺς, ἀναγράψας λάθρα ἔτι τούτου κατεύδοντος, καὶ ἐγκαταῤῥάψας ἀποστελλέτω τὸν ἄνδρα, ἐπιστείλας καὶ δούς τι φέρειν φανερῶς. οὕτως οὖν οὔτε ἄλλος οὔτε ὁ φέρων εἰδήσει· χρὴ δὲ τὰς ῥαφὰς τῶν ὑποδημάτων ὡς ἀδηλοτάτας ποιεῖν.

quelqu'une qui ne tînt pas de près ou de loin à la doctrine de cet ancien Maître de Tactique.

3°. L'Auteur Grec examine dans son dernier Chapitre, différents moyens de *défendre une grande Ville avec peu de monde :* problême, *dit M. de Beausobre*, bien plus difficile à résoudre par la pratique que par la théorie. Cependant Æneas dit sur cela tout ce qu'on pouvoit dire & faire pour son temps ; il propose même des moyens dont on tiroit alors meilleur parti qu'on ne fait de nos jours, où la défense est réduite à protéger les dehors sans trop songer au corps de la Place. Il semble que notre Auteur regrette le zèle que témoignèrent les Anciens pour la défense de l'intérieur des Villes : dans tout son Livre, on le voit attentif à suggèrer les moyens de tenir ferme dans une Place dont le rempart seroit déja aux enne-

mis. On pourroit tellement la munir, la couper, la fortifier jusqu'au centre, que l'assiégeant seroit encore obligé d'abandonner ses avantages. C'est ce que M. de Beausobre explique, sur-tout dans un morceau de 38 pages, qui termine son premier Volume. » La profu-
» sion de nos dehors, *dit il*, &
» de nos contregardes n'apporte
» nul obstacle au siege, & ne pro-
» duit qu'un léger retard : un tel
» nombre de jours suffit pour em-
» porter l'avant-chemin-couvert,
» un tel nombre pour l'autre, tant
» pour la contregarde, &c. Tous
» ces ouvrages tombent sous le
» calcul de l'ennemi, qui prend
» conséquemment ses mesures pour
» pouvoir donner à cette Place le
» nombre de jours qu'elle exige.
» Un telle place coûte des sommes
» immenses pour sa construction &
» son entretien. Telle que construi-
» sit M. de Vauban & qui coûta

» neuf millions, revient aujour-
» d'hui à trente-cinq; & le Géné-
» ral assiégeant, entendu dans l'em-
» ploi de ses moyens & fidèle dans
» leur distribution, en deviendra le
» maître avec un million & demi
» tout au plus « &c.

Cette observation critique est suivie de quantité d'autres, qui toutes sont autant d'instructions pour retarder l'effort de l'ennemi tant contre les ouvrages du dehors que contre l'intèrieur de la Place. Nous ne pouvons dire combien l'Auteur ouvre de vues à ce sujet, quel usage il fait des palissades, des bois, des terres, des blindes, des mines, des matières enflammées &c. quels avantages il découvre pour les assiégés, s'ils sçavoient défendre pied-à-pied tout leur terrein jusqu'à la Citadelle, & de plus cette Citadelle encore; car la mauvaise méthode s'est établie de n'assiéger les Citadelles qu'après les Villes:

ce qui allongeroit beaucoup les siéges si les Garnisons faisoient bien leur devoir ; mais en cette matiére le mot du Poëte trouve son application.

Iliacos intrà muros peccatur & extrà.

C'est ce qui fait dire à notre Auteur : *De la manière dont on défend les Places, heureux qui les attaque. De la manière dont on attaque celles qui ont une Citadelle, plus heureux qui les défend.* Nous donnerons un autre Article pour le second Volume. M. le Comte de Beausobre y *fait succéder les pratiques des Grecs aux maximes d'Æneas*, & par-là on voit la théorie & les opérations des Anciens réunies sous le même coup-d'œil.

ARTICLE XXXVI.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE de l'Histoire ancienne des Empires & des Républiques qui ont paru avant Jesus-Christ; avec la Notice des Sçavans & Illustres, & des Remarques historiques sur le génie & les mœurs de ces anciens peuples. Par M. Lacombe, Avocat. (Volume *in*-8°.) A Paris, chez Jean-Thomas Hérissant, rue Saint-Jacques. M. DCC. LVII.

CE genre d'Abrégé, fondé avec tant de gloire par M. le Président Hénault, est singulièrement avantageux pour les Histoires anciennes des Empires & des Républiques. Ces Etats, la plûpart collateraux & contemporains, c'est

à-dire occupant le même âge & quelquefois le même continent, ne pourroient marcher ſur une ligne uniforme ſans cauſer, dans le récit, des interruptions, des digreſſions, des diſparates; au-lieu que, par l'invention des Colonnes, des Sommaires, des Remarques, (trois caractères capitaux des Abrégés qu'on nous donne aujourd'hui) chaque Empire, & chaque République reſte en poſſeſſion de ſon terrein; le voiſin ne l'envahit point; & le Lecteur en eſt quitte pour voyager tranquillement de pays en pays: il n'y a ni embarras, ni confuſion dans ſa route; il voit les Princes, les Conquérants, les gens de Lettres, les évènements bons ou mauvais, toutes les aventures des hommes comme dans des Tableaux qui paſſent ſucceſſivement ſous ſes yeux.

M. Lacombe nous préſente neuf Peuples qui forment, en quelque

ſorte neuf Parties dans ſon Livre. Ce ſont les Egyptiens, les Aſſyriens, Babyloniens & Mèdes; (comptant les trois Peuples pour un) les Perſes, les Grecs (Athéniens,) les Lacédémoniens, les Macédoniens, les Syriens, les Carthaginois, les Parthes. Il y a bien d'autres peuples anciens, comme les Arméniens, les Cappadociens, ceux du Pont, ceux de Thèbes &c. Mais ici les Grands entraînent & abſorbent les Petits; ce ſont comme ces Planètes dominantes qui forcent leurs Satellites à rouler autour d'elles. Nous déſirerions cependant que l'Auteur eût fait l'honneur aux Chinois de les diſtinguer. On a leur Hiſtoire peut-être mieux que celle de pluſieurs Etats de la Grèce ou de l'Aſie mineure. Quelques Colonnes, quelques Sommaires, quelques Remarques en leur faveur auroient pû donner un degré de mérite &

d'agrément à cet Abrégé d'ailleurs si estimable. Mais nous avouons que l'exemple de M. Rollin & de quelques autres, qui ont traité l'Histoire ancienne sans songer aux Chinois, a pû entraîner M. Lacombe ; c'est du moins ce qui fait sa justification auprès des Lecteurs ordinaires.

Quoi qu'il en soit, tout cet Abrégé que nous avons lû & examiné avec attention, nous a paru fait avec soin : les principaux traits d'histoire s'y trouvent rassemblés ; quelques caractères répandus dans le corps de l'Ouvrage, attachent le Lecteur ; voici un mot sur Demosthene : » Si un homme eût » été capable de rappeller, dans » Athènes, cet ancien courage qui » la fit triompher des Barbares, » c'eût été le bouillant Demosthène » par ses harangues pleines de for- » ce & de raison ; mais il adressoit » la voix à l'amour de la gloire &

» de la liberté ; & ces belles paſ-
» ſions n'échauffoient plus les Athé-
» niens. « M. Lacombe s'étonne enſuite que Demoſthène qui avoit tant de fois bravé la fureur de ſes ennemis, & *qui eut le courage de ſe donner la mort, la craignît ſur le champ de bataille.* Cette eſpèce de problême n'eſt pourtant pas inſoluble. Quand on harangue avec autant de feu que Demoſthène, on ne ſonge point au danger ; quand on n'a pas le courage de vivre, on ſe tue ſans être brave. Sur le champ de bataille, il faut mépriſer la mort de ſang-froid & avec connoiſſance de cauſe ; c'eſt juſtement la difficulté.

Le portrait d'Alexandre eſt fort chargé de traits qui contraſtent les uns avec les autres. Ce n'eſt ni un *héros*, parce que *ce beau titre ne convient qu'à ces ames ſublimes, qui font de grandes choſes par des principes d'équité & d'humanité.*

Ce n'eſt point un *grand homme*, puiſqu'il *fut le jouet de toutes les paſſions*, & que *tous ſes* jours furent *deſtinés aux ruines, aux ravages, aux combats, aux malheurs des Rois & des Nations... Ariſtote lui fit eſtimer les Arts & les Sciences... les Artiſtes & les Sçavants... Il avoit un coup-d'œil ſûr dans les combats, une patience & une fermeté à toute épreuve dans les fatigues ; l'art de commander, un eſprit fécond en reſſources, un talent admirable pour profiter des moindres avantages..... Il vouloit être, ſoit par inclination, ſoit par politique, l'ami familier de ſes principaux Officiers : le Soldat le regardoit moins comme ſon Roi que comme ſon père. Soupçonneux, jaloux, vindicatif, emporté, il fut cruel, il fut humain par caprice...* Il *prétendoit à toutes ſortes de gloire, il vouloit primer partout ; mais toujours au-delà des*

bornes de la modération, il ne connut jamais la véritable gloire, ni le vrai bonheur.

Le portrait d'Annibal est tout en beau. » Ce grand homme, l'hon-
» neur de Carthage, étoit un de
» ces génies rares qui ne sont dé-
» placés nulle part. A la tête des
» armées, quelle intrépidité, quel-
» le présence d'esprit, quelle dex-
» térité ne fit-il point voir! Dans
» le Conseil, Politique sage &
» pénétrant, il envisageoit toute
» l'étendue d'un projet, démêloit
» toutes les difficultés, en pré-
» voyoit toutes les suites. Revêtu
» de la magistrature, il dévoila
» avec habileté tous les vices du
» Gouvernement, & sçut y appor-
» ter les remèdes nécessaires. Tant
» d'occupations ne l'empêchèrent
» point de cultiver les Lettres; il
» entendoit le Grec, & avoit même
» écrit quelques Livres en cette
» Langue. On lui reproche de

» n'avoir point aussi-tôt, après la
» bataille de Cannes, mené son
» armée victorieuse à Rome, &
» d'avoir laissé amollir ses troupes
» à Capoue; mais il est peut-être
» de la prudence de ne point pro-
» noncer si légèrement contre un
» si illustre Capitaine. Rome jalou-
» se, Rome inquiète fait bien com-
» prendre quel homme étoit Anni-
» bal. « *Has tantas viri virtutes ingentia æquabant vitia*, dit Tite-Live; cette seconde partie du caractère est supprimée par M. Lacombe, qui n'a peut-être pas crû devoir en faire mention, parce que c'est un Romain qui nous la donne.

Les Remarques particuliéres, qui suivent chaque partie de l'Abrégé, sont rédigées avec goût, & l'on y trouve ce qu'il y a de plus curieux dans les mœurs des anciens peuples. On nous trace, par exemple, ce parallele d'Athènes & de

Lacédémone. » Athènes ne respi-
» roit que le plaisir ; la vie de Lacé-
» démone étoit dure & austère.
» L'amour de la patrie & de la
» vertu régnoit chez les Spartiates ;
» la gloire & plus souvent l'inté-
» rêt faisoient agir les Athéniens...
» Si l'on estimoit les premiers, on
» ne pouvoit se défendre d'aimer
» les seconds. Ils étoient doux,
» polis, affables, amis d'une joie
» modérée & de l'humanité. On
» leur a cependant reproché d'être
» vains, dissimulés, & grands
» amateurs de choses nouvelles.
» Les Lacédémoniens au contraire
» étoient graves, sérieux, tacitur-
» nes ; mais fermes dans leurs prin-
» cipes & dans leur conduite, fruits
» ordinaires d'une vie réglée &
» pleine d'exercices. Enfin on trou-
» voit entre ces deux peuples cette
» différence qui fit dire au Philo-
» sophe Diogène à son retour de
» Sparte dans l'Attique, qu'il paſ-

» ſoit de l'appartement des hom-
» mes à celui des femmes. «

En examinant de près la Chronologie de cet Abrégé & les traits d'Histoire qu'il renferme, nous y avons trouvé de l'exactitude, ſauf toujours les points controverſés entre les Sçavants : c'eſt ce qu'il faut diſſimuler en compoſant un Ouvrage tel que celui-ci, & c'eſt ce qu'il faut ſuppoſer en le liſant. Nous ne ferons qu'une obſervation ſur la page 216. L'Auteur dit : *On a demandé ſi les oracles ont ceſſé à la naiſſance de Jeſus-Chriſt ; il eſt certain qu'ils ſubſiſtoient encore ſous Julien l'Apoſtat qui les conſulta : d'ailleurs l'Hiſtoire rapporte pluſieurs Loix des Empereurs Chrétiens Théodoſe, Gratien & Valentinien, contre ceux qui les interrogeoient encore. Les Epicuriens furent les premiers qui ſe mocquèrent de cette ſuperſtition, & découvrirent au peuple le*

Charlatanisme des Prêtres. Or il y a quelques défauts de précision dans cet énoncé. 1° Dans la controverse de la cessation des oracles, il ne s'agissoit pas de sçavoir si les oracles ont cessé *à la naissance de Jesus-Christ*, c'est-à-dire au moment même de cette sainte naissance ; mais s'ils ont cessé après cette naissance, & à mesure que Jesus-Christ & son Evangile ont été connus des hommes. L'affirmative est très-certaine par les témoignages des saints Peres, & il faudroit nier toute la Tradition la plus respectable, si l'on vouloit infirmer cette vérité. 2° L'Empereur Julien consulta les oracles en s'appuyant des opérations de la magie ; mais il se plaignoit lui-même que les oracles avoient cessé, & il en donnoit de pitoyables raisons que S. Cyrille réfutoit avec force. *Il ne veut pas reconnoître*, disoit ce saint Père, *que le monde ayant reçu les lumiè-*

res de Jeſus-Chriſt, l'empire du Démon a ceſſé. 3° Les Empereurs Chrétiens purent condamner la ſuperſtition & l'idolatrie de ceux qui conſultoient encore les oracles ; mais les Edits de ces Princes ne prouvent point que les oracles exiſtoient de leur temps ; & l'on n'auroit non plus aucune raiſon de croire que les oracles ceſſerent à cauſe & en vertu de ces Edits. Il eſt certain qu'avant la converſion de Conſtantin la plûpart des oracles avoient ceſſé. 4° Quelques Epicuriens purent ſe *mocquer de cette ſuperſtition ;* mais le Philoſophe Epicurien, Celſe, ne laiſſoit pas, au ſecond ſiècle de l'Egliſe, de préconiſer encore beaucoup les oracles. On peut conſulter ſur ce point *le ſeptième Livre d'Origène contre Celſe.*

Nous avons crû devoir diſcuter ſuccinctement ce point de controverſe, qui tient à des matières de conſéquence.

conſéquence. L'Auteur prendra nos vuës en bonne part, & nous aſſurons que ſon Livre mèrite d'être bien reçu & bien lû du Public.

ARTICLE XXXVII.

LES CHOSES COMME ON DOIT LES VOIR. Par M. de Baſtide. (Vol. *in*-8°. pag. 180.) *A Londres, & ſe trouvent à Paris, chez Ducheſne, &c.* M. DCC. LVII.

LA plûpart des Moraliſtes ont été des hommes chagrins ou plaiſants, dont l'humeur s'égayoit ou s'aigriſſoit aux dépens de leur ſiècle. Leur plaiſir étoit d'humilier ou de corriger leurs contemporains. Ils ne les regardoient qu'avec des yeux malins & cauſtiques. M. de Baſtide n'a point pris

ces Moraliſtes pour modèles ; ſans diſſimuler abſolument les abus de ſon ſiecle, ſa douce Critique s'attache plus à les excuſer qu'à les réformer : il relève nos avantages, & s'efforce même de tirer parti de nos défauts & de nos vices, en nous découvrant le bien qu'il croit en réſulter. Ses yeux nous obſervent avec une indulgence qui dégénère quelquefois en relâchement : c'eſt-là le vrai ſens du titre qu'il donne au Recueil de ſes Moralités, où il ſe propoſe de nous apprendre à *voir les choſes comme on doit les voir*. Nous allons extraire la fleur de ſa Morale diſtribuée en dix-neuf Chapitres.* Nous nous permettrons quelquefois de l'éclaircir, de la modifier & même

* On en compte vingt dans l'Ouvrage & dans la Table ; c'eſt une erreur de calcul : le XV. CHAP. n'exiſte nulle part.

de la contredire ; mais toujours avec des égards dont un Philoſophe qui voit *les choſes comme on doit les voir*, ne pourra ſe plaindre.

CHAPITRE PREMIER. *Des hommes.* Le premier ſentiment que conçoit l'Auteur ſur l'humanité, & qu'il voudroit inſpirer à tous les hommes, c'eſt une *indulgence raiſonnée*, qui léve la répugnance qu'ils ont *à ſe ſouffrir reſpéctivement leurs défauts.* En faiſant autant de grace aux autres qu'ils s'en font à eux-mêmes, leur amour propre trouveroit ſon compte : cet échange ſeroit un commerce qui groſſiroit leurs richeſſes : l'intérêt ſenſible qu'ils tireroient de leurs avances, allumeroit dans leur ame une noble émulation, dont le fruit ne ſe borneroit pas à couvrir leur indigence ; s'il n'en combloit pas le vuide, il en diminueroit l'étendue. La flatterie qui fait *leur plus grand malheur*, ne ſeroit ni aſſez

baſſe pour *copier leurs vices*, ni aſſez *lâche pour leur applaudir*; elle n'auroit plus d'emploi dans le monde; ſes careſſes & ſon encens ſeroient perdus parmi des hommes qui ne voudroient ni s'avilir, ni ſe corrompre. Les hommes s'eſtimeroient trop pour être curieux de ce qui les rend moins eſtimables. De-là vient que M. de Baſtide, jaloux de la gloire & du bonheur de l'humanité, invite les hommes à ſe regarder réciproquement & unanimement comme des *êtres très-grands, très-élevés & très-ſupérieurs à leur propre eſtime*. Rien, à ce qu'il prétend, n'eſt plus capable de les élever à toute la perfection dont ils ſont capables. Ces idées bien analyſées n'auroient rien de contraire à l'humilité Chrétienne, pourvû que la Religion fût la baſe de l'édifice: ſans ce fondement toutes les réflexions morales des Philoſophes ſont de beaux

rêves en plein midi, ou des châteaux en Espagne : l'imagination s'y promène, sans que la raison y trouve aucun asyle qui lui convienne.

Chap. II. *Des Grands, des Courtisans, de la Cour. Les Grands sont des enchanteurs* qui jouent sur le théatre de la fortune : pour l'invention, le nœud & la conduite d'une intrigue, le génie le plus dramatique ne leur est pas comparable. On se plaint d'eux : *on a tort*, dit M. de Bastide, pourquoi s'y fier ? *C'est mettre sa fortune sur un Vaisseau*, dont le naufrage ou la prise est inévitable. *Le premier qui y fut pris, fut une victime, tous les autres méritent le nom de dupes.*

La Cour est un lieu public : quoiqu'il soit ouvert de tous côtés, l'accès en est difficile. C'est une *Souveraine* qui flatte tous ses Courtisans, & qui ne favorise que les

plus habiles. Un deſir qu'elle appaiſe, en allume un autre qui tourmente. De-là vient, dit M. de Baſtide, que *le plus favoriſé n'eſt jamais plus heureux que celui qui commence à l'être.* Selon lui, c'eſt un *abus de la raiſon que de ſe ſcandaliſer* des abus de la Cour, parce qu'ils y ſont trop *anciens*, trop *naturels* pour être ſcandaleux. *Suivant ce principe*, conclut l'Auteur, *on doit trouver à la Cour peu de perſonnages mépriſables : car il faudroit ſuppoſer des êtres bien vicieux, bien méchants, bien cruels pour imaginer que dans un lieu où il eſt d'uſage & preſque permis de l'être, il s'en trouve qui le ſoient aſſez pour mériter le mépris.* Il y a quelque embarras dans cette réflexion : nous ne ſçavons ſi ces termes *permis de l'être*, ſe rapportent aux *perſonnages mépriſables*, ou bien aux *êtres bien vicieux, bien méchants, bien cruels.*

Mais d'ailleurs nous avons peine à concevoir un *abus de la raiſon* dans la note de *ſcandale*, & dans la tache de *mépris* imprimée à un ſéjour qu'on nous peint comme le plus *ſcandaleux* & le plus *mépriſable* lieu du monde. Quelque anciens, quelque univerſels que puiſſent être les abus & les vices, ils ne preſcrivent point contre l'indignation & le mépris qu'ils excitent dans les ames raiſonnables & vertueuſes.

Chap. III. *De la ſociété.* Elle *impoſe plus de devoirs*, dit M. de Baſtide, *qu'elle ne procure de plaiſirs :* le beſoin qu'on en a, eſt *toujours un beſoin ;* les biens qu'on y trouve, comparés aux ſacrifices qu'ils coûtent, *ne ſont plus des biens ;* c'eſt un trafic d'où l'on ne tire qu'autant qu'on y met. On n'y réuſſit qu'en prenant aſſez ſur ſoi-même *pour n'être plus ſoi-même.* Le prix de ces violents ſacrifices

n'eſt pas plutôt obtenu qu'on y devient inſenſible. *Dans la plus riante ſolitude, un atrabilaire qui hait les hommes*, & un Philoſophe qui les mépriſe, trouvent un vuide triſte & importun, qui leur fait ſentir des beſoins qu'en vain ils voudroient ſe diſſimuler. La ſociété eſt donc une chaîne qu'il vaut mieux traîner que rompre; l'habitude doit en diminuer les peines comme les douceurs. M. de Baſtide conſeille une *attention* qui *contraigne* l'eſprit à *gliſſer* ſur les unes, & qui le *fixe ſans* interruption ſur les autres; il propoſe de les ſoumettre à un calcul exact, perſuadé que ſur le bonheur, comme ſur tout le reſte, le calcul eſt la voie du gain. Il permet les *diſſonances* qui ſortent du *mode général* ſans le *contrarier* : les vices d'organiſation, qui produiſent ces diſſonances, ſont toujours joints à des qualités dont on peut tirer

parti : ce ne ſont point abſolument des *monſtres* à retrancher du commerce civil, puiſqu'ils ne *bleſſent point la nature.* D'ailleurs les défauts des uns ſont des leçons pour les autres ; vivre avec des hommes *à qui l'on a beaucoup à reprocher*, c'eſt un preſſant motif de donner priſe, le moins qu'on peut, à leurs reproches.

CHAP. IV. *Des femmes.* Ecrire ſur elles, c'eſt, au jugement de M. de Baſtide ; *perdre ſon papier* ; l'encens qu'on leur donne, n'eſt jamais ſi exquis que celui dont elles ſe parfument. La critique les offenſe ſans les corriger. Elles ſeroient bientôt *telles que les hommes pourroient le ſouhaiter*, ſi les hommes leur impoſoient la loi de ſe faire eſtimer ſous peine de déplaire. Elles rendroient le même ſervice aux hommes, ſi elles ne les aimoient jamais avant de les eſtimer. Selon M. de Baſtide, il fau-

droit *n'avoir jamais plus d'ambition que de mérite*, pour ſe plaindre, ſans ingratitude, de l'influence des femmes dans les affaires. Il ne regrette point qu'on ne puiſſe percer dans les replis de leur ame; on y gagne d'ignorer le mal qu'on en peut craindre. Il regrette la perte des biens légitimes que de *coupables illuſions* empêchent de puiſer dans leur ſociété.

CHAP. V. *Sur la guerre.* M. de Baſtide penſe qu'elle *éleve l'ame d'une Nation & la ſauve de mille monſtres.* » Tel homme, *dit-il*, » devenu Soldat eſt l'appui du Thrô-» ne par des actions admirables, » qui eût été conduit à l'échaffaut » par des crimes horribles... Lorſ-» que l'on voit enſemble un Mili-» taire & un Clerc de Procureur, » (je les ſuppoſe tous deux jeunes » & tous deux bien faits,) ne ſent-» on pas que l'un eſt plus homme » que l'autre? « La gloire militaire

éblouit tellement notre Moraliste, que, dans ses idées, *un Roi doit faire la guerre par penchant, & la paix par raison.* L'inverse de cette maxime ne seroit-elle pas tout au moins aussi judicieuse? *La paix par penchant, la guerre par raison.*

CHAP. VI. *Sur l'esprit.* Dans une retraite chagrine, en prenant *le dégoût de tout*, l'esprit *ne perd le goût de rien.* Ici l'esprit est pris dans un sens peut-être trop vague; on en fait la *source du bien & du mal;* on avertit d'y *puiser avec des précautions infinies*, d'en discerner les différentes *veines* : de ce discernement on fait dépendre *le bonheur de toute la vie, les vertus de tous les états, le sort du monde.*

CHAP. VII. *Des Auteurs.* Aux yeux de M. de Bastide, les Auteurs forment un corps qui a trop de membres : dans leur assemblage nulle union, dans leurs mouve-

ments nulle harmonie. Sous la plume de deux Auteurs, il se forme des conflits *de raisonnements tout contraires*; cela n'est pas rare: selon notre Auteur, *ils ont tous deux raison*; cela est impossible. Il prétend que les Ecrivains imposoient plus au Public, quand leurs habits étoient *poudreux & déchirés*, & que, depuis qu'ils ont pris l'air & l'uniforme des *petits-maîtres, ils forment un spectacle qui efface par le ridicule du jeu les plus plates Comédies*.

CHAP. VIII. *Des prétendus Philosophes*. Ce sont des êtres que M. de Bastide traite assez mal. Il opine à les *chasser de la société* comme des tyrans qui, en humiliant notre amour propre, voudroient nous contraindre à leur payer un tribut de respect. Ce sont des idoles qu'on encense après s'être convaincu qu'ils ne sont pas même d'honnêtes *gens*. Le

contraste de leurs mœurs & de leur profession étant reconnu, le charme qui les faisoit adorer, est rompu, & leurs adorateurs y ont regret. *Le culte* de ces Dieux est donc *une passion*; ils maîtrisent le monde en l'insultant. Sous un masque trompeur ces fastueux hypocrites s'attirent des hommages, qui sont le salaire des mépris qu'ils prodiguent.

CHAP. IX. *De l'inégalité des conditions.* Quoiqu'elle ne puisse être réglée sur l'inégalité des mérites, il y a cependant des rencontres où les disproportions sont choquantes ou même incompréhensibles. *Un sot qui agit pourroit devenir riche,* cela se conçoit; *mais comment expliquer ces richesses qui fondent sur l'imbècille qui dort?* M. de Bastide souffre très-impatiemment l'*inégalité* dans un *Marquis roturier ou bête* qui, dans *un cercle aimable*, entrant *sur*

chargé de galons & de diamants, trouble *les douceurs de l'égalité par les déférences humiliantes* qu'on a pour son titre & sa parure; *avec le mouvement de son doigt ou de son pied*, continue l'Auteur, *il fixe les yeux des femmes & m'éclipse sans avoir la peine de parler*. Voilà une circonstance, où M. de Bastide *se trouve bien malheureux*.

CHAP. X. *De Paris. C'est le centre des extrémités.* On auroit pû ajoûter que les milieux ne sont pas vuides. La ligne qui soûtient ces extrémités est remplie par des nuances qui rendent la gradation presque insensible..... En arrivant à Paris, un Provincial se trouve étrangement *transplanté*; il ne tarde pas à y *prendre racine*... Les génies de toutes les sortes, les goûts & les mœurs de toutes les Nations viennent à Paris s'exposer aux regards d'un *Philosophe*.

Quel ſpectacle pour un Obſervateur qui ſçait réfléchir ! Paris eſt un théatre dont la *grandeur eſt d'occuper & de mériter le premier rang ; s'il renferme des monſtres*, la Police leur oppoſe *ſes établiſſements & ſes précautions. Dans Paris les vices ont un vernis délicat* qu'ailleurs on pourroit envier comme un frein *utile*. Mais ne vaut-il pas encore mieux que le vice conſerve toute ſa difformité ? N'en augmente-t-elle pas l'horreur ? N'en diminue-t-elle pas la contagion ?... L'abus de l'eſprit eſt une tache dans le Tableau de Paris ; M. de Baſtide l'adoucit en diſant que ce n'eſt qu'une *mode* paſſagère *qui n'a rien détruit*. N'eſt-ce point trop flatter cet abus ? Dans nos mœurs & dans nos principes n'a-t-il produit que des révolutions innocentes ?

Chap. *De la Province.* M. de Baſtide déchire ici cruellement les

petites Villes. Leur ton général ne chatouille pas une oreille accoûtûmée au ton de la Cour & de Paris. Par-tout cependant il y a des maisons privilégiées. Ce sont d'heureuses ressources dont l'Auteur avoue s'être bien trouvé ; il en témoigne sa reconnoissance.

CHAP. XII. *Des prudes & des faux dévots.* On peut abandonner cette espèce à M. de Bastide ; il en fait bonne & sévére justice. Le respect qu'on leur porte, l'irrite : est-il donc aussi commun qu'il se l'imagine ?

CHAP. XIII. *De la Misantropie.* Selon M. de Bastide, c'est une maladie incurable : sa source est dans le *petit esprit*, organe dont les dimensions (qu'on nous passe cette allégorie) ont à se retrécir une tendance opiniâtre, & à s'élargir une résistance invincible. Cependant l'état de la machine, les accidents de la vie, le cours des

passions sont d'autres causes qui ordinairement influent beaucoup dans la Misantropie.

Dans ce Chapitre, M. de Bastide n'est pas assez ferme dans les principes de sa Morale ; il ne distingue pas assez les talents de l'abus qu'on en fait ; il accuse de ne pas sentir le génie, ceux qui n'en adorent pas les écarts. Il s'applaudit de la supériorité que son goût lui donne sur des *originaux* qui *élevent aux nuës* de miserables badinages pour abaisser d'autant Bayle & d'autres Ecrivains. C'est faire trop d'honneur à ces *originaux*, que d'en parler ; leur existence n'étoit pas soupçonnée, & leur exemple ne sera jamais contagieux. Bayle & ces autres Ecrivains auront toujours assez d'admirateurs de leur esprit, & trop de partisans de leurs travers. Qu'on dépouille leurs idées singuliéres des charmes que leur prête la beauté de leur génie, elles rentreront

humblement dans la catégorie des absurdités surannées.

Chap. XIV. *De la façon de parler.* Ici M. de Bastide s'étudie à mettre les hommes en contradiction les uns avec les autres, & à les justifier tous : ce procedé a un air d'humanité qui n'est qu'une foiblesse ; c'est aux dépens de la vérité faire sa cour aux erreurs du genre humain. La vérité est aussi infléxible qu'indivisible. Les états différents, les partis, les préjugés &c. sont des poids que sa balance rejette ; ses arrêts sont éternels & invariables. Dire qu'*il y a très-peu de vérités géométriques*, & en conclure qu'*il y a un nombre infini d'opinions*, c'est pécher en Géométrie & en Logique. La Géométrie fût elle plus stérile qu'elle ne l'est en vérités, sa pauvreté ne grossiroit pas les richesses de l'opinion. Il en est des vérités & des opinions comme des attributs essentiels & des accidents individuels ; leurs quantités,

indépendantes les unes des autres, ne ſont pas plus dans une proportion renverſée que dans une proportion directe. Il ſemble que, dans ce Chapitre, l'Auteur n'a pas prévu ce qu'il devoit nous dire dans un autre ; ſçavoir, qu'*il n'y a qu'une façon de penſer qui ſoit bonne & vraie.* L'apologie qu'on fait ici des Spectacles, eſt un champ de controverſe qu'on nous ouvre : ne pouvant y entrer, comme nous l'avons fait ailleurs, nous ne ferons qu'une queſtion à l'Auteur : ſans les Spectacles, la pudeur auroit-elle à gémir ſur la chûte de pluſieurs barrières élevées à la garde de l'innocence par l'honnête & ſage ſévérité des mœurs & des uſages antiques ?

Si l'on avoit d'abord & toujours bien penſé, on ne penſeroit plus, dit M. de Baſtide : nous diſons au contraire, on n'en auroit pas moins, on en auroit mieux

pensé. On n'auroit point à déplorer les ravages de l'erreur. Si l'on n'eût fait que s'enrichir à l'envi, sans se battre, dans le champ de la vérité, la moisson qu'on auroit rapportée, eût été bien plus abondante. Les batailles retardent toujours la marche des conquérants.

CHAP. XV. *De l'âge d'or & de l'âge de fer, ainsi nommés par les Poëtes.* L'âge d'or, dit M. de Bastide, *fut le siècle des petits objets.* Cependant, dans les monuments & dans les Villes de la plus ancienne date, la hauteur & l'épaisseur des masses, la grandeur de l'enceinte, la magnificence des dehors & les commodités des dedans étoient bien au-dessus de tout ce qu'on admire dans nos plus belles Villes.

On avoit alors *des principes*; mais on les suivoit plus par instinct & par *habitude*, que par des *raisonnements réfléchis*. Eh quoi! n'avoit-

on pas alors des penchants opposés à ces principes ? en triomphoit-on sans effort ? & si l'instinct étoit moins corrompu, la vertu en étoit-elle moins pure ?

On avoit des plaisirs, mais des plaisirs *uniformes ;* l'*inconstance* & l'*infidélité* n'osoient en soulager l'ennui & le *dégoût*. Quoi donc, ces liens honnêtes qui enchaînoient la licence, ne rendoient-ils pas la société civile plus douce, plus sûre & plus tranquille ?

Tout étoit d'usage ; ainsi il n'y avoit alors ni vertu à être fidéle, ni vice à ne l'être pas. M. de Bastide avance ici un paradoxe que la nature dément, & qui l'engage à en soûtenir bien d'autres que la raison rèprouve.

C'étoit l'aurore de la nature, tout étoit encore au berceau. On prend ici les arts pour la nature : l'âge d'or fut par rapport à la nature l'âge de l'opulence ; l'époque

des arts recherchés fut celle de ſon déclin; ils ne germerent dans ſon ſein que quand il fut appauvri; les Arts ne furent que la reſſource des beſoins que la nature ceſſa de prévenir. Dans toute cette cenſure de l'âge d'or, & dans toute cette apologie du ſiècle de fer; on ſent la teinture des ſyſtêmes modernes: s'ils favoriſoient les vuës de M. de Baſtide, ils en décèleroient auſſi l'illuſion.

Les trois Chapitres ſuivants roulent ſur *les égards* & ſur *l'eſtime de ſoi-même:* comme ils ont déja paru dans le Mercure, nous n'en dirons rien dans notre Extrait. Au dernier Chapitre, l'Auteur expoſe *les défauts de l'eſprit.* On y trouvera des choſes bien dites & bien penſées; par exemple: *l'infortune a des détails qui ne ſont connus que des malheureux qui ont de l'eſprit.* M. de Baſtide traite de *fatal l'amour des idées métaphyſiques.*

Cet amour n'eſt *fatal* que pour des génies qui, dans la carrière métaphyſique, n'ont pas pris pour guides la raiſon & la Religion, l'une & l'autre peut-être pas aſſez ſuivies ou écoutées par l'Auteur. Il s'eſt trop livré au penchant qui le prévient & l'aveugle quelquefois en faveur de ſon ſiècle; la beauté de ſon caractère a ſéduit la droiture de ſon jugement. Un Moraliſte doit être plus impartial; ſa vertu doit ſouffrir les vices qu'elle ne peut corriger, ſa plume n'en doit excuſer aucun. Le ſtyle de M. de Baſtide ne nous paroît ni aſſez correct, ni aſſez clair; de-là vient que ſes réflexions donnent autant pour le moins à deviner qu'à penſer. Si nous voyons les choſes un peu autrement qu'il ne les voit, nous n'en voyons pas moins ſon eſprit & ſon cœur d'un œil qui nous les fait eſtimer.

ARTICLE XXXVIII.

HISTOIRE DE MARIE DE BOURGOGNE, fille de Charles le Téméraire, femme de Maximilien, premiér Archiduc d'Autriche, depuis Empereur. (*In*-12. pages 300.) A Amſterdam, & ſe trouve à Paris chez Leclerc, Quai des Auguſtins. M. DCC. LVII.

L'Auteur de ce Livre obſerve judicieuſement que l'Hiſtoire particuliére fait connoître les perſonnes : connoiſſance utile, agréable, néceſſaire même quand on s'eſt procuré celle des faits. On pourroit tirer de cette obſervation une conſéquence qui ouvriroit un vaſte champ aux Ecrivains de notre ſiècle ; c'eſt que la plûpart des Hiſtoires générales étant faites, il ſeroit

feroit temps déformais d'écrire les Hiftoires particuliéres, ce qui s'étendroit aux Provinces, aux Villes, aux Sociétés, aux Hommes; entreprife déja formée & déja exécutée en partie, mais il refte encore une infinité d'objets à faifir. Voici, par exemple, un Auteur qui nous donne l'Hiftoire de Marie de Bourgogne : pourquoi ne nous donneroit-on pas celle de notre Anne de Bretagne, qui n'eft point affez connue par les Annales de Louis XII ? La Bretagne, qui fournit encore tant d'Ecrivains, ne devroit-elle pas fe picquer d'émulation à cet égard ? Mais quoi qu'il en foit, l'idée de l'Hiftorien, dont nous allons analyfer l'Ouvrage, eft féconde, & mérite d'être fuivie, encouragée, détaillée.

Il eft beau de rappeller ici, comme fait l'Auteur, l'époque des grandes rivalités de la maifon d'Autriche & de la maifon de France.

Les traces qui en restent, ne sont plus que dans l'Histoire. Le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien donna naissance à ces jalousies de puissance & de grandeur, qui se sont perpétuées de race en race jusqu'au moment où le Roi Louis XV. d'une part, & l'Impératrice Marie-Therèse de l'autre, ont serré le nœud d'une *amitié sincére* & d'une alliance *capable d'assurer le repos de l'Europe*. Ce prodige politique est l'effet de la confiance, de la raison & de la probité; trois choses plus efficaces que la force & la terreur, quand les Princes peuvent parvenir à modérer leur ambition & à connoître leurs véritables intérêts: mais cela même est l'effet de la raison & de la vertu.

Notre Auteur que nous qualifierons d'Anonyme, parce qu'il nous est inconnu, commence par présenter le tableau de cet ancien Duché

de Bourgogne, donné en appanage d'abord au frere de Hugues Capet; ensuite à Robert, troisième fils du Roi de ce nom; puis à Philippe le Hardi, quatrième fils du Roi Jean. La race de Philippe finit en la personne de Charles, père de Marie Bourgogne, objet de cet Ouvrage. L'Historien n'a pû résister au plaisir de peindre avec force ce terrible Charles qui réunissoit en lui mille belles qualités que son ambition, son imprudence & son antipathie contre Louis XI. rendirent funestes à ses peuples & à lui-même. On s'occupera volontiers de ce portrait. Qu'il nous soit permis de faire attention à deux mots de critique qui concernent la premiére branche de Bourgogne.

M. le Président Hénault dit, dans son excellent Abrégé, que Henri, frère de Hugues Capet, *laissa son Duché* (de Bourgogne) *par testament au Roi Robert son neveu*, &

que ce don fut conteſté par le fils de la femme de Henri. Sur quoi notre Auteur obſerve qu'il n'y a pas d'apparence que ce fils de la femme de Henri eût jamais oſé diſputer la Bourgogne à Robert, ſi celui-ci *avoit joint au droit héréditaire, les droits que lui eût donné le teſtament de ſon oncle.* Mais nous ne ſçavons ſi cette critique eſt bien fondée. Outre qu'avec un ambitieux il ne faut guères s'aſtreindre aux loix de la vraiſemblance & encore moins à celles de la raiſon; il eſt certain 1° qu'on lit, dans un Auteur du Temps, (Guillaume de Jumiège) que Henri *mourant ſans enfants, laiſſa pour héritier de ſon Duché le Roi Robert.* 2° Que, ſelon l'Hiſtorien de Bourgogne, Pontus Heuterus, Henri mourant ſans enfants, *laiſſa ſon Duché par teſtament à Robert Roi de France ſon neveu.* (Henricus liberis non creatis vitam deſe-

rens, Ducatum testamento reliquit nepoti ex fratre Roberto Francorum Regi.) Nous avouons bien que cela est disputé par un Chroniqueur anonyme, qui s'autorise des manuscrits de S. Benigne de Dijon ; mais on voit toujours que l'Abrégé Chronologique n'est pas dénué de garants dignes de foi.

Notre Auteur fait une autre observation mieux appuyée du témoignage des Anciens. M. le Président Hénault nomme *Adelbert* le fils de l'Epouse de Henri ; tandis que les Historiens l'appellent *Othe ou Othon - Guillaume*, réservant le nom d'Adelbert pour son père qui étoit Duc de Lombardie. L'Anonyme remarque cette méprise qui paroît certaine, à moins qu'il ne soit prouvé que cet *Othon-Guillaume* portoit aussi le nom de son père ; ce qui seroit incontestable selon nos usages d'aujourd'hui. Ajoûtons, puisque nous en sommes

ſur des Critiques, que dans toutes les Editions du P. Daniel on cite fauſſement vis-à-vis de ce trait d'Hiſtoire (Regne de Robert) *le* 15ᵉ *Livre de Guillaume de Jumiège.* Cet Auteur n'a jamais composé que huit Livres, & ce qu'on en cite, dans l'Hiſtoire du P. Daniel, ſe trouve au 5ᵉ *Livre, Chap.* 15. Cette obſervation eſt une minucie, mais très-bonne néanmoins pour épargner de la peine à quiconque voudra, comme nous, chercher, conſulter & vérifier.

La Princeſſe Marie, fille de Charles le Téméraire, eſt donc le principal perſonnage de cette Hiſtoire, auſſi l'Auteur s'attache t-il à la faire bien connoître. » Elle eut, » dès l'enfance, les vertus convenables à ſa ſituation ; de la douceur, de la bonté ; un attachement inviolable à tous ſes » devoirs, une docilité tendre pour » tous les caprices de ſon père, une

» soumission aveugle à tous ses
» ordres. Elle se regarda de bonne
» heure comme une victime d'Etat,
» qui devoit être immolée au gré de
» l'ambition & de la politique « &c.
Presque tous les Princes de l'Europe aspirèrent à l'avantage d'épouser cette riche & puissante héritière. » Il n'y en eut aucun qui
» n'attendît, soit de la situation de
» ses Etats, soit de leur force ou
» de leur étendue, soit de l'émi-
» nence de ses titres, soit de la
» politique ou du caprice du Duc
» de Bourgogne, soit enfin des
» sentiments de la Princesse, un
» hymen qui devoit l'élever au-
» dessus de tous ses rivaux. « Mais le Duc téméraire mourut sans avoir pourvu à l'établissement de sa fille, & il lui laissa de vastes Etats épuisés, beaucoup d'ennemis, très-peu d'appui, des sujets indociles, & pour voisin Louis XI. dont

les artifices étoient encore plus redoutables que les forces.

Il y a ici un examen raiſonné des prétentions de ce Prince ſur les différentes Provinces de la ſucceſſion de Bourgogne, & la déciſion n'eſt pas à ſon avantage, peut-être parce qu'il eſt aſſez naturel qu'un Hiſtorien, honnête homme, ſe prévienne contre un caractère tel que celui de Louis XI. Il faut à des maîtres faits comme lui, des droits bien évidents pour qu'on ſe déclare en leur faveur. Mais quoi qu'il en ſoit, ce morceau, qui touche pluſieurs points de notre Droit public, fera plaiſir au Lecteur.

A peine ſçavoit-on la funeſte cataſtrophe du Duc Charles, père de Marie, & déja les troupes Françoiſes inondoient la Picardie. Le Roi alla prendre ſon quartier dans Péronne : ſéjour d'odieuſe mémoire pour Louis XI. & tout propre à fomenter ſa haine contre la

maiſon de Bourgogne. Ce fut-là qu'il reçut les Ambaſſadeurs de la Princeſſe : rien de plus reſpectueux que la lettre, les demandes, les offres & tous les ſentiments de Marie ; ſes Miniſtres ne firent point difficulté de propoſer ſon mariage avec le Dauphin, & toutes les raiſons poſſibles favoriſoient ce projet ; » mais le Roi, au-lieu de s'y » rendre ou de les combattre, em- » barraſſa cette négociation ſi ſim- » ple de mille détours, fit naître » mille incidents, gagna du temps, » ſonda les eſprits, tenta la foi des » Ambaſſadeurs par des promeſſes, » par des préſents ; éloigna la con- » cluſion de tout ſon pouvoir, ſans » cependant laiſſer pénétrer ſes » vues. «

Pendant ce temps-là les conquêtes ſe multiplioient, l'Artois tomba ſous la puiſſance de l'artificieux Monarque, Arras ſe rendit après une vigoureuſe défenſe, toute la

Flandre fut bientôt en combustion. Un Olivier le Daim, Barbier de Louis XI, & transformé en homme d'Etat, alla souffler le feu de la révolte dans Gand; malheureusement pour lui, il fut reconnu & chassé avec mépris, mais en continuant de roder dans ces Provinces, il sçut escamoter la Ville de Tournay: après quoi *il revint glorieux & triomphant raser son Maître & recevoir de nouvelles graces.* Il fut fait Gouverneur de Loches & de Péronne; mais *sous le regne suivant le gibet expia ses crimes & son insolence.*

Les malheurs de la Princesse Marie vinrent du trop de confiance qu'elle eut d'abord en Louis XI. Ce Prince fut cause des excès, auxquels se portèrent les Gantois contre Hugonet & d'Imbercourt, les deux seuls Confidents qu'eût la Princesse. Cette aventure touchante est très-bien présentée par l'Au-

teur; on voit périr ſur un échaffaut deux fidèles Miniſtres que leur Souveraine ne peut ſouſtraire à la mort : » Elle oublie & la dignité » de ſon rang & les bienſéances » rigoureuſes de ſon ſexe ; elle ſe » ſouvient ſeulement que ſes amis » vont périr & qu'elle en eſt la » cauſe ; elle écarte avec horreur » les tyrans qui l'obsèdent ; elle » court à l'Hôtel de Ville, elle ne » dédaigne point de ſe jetter aux » pieds de ces Juges infâmes qui » méritoient ſeuls la mort qu'ils » alloient donner à l'innocence ; » elle leur demande en tremblant » une grace qu'elle avoit droit d'ac- » corder, mais qu'elle accordoit » en vain. Ces tigres furent inflé- » xibles. Marie ne ſe rebute point. » Elle court ſur la Place, elle voit » les deux malheureux objets de » ſes larmes couchés & renverſés » ſur l'échaffaut. Briſés par la queſ- » tion, ils ne pouvoient ni ſe tenir

» debout, ni se mettre à genoux » pour recevoir le coup mortel. » Les Bourreaux avoient déja le » bras levé ; un peuple effréné » fixoit sur eux ses yeux avides de » sang. Marie perce la foule & » s'élance vers l'échaffaut. *Arrê-* » *tez*, s'écrie-t-elle, *ou arrachez-* » *moi la vie, ne m'enlevez pas mes* » *amis, mes serviteurs fidèles. Ils* » *n'ont rien fait que par mes or-* » *dres, c'est moi qu'on opprime* » *en les opprimant.* Ces cris dou- » loureux, ces cris du désespoir, » les larmes dont ses yeux étoient » inondés, les longs habits de deuil » dont elle étoit revêtue, ses che- » veux épars, ses bras tendus vers » le peuple, la bonté qu'elle signa- » loit alors avec tant d'éclat, tout » ce spectacle intéressant suspendit » l'action des Bourreaux, fit renaî- » tre un rayon d'espérance dans le » cœur des deux victimes, & excita » de grands mouvements dans le

» peuple. Cet étrange abaiſſement » de la Souveraine, de la fille de » tant de Rois & de tant de Héros » ſembla le toucher; la pitié com- » mençoit à entrer dans ces ames » farouches; l'aſſemblée ſe diviſoit » en deux partis; les uns crioient » *grace*, les autres *vengeance*; les » piques étoient baiſſées, les épées » tirées; on ſe menaçoit, on com- » battoit. Le crime & l'inſolence » triomphèrent. Des clameurs bar- » bares étouffèrent les tendres priè- » res de Marie, & firent conſom- » mer le ſacrifice à ſes yeux. Le » ſang de ſes fidèles ſujets rejaillit » preſque ſur elle. Elle pouſſa un » cri perçant qui glaça tous les » cœurs, & tomba ſans connoiſ- » ſance. On la rapporta demi- » morte dans le Palais. « C'eſt un déſavantage pour l'Hiſtoire de ne pouvoir diſſimuler ni pallier les évènements. En liſant ce trait, on voudroit que la cataſtrophe pût

être ménagée, comme au théâtre; où d'ordinaire l'homme de bien est sauvé, tandis que le scélérat périt. Ici c'est tout le contraire, parce qu'il faut dire la vérité; nous ne doutons pourtant pas qu'on ne prenne plaisir au tableau tout effrayant qu'il est, & qu'on ne sçache gré à l'Auteur d'avoir enchéri sur le récit des autres Historiens, du P. Daniel, par exemple, qui se renferme dans des bornes plus étroites. Il faut bien donner quelque chose au sentiment, dans l'histoire particuliére d'une Princesse malheureuse, & digne de faire le bonheur d'un Empire.

Elle épousa en effet Maximilien, Archiduc d'Autriche & depuis Empereur, mais elle ne vécut pas assez pour monter avec lui sur le Thrône: elle mourut à l'âge de vingt-cinq ans, remplie de *toutes ces vertus paisibles & touchantes qui la rendirent plus aimable que*

célébre. L'Auteur trace encore son portrait en parlant de sa mort; mais avant que de parvenir à ce dénouëment de la présente Histoire, il décrit les progrès de Louis XI. dans les deux Bourgognes, puis les soins que ce Prince se donna sur la fin de ses jours pour cimenter la paix entre les deux Maisons : évènement qui ne put avoir lieu qu'après la mort de Marie, & par un Traité de paix où le mariage de Marguerite d'Autriche, fille de cette Princesse & de Maximilien, fut arrêté avec le Dauphin; autre projet qui n'aboutit à rien. Ainsi toute la fin de ce XV[e] siècle abonde-t-elle en finesses politiques, en conventions artificieuses, en intrigues de Cour, en procédés dont l'intérêt étoit l'ame & dont la probité étoit souvent la victime. Mais c'étoit le siècle de Louis XI. son génie influa en mille choses, & les gens formés

de ſa main ſe trouvèrent par-tout. Ce fut une merveille que d'un père de cette trempe ſortit un fils comme Charles VIII. qui étoit, dit Comines, *la meilleure créature du monde.*

En comparant cette Hiſtoire avec celles que nous avions déja, on y trouve peu de nouveautés : les évènements y ſont ornés & amplifiés ; on y ſeme quelques traits de Politique, quelques maximes d'Etat, quelques caractères communément bien pris. L'Auteur écrit avec feu ; peut-être ſon ſtyle n'eſt-il pas ſoûtenu par-tout, mais à tout prendre ceci mèrite d'être lu.

ARTICLE XXXIX.

CAROLI LINNÆI Equitis de Stella polari Archiatr. Reg. Med. & Botan. Profess. Upsal. &c. Amœnitates Academicæ, seu Dissertationes variæ Physicæ, Medicæ, Botanicæ antehac seorsim editæ, nunc collectæ & auctæ cum Tabulis Æneis. Volumen III. (*in*-8°. pag. 464.) *Dissertations Physiques, Médicinales, Botaniques de M. Linnæus, premier Médecin du Roi de Suède, &c. A Stockholm 1756, & se trouve à Paris chez Briasson, rue S. Jacques.*

DEPUIS que M. Linnæus occupe, en Suède, les Chaires de Médecine & de Botanique, les études de ce genre y sont très-

vives & très-célébres. On peut en juger par les Livres qui nous viennent de ce pays là. Celui que nous annonçons est un Recueil de Dissertations sur divers objets de Physique, de Medecine, de Botanique. Elles sont au nombre de XX, & forment comme autant de Thèses raisonnées qui ont été soûtenues de l'aveu & sous la présidence de M. Linnæus. Nous choisirons celles qui peuvent intéresser la curiosité de nos Lecteurs.

I. On examine dans une de ces Dissertations *quels sont les obstacles qui arrêtent ou retardent le progrès de la Medecine.* Très-bonne question pour un siécle comme celui-ci, où l'on se picque de tendre au plus parfait, sur-tout en ce qui concerne l'art de guérir : si l'on y tend, & si l'on en est néanmoins encore très-éloigné, quelles peuvent en être les causes ? Les voici, selon l'Auteur; c'est qu'on

ſe conduit trop par la coûtume & par la routine ; c'eſt qu'on forme des ſyſtêmes arbitraires & des hypothèſes ſujettes au changement ; c'eſt qu'on néglige de bien ſpécifier & caractériſer les maladies ; c'eſt qu'on donne trop ſouvent ſa confiance à des Charlatans ; c'eſt qu'on ſe porte à décrier des remèdes excellents en eux-mêmes, mais employés à contre-temps ; c'eſt qu'on réduit les remedes à des doſes trop foibles ; c'eſt que les Médecins ne ſont pas aſſez habiles dans la Botanique, &c. Imaginez au reſte qu'il y a des développements & des exemples ſur chacune de ces cauſes, & vous concevrez aſſez clairement tout l'ordre & tout le plan de cette Diſſertation, très-claire & très-inſtructive.

II. On a déja beaucoup écrit ſur ce qu'on appelle le *Régime de Pythagore*, c'eſt-à-dire ſur l'uſage des Végétaux pour l'entretien de

la vie humaine. On a fait voir que cette nourriture étoit le plus ancien, le plus facile à préparer, le plus ſalutaire de tous les aliments. Et voici encore les Docteurs de Suède qui lui donnent des éloges, en indiquant un grand nombre de peuples qui n'ont vécu & qui ne vivent encore que de végétaux. On croit que c'eſt par les pays froids qu'a commencé l'uſage de manger la chair des animaux: comme, dans ces contrées, la terre produiſoit peu de plantes, & qu'elle en étoit totalement dénuée pendant les longs hyvers, les habitants de ces climats ont cherché des ſecours dans la chaſſe & dans la pêche : les animaux ont nourri les hommes. Cependant, juſques dans le Nord, la terre ſe couvre encore d'un aſſez grand nombre de plantes, pour fournir aux beſoins de ſes habitants. Si le bled vient à manquer, les pauvres trou-

veront dans les herbes du pays des aliments toujours propres à soulager leur misère. On nous propose ici la Suède & les plantes de ses campagnes; comme, la Véronique, la Valériane, l'Angélique, la Mauve, la Chicorée, le Genièvre, & une foule d'autres dont on indique la préparation & les usages. Il ne seroit donc question, dans des temps de disette, que de faire connoître aux pauvres & au petit peuple ces dons de la terre, & de leur apprendre à s'en servir. Par-là on sustenteroit des familles entiéres; & ce qui n'est point impossible dans les pays froids où la terre est communément ingrate, combien plus doit-il être aisé dans les régions du Midi & principalement dans celles qui jouissent d'une température entre le grand chaud & le grand froid! Voilà une source de consolation publique & de bienfaisance univer-

ſelle, qui ſe trouve ouverte par la Providence même. Les Magiſtrats, les Paſteurs, les Pères de famille, les Perſonnes conſacrées aux œuvres de charité peuvent porter ces premiéres vuës à un degré de perfection très-important.

III. Le regne animal & le regne végétal ſont les deux ſources ordinaires d'où l'on tire les remèdes. Le regne minéral ſeroit-il ſtèrile à cet égard? Non, reprend un des Elèves de M. Linnæus; mais qu'on n'aille pas s'attacher aux foſſiles qui ne ſervent que d'ornement aux Cabinets des Pharmaciens curieux. La matière médicale n'a tiré juſqu'ici aucun ſecours de ces curieuſes bagatelles. Sur cela l'Auteur forme un long Catalogue des pierres, des mineraux, & en général de tous les foſſiles que la Chymie applique aux uſages de la Médecine. Il ne paroît pas que cette nomenclature ſoit quelque choſe de

bien neuf, mais il est toujours utile de trouver rassemblés tous les objets dont cette Dissertation a prétendu nous instruire.

IV. On donne ici l'Histoire de l'Hyver, & un état des maladies qu'il cause d'ordinaire en Suède. L'Histoire comprend tous les phénomènes de l'hyver à commencer par le *froid* même, & l'on entend le beau *froid* de Suède qui durcit la neige; qui blanchit les animaux sans en excepter les Corbeaux, les Corneilles, les Hirondelles, les Rats & les Renards; qui multiplie les aurores boréales, &c. L'Auteur reconnoît les grandes incommodités de l'hyver, mais il tient compte aussi de ses avantages; le froid, dit-il, purifie l'air, de sorte qu'on éprouve rarement, dans le Nord, les ravages de la peste; le froid empêche la terre de produire toutes les plantes qui naissent dans les pays chauds, mais il diminue

auſſi le nombre des poiſons, des herbes inutiles; de même qu'il empêche la population des monſtres, des ſerpents, des animaux féroces qui déſolent les Contrées du Midi. Il y a en général moins de maladies dans le Nord, les hommes y ſont forts, diſpos, propres au travail, pourvû qu'ils ne faſſent pas un uſage immodéré du Thé ou de l'Eau-de-vie. On voit aſſez les raiſons qui font condamner l'excès de cette derniére liqueur, & par ſurabondance de droit, on nous les explique ici. En voulant ranimer ſubitement la chaleur naturelle, on cauſe des coagulations dans le ſang, des polypes dans les vaiſſeaux; ſans compter que l'eau-de-vie durcit les ſolides, comme il eſt aiſé d'en juger par l'état des corps qu'on garde dans l'eſprit-de-vin. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût voulu nous expliquer auſſi clairement pourquoi l'uſage fréquent

du

du Thé est pernicieux dans le Nord. Au reste, les maladies les plus communes en ce pays sont

1°. Les Engelures aux pieds & aux mains ; cela se conçoit aisément : mais il est bon de sçavoir que les Lappons guérissent ce mal en frottant la partie douloureuse d'une espèce d'huile provenant de leur fromage fondu ; & l'on sera peut-être plus curieux encore de ne pas ignorer que M. Linnæus guérit infailliblement & radicalement les engelures en les arrosant, à diverses reprises, d'esprit-de-sel, mais il faut employer ce remède avant l'ouverture des parties malades, ou après qu'elles ont cessé d'être ulcérées.

2°. Dans le Nord, on est souvent affligé de *Panaris*, mal horrible, causé par l'alternative de chaud & de froid, sur-tout s'il est humide. On s'expose, par exemple, à contracter un *panaris* en

plongeant la main bien chaude dans l'eau glacée. Les diverses sortes de panaris & leurs remèdes sont expliqués ici. Il est rare qu'on puisse les guérir radicalement sans recourir aux incisions.

3°. Que les Fluxions & les Catharres soient des maladies communes en Suède, cela n'est nullement incroyable : il paroît que ceux qui en sont attaqués, souffrent beaucoup ; l'exemple qu'on cite d'un malade, traité par M. Linnæus, en est la preuve. Ce docte Médecin employa, pour sa guérison, une fomentation faite avec du vinaigre chaud & du savon de Venise mêlés ensemble. Les parties malades étoient la tête & le cou : on y appliqua le remède, qui n'opéra pourtant pas au point de ne laisser aucuns vestiges d'incommodité. Un tintement d'oreilles subsista sans autre douleur ni accident.

V. Une des plus curieuſes Diſſertations de ce Recueil roule ſur la queſtion *Cui bono ?* Quand des ignorants voient de graves Médecins ou Phyſiciens s'occuper de recherches touchant les trois Régnes (végétal, animal, minéral) ils ne manquent pas de dire, *à quoi cela ſert-il?* Et cette objection met quelquefois les Docteurs en colère : il paroît que le nôtre prenoit la choſe au criminel, car il traite ces faiſeurs d'objections de *petits-eſprits*, d'*hommes épais*, de *perſonnages méchaniques*, de gens qui repréſentent mieux les *brutes* que des *êtres raiſonnables.* Enſuite il raconte comment les Lappons ſe mocquoient du Docteur, M. Linnæus, lorſqu'il herboriſoit dans leurs montagnes ; comment M. *Kalm* étant au Canada n'oſoit pas deſſiner les plantes en préſence des Sauvages, de peur que ces Barbares ne lui fiſſent quelque mauvaiſe

querelle ; comment à Surinam M. *Bartscius* étoit traité d'imbécille, parce qu'il recherchoit des curiosités naturelles, au-lieu de s'appliquer à des plantations de sucre & de caffé. Ce sont pourtant là des choses qui ne nous surprennent point, & nous croyons que, sans aller au Nouveau-Monde, on trouveroit beaucoup d'honnêtes gens dans l'Ancien qui demanderoient aux curieux Observateurs de la Nature *Cui bono ?* Communément les hommes n'estiment que les objets actuels de leurs travaux ou de leurs passions. Le Poëte ne s'embarrasse guères des observations du Physicien, & pour celui-ci la meilleure Poësie est très-souvent une composition qui fait pitié.

Voici une Histoire ou plutôt un Apologue que contoit M. Linnæus à ses Elèves, pour leur peindre l'indifférence des hommes sur les curiosités naturelles. Un jour les

ſept Sages de la Grèce voulant connoître l'Empire de la Lune, demanderent à Jupiter qu'il leur fût permis d'y paſſer ſeulement trois jours, promettant de bien examiner les merveilles de cette terre étrangère, & d'en rendre bon compte aux hommes. Jupiter approuva fort la demande, leur prêta un nuage pour paſſer dans cette Planète, & après une courſe un peu fatigante, parce qu'elle avoit été fort rapide, ils arrivèrent dans la Lune où l'on avoit donné ordre de les bien recevoir. Comme ils avoient beſoin de repos, ils dormirent juſqu'à midi de leur premier jour, puis il fallut ſe refaire à une bonne table qu'on leur préſenta; & dans le cours de cette journée, ils ne purent qu'appercevoir les fleurs dont cette terre étoit couverte, & qu'entendre ſur le ſoir les concerts charmants des oiſeaux qui peuploient les boca-

ges voiſins. Le lendemain ils ſe levèrent de bonne heure pour commencer leurs obſervations, mais voilà de belles compagnies qui viennent leur offrir toutes ſortes de biens & d'agréments : des converſations engageantes, un repas ſomptueux, la muſique, la danſe, tout attache nos ſept Sages qui trouvent-là des Sirènes tout auſſi puiſſantes que celles de l'Odyſſée. Cependant ſur la fin du jour des voiſins fâcheux troublent la fête, ils arrivent en armes & demandent juſtice de l'affront qu'on leur fait en ne les admettant point à ces plaiſirs. Les Sages tâchent d'inſpirer des ſentiments de paix, ils promettent d'appeller des Juges le lendemain, & de diſcuter l'affaire avec ſoin. Le troiſième jour ſe paſſe en effet dans des opérations de plaidoirie ; on accuſe, on défend, on examine, on juge, & à peine l'affaire eſt-elle décidée

que nos ſept Sages ſont avertis de décamper. Leurs trois jours étoient paſſés ; ils n'avoient rien vû, & quand ils arriverent en Grèce, on ſe mocqua d'eux. Voilà, *reprenoit le docte Linnæus*, la vie de l'homme : il n'a que trois jours ; c'eſt-à-dire trois âges, la *jeuneſſe*, temps de ſommeil & de plaiſirs : on n'eſt point en état de conſidérer les œuvres du Créateur ; *l'âge viril*, temps d'affaires, d'établiſſements, de ſoins domeſtiques : on ne ſonge qu'à ſes intérêts & nullement aux merveilles de ce monde ; la *vieilleſſe* enfin, temps de querelle & de procès : on n'eſt occupé que des moyens de conſerver & de défendre les poſſeſſions qu'on a miſes dans ſa famille. On n'imagine pas qu'on ſoit pour quelque autre deſtination ſur la terre. Telle eſt l'inſtruction du Profeſſeur Suèdois, qui, dans ſon Ecole, ſe concilioit par-là beaucoup d'attention. Un bel

esprit pourroit encore broder ce Canevas, & en faire un Drame, un Poëme, un Roman moral, tout ce qu'il voudroit en un mot; la vérité se trouveroit toujours au bout de l'allégorie. Le reste de la Dissertation est destiné à relever les avantages de l'étude des trois Regnes. Il sembleroit que l'Auteur attribue le dégoût de la vie, qui se trouve dans certains attrabilaires, à leur éloignement pour toute réflexion sur l'Histoire naturelle: *un Gentilhomme*, selon lui, *dit un jour, je m'ennuie de voir tout cet univers, puis il se tira un coup de pistolet.* Mais que le Suicide a bien d'autres principes & d'autres motifs! c'est l'irréligion & l'orgueil qui le produisent, & voilà les deux grands maux qui dèsolent la terre.

VI. *Nutrix Noverca* est une fort bonne *Diatribe* contre l'usage si pernicieux & si répandu de don-

ner aux enfants, des Nourrices qui ne ſont pas leurs mères. L'Auteur raſſemble ſur cela toutes les raiſons phyſiques & morales qu'on peut ſouhaiter : peine perdue aſſurément. La Théorie en ce point eſt ſûre, la pratique eſt toute contraire, & cette pratique ſubſiſtera tant qu'il y aura dans le monde beaucoup de luxe, peu de raiſon, & preſque point d'amour du vrai bien.

VII. On trace ici le plan d'un Cabinet d'Hiſtoire naturelle ; & comme il n'en coûte rien pour donner du beau ſur le papier, on trouve, dans le détail de l'Auteur, tout ce qui peut picquer d'émulation des Curieux. On ne ſe contente pas de ſimples appartements deſtinés à conſerver les diverſes pièces qui entrent dans la conſtitution des trois Regnes ; il faut pour le regne animal des objets vivants, & pour cela former des

parcs, des ménageries, des volières, des reservoirs de poissons, des familles d'insectes &c. on juge dès-lors que les Princes seuls peuvent remplir le plan de ces doctes Suèdois. Ils se renferment ensuite dans des bornes plus étroites; ils fixent leur attention aux dépouilles des animaux, aux embryons, aux insectes plongés dans l'esprit-de-vin, aux oiseaux sechés en plume, &c. Et passant ensuite au regne végétal, ils indiquent la méthode de dresser les Herbiers: ce qui comprend le temps de cueillir les plantes, la manière de les sécher, le soin d'enduire de vernis un de leurs côtés, l'attention à les bien placer dans l'Herbier, avec la Nomenclature propre de chacune. L'Article des minéraux est traité plus succinctement. Il ne faut qu'acquérir à grands frais, & placer avec goût.

Mais il est temps de terminer cet Extrait, qui ne dit rien de

XIII autres Dissertations contenues dans ce Volume. En voici les titres : *Nouveaux genres de Plantes* ; c'est un état des Plantes découvertes, depuis quelques années, dans l'Amérique Septentrionale, & de plusieurs autres qui n'appartiennent à aucun genre particulier. *Plantes mulâtres*, (Plantæ Hybridæ) ce sont des plantes qu'on croit nées de deux autres espèces, dont elles retiennent les propriétés principales. *Euphorbe*, Plante très-corrosive, & qui se subdivise en un très-grand nombre d'espèces. *Odeur des Plantes médicinales*, qualité propre à faire reconnoître leurs vertus & leurs usages. Le *Phospore Marin*, ou les Eaux de la Mer étincelantes de lumière. La *Rhubarbe*, ses classes, ses propriétés, ses effets. *Flore ouvrant un asyle aux insectes* ; c'est l'histoire des Insectes qui dévorent les Plantes de Suède. *Miracles des Insectes* ;

c'eſt la deſcription des merveilles qu'on découvre dans ces petits animaux. *Ravages des Inſectes* ; c'eſt un état des maux qu'ils cauſent. *Pouſſe des Arbres* ; c'eſt l'indication du temps où les Arbres ſe couvrent de bourgeons & de feuilles. *Hiſtoire des accroiſſements de la Botanique* ; on marque les diverſes époques de ces accroiſſements. *Utilité des démonſtrations de Botanique* ; ce qui renferme auſſi l'utilité des Jardins où l'on cultive les Plantes. *Excurſions Botaniques* ; on marque les termes de ces excurſions pour la Suède.

Au reſte, ce Livre plein de curioſités Botaniques & Médicinales n'attache le Lecteur que par le fond des choſes. Le ſtyle en eſt peu attrayant, & l'Edition peu correcte.

On trouve chez le même Libraire (Briaſſon) la ſeconde Edition, corrigée & augmentée, de la *Flora Suecica* de M. Linnæus. Vol. *in*-8°. de 500 pages.

ARTICLE XL.

HISTOIRE DU DIOCÉSE DE PARIS, contenant les Paroiſſes & Terres du Doyenné de Châteaufort. Tomes VII. VIII. IX. avec un détail circonſtancié de leur Territoire, & le dénombrement de toutes celles qui y ſont compriſes, enſemble quelques remarques ſur le temporel deſdits lieux. Par M. l'Abbé Lebeuf, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. *A Paris, chez Prault père, Quai de Gêvres, &c.* M. DCC. LVII.

ON a écrit quelque part, que M. l'Abbé Lebeuf étoit le Pauſanias de notre ſiècle : ce qui ſignifie que, comme Pauſanias parcouroit toutes les contrées de la Grèce pour y conſidérer ou décou-

vrir des monuments, de même notre Académicien François a visité, en Observateur, presque toutes les parties de la France; Observateur au reste d'origines & d'antiquités plutôt que d'établissements modernes; Observateur d'anecdotes ecclésiastiques plutôt que d'évènements profanes.

Cependant Pausanias avoit, du côté des Arts, de fort grands avantages. Il voyageoit dans un pays que les plus célèbres Artistes avoient rempli de leurs chef-d'œuvres; & plus l'époque de ces travaux étoit ancienne, plus ils méritoient d'éloges & d'admiration. C'est tout le contraire ici. Nos Antiquités sont barbares, & nos constructions modernes se rapprochent du bon goût des Grecs: les monuments de nos Gaules n'ont communément que de la rudesse, & les embellissements de la France ont, depuis deux siècles sur-

tout, de l'agrément, de l'élégance, de la grandeur.

Il ne faut pas croire que la barbarie de nos Antiquités soulage un Auteur : c'est plutôt ce qui fait son tourment. M. l'Abbé Lebeuf a pris plus de peine pour déchiffrer de vieilles Inscriptions Gothiques, & pour apprécier l'époque d'une multitude d'édifices du moyen âge, que Pausanias ne s'en étoit donné pour tenir compte des Temples, des Statues, des Tableaux, des Bas-reliefs, des Colonnades, des Arcs-de-triomphe répandus dans toute la Grèce.

Nous reprenons la suite des observations qui concernent cette Histoire du Diocèse de Paris; on pourroit revoir ce que nous avons dit des six premiers Volumes, * &

---

* Voyez nos Mémoires de Juillet & de Septembre 1754, & de Juillet 1756, I. vol.

tout-d'un-coup on ſeroit au ton de cet Ouvrage ; on en ſaiſiroit le genre, & l'on devineroit, en quelque ſorte, ce que nous devons dire des trois nouveaux Tomes, dont nous faiſons ici l'annonce.

C'eſt toujours la diviſion Eccléſiaſtique du Diocèſe qui dirige l'Auteur, il ne nous parle actuellement que des Paroiſſes du *Doyenné de Châteaufort ;* elles ſont au nombre de 98 ſans compter leurs dépendances, comme Chapelles, Monaſtères, Ecarts, Hameaux &c. or, dans un pays auſſi peuplé que l'eſt le voiſinage d'une Capitale immenſe, on conçoit qu'il y a quantité de choſes dignes de remarque.

L'Auteur commence par Issy, à une lieuë de Paris. On a écrit que ce Village avoit pris ſa dénomination d'un Temple d'*Iſis* qu'il poſſédoit autrefois ; mais pourquoi cette Etymologie ſeroit-elle plutôt

admiſe pour *Iſſy* près de Paris, que pour *Iſſy* dans la Bourgogne, Diocèſe d'Autun, ou pour la Paroiſſe appellée *Iſſe* dans le Diocèſe de Nantes? D'ailleurs les anciens titres diſent *Iſcy*, & en Latin *Fiſcus Iſciacus* ou *Iſciacenſis*; ce qui écarte l'idée de la Déeſſe *Iſis.* M. l'Abbé Lebeuf n'ôte pourtant rien à cet endroit de ſon antiquité, & il conſent que les Druides l'aient habité au vieux temps de nos ancêtres Gaulois : ces gens-là aimoient par préférence le chêne, & l'on trouve cet Arbre nommé dans les anciens monuments *Iſcol*, *Iſchal*, *Iſcum.* Ne voilà-t-il pas l'origine du mot *Iſcy?* Au reſte, ſi le culte de la Déeſſe Iſis ou les cérémonies ſuperſtitieuſes des Druides ont autrefois profané ce Village; bien anciennement auſſi on a détruit les traces de ces fauſſes Religions. Il paroît certain que dès le ſixième

ſiècle nos Rois firent part des terres d'Iſſy à l'Egliſe de S. Vincent, aujourd'hui S. Germain-des-Prés : par ſucceſſion de temps & juſqu'à ces derniers ſiècles d'autres Communautés ont acquis des poſſeſſions au même endroit. M. l'Abbé Lebeuf n'oublie rien, pas même les éloges donnés aux vins d'Iſſy par un Poëte nommé Daniel Périer. Il les préfère aux vins de Rhodes & de Falerne, langage de Poëte qui ne trompera jamais perſonne.

Saint-Cloud fournit un long Article à M. l'Abbé Lebeuf. Cet endroit s'appelloit autrefois *Nogent* ; la demeure qu'y fit S. Cloud, petit-fils de Clovis Ier, a changé cette dénomination : ſur quoi on peut rappeller une obſervation qui a été déja faite, c'eſt que la mémoire des Saints dénature très-ſouvent & très-aiſément les noms des lieux où l'on les révère, au-lieu

que les Puiſſants de la terre, & les Grands ſelon le monde, ne peuvent preſque jamais venir à bout de donner leur nom & d'impoſer leurs titres aux poſſeſſions qu'ils acquièrent.

Il ſeroit difficile de trouver, dans le Royaume, beaucoup d'Evêchés dont les revenus actuels fuſſent établis ſur des fonds donnés par un petit-fils de Clovis. S. Cloud donna ſa terre de Nogent à *la Mère-Egliſe* de Paris; & ce fait a été reconnu authentiquement dans les Lettres Patentes expédiées pour l'érection de ce lieu en Duché-Pairie. M. l'Abbé Lebeuf recherche toutes les Antiquités de cet endroit célèbre; & il ne néglige pas les beautés modernes du Château, acquis par Louis XIV. pour Monſieur, ſon frère unique. Mais on ſent toujours que l'antique a des droits très-diſtingués ſur les inclinations de l'Auteur.

Avril, 1757. I. vol.

Suresne, Terre appartenante au Roi Charles le Simple en 918. Il n'y a pas moyen de deviner l'origine de ce mot. Il n'eſt guères poſſible non plus d'ajoûter foi à des Candidats de Médecine, qui ſoûtenoient, en 1724 & 1725, que *les vins de Sureſne ſurpaſſent en bonté ceux de Beaune & autres de Bourgogne.* Il eſt mieux, à l'exemple d'un Poëte qui imprimoit en 1611, de les *faire aller de pair avec ceux d'Orléans.* Sureſne a eu pour Curés, pendant plus de vingt ans, l'illuſtre François Vatable ; & pendant huit ou neuf, le célèbre Pierre Danés. Ces deux excellents hommes font un peu plus d'honneur à ce lieu que *Maître Denys de Sureſne, ſouffiſant Aſtrologien* du 16ᵉ ſiècle, lequel prédit la mort de la Reine Iſabeau de Bavière. On ſçait ce que valent les prédictions de ces ſortes d'impoſteurs, qui n'écrivent d'ordinaire qu'après les évènements.

Les Articles de NANTERRE, du MONT-VALERIEN & de RUEL ſont à lire, parce qu'ils contiennent des détails où l'Antiquité obſcure n'abſorbe pas les Anecdotes modernes. Sur *Ruel*, par exemple, on obſerve que ce lieu fut, ſous le Cardinal de Richelieu, le centre de toutes les grandes affaires, parce que ce Miniſtre y réſidoit ſouvent. C'eſt-là, dit-on, que commencèrent, en France, les *Caſcades*, les *Nappes d'eau*, les eaux ſaillantes. Simon Voüet peignit les Appartements du Cardinal. Richelieu s'y amuſoit d'ouvrages de littérature, *il y lut les deux derniers Regnes de l'Hiſtoire de France par Dupleix*, & ſe donna même la peine d'y *revoir les épreuves* : particularités qui ſont bonnes pour faire voir qu'il y a de tout dans la vie de cette Eminence.

VERSAILLES étoit, dans l'ancien temps, un endroit de petite renom-

mée. On trouve pourtant qu'il en eſt fait mention dans des Chartes du XI^e ſiècle; on a auſſi, dans des Cartulaires & des Nécrologes, les noms de quelques Seigneurs juſques vers le milieu du XIV^e ſiècle. Mais Verſailles & ſes Maîtres tombent après cela dans l'oubli, & n'en ſortent guères qu'au temps de l'acquiſition qui en fut faite par le Roi Louis XIII. Ce Prince y bâtit un médiocre Palais, qui eſt néanmoins reſté ſur pied depuis les nouvelles conſtructions : auſſi les dépare-t-il ſans leur être utile. Mais il y a tant de beautés dans ces Edifices, tant de richeſſes dans les Appartements, tant de grandeur dans les Jardins, tant de majeſté dans le concours de tous les chef-d'œuvres de l'Art, qu'on oublie le petit Château de Louis XIII. pour ne penſer qu'aux entrepriſes prodigieuſes de Louis XIV. Un Antiquaire, comme M. Lebeuf,

ſeroit charmé de ſçavoir l'Etymologie du mot *Verſailles*, mais juſqu'ici c'eſt lettre cloſe pour tout le monde ; car l'anagramme *Ville ſera*, qu'on y a trouvée peut-être dès les premiers moments du plan conçu par le feu Roi, eſt une puérilité. Pour ce qui concerne les Egliſes de Verſailles, à commencer par la Chapelle, il n'y a point de vieux monuments à conſulter. Tout eſt d'une origine ſi récente, qu'on n'a beſoin que des Deſcriptions modernes pour s'en inſtruire.

MEUDON eſt connu par des titres du 12^e^ & du 13^e^ ſiècle ; c'eſt une affaire que de ſçavoir ſi l'on doit l'appeller en Latin *Moldunum*, ou *Modunum*, ou *Metioſedum*, & quelle eſt l'Etymologie de tous ces noms. Meudon a eu ſes Seigneurs particuliers pendant près de cinq ſiècles juſqu'à l'acquiſition que le Roi en fit après la mort de M. de Louvois ; & c'eſt auſſi l'épo-

que des grandes augmentations faites à ce Château, dont le premier Fondateur fut le Cardinal de Lorraine, & le premier Architecte fut Philbert de Lorme.

M. l'Abbé Lebeuf n'oublie pas le fameux Curé de Meudon François Rabelais. Quoi qu'il ſoit prouvé par les Regiſtres de l'Evêché de Paris, que *Rabelais n'exerça jamais les fonctions curiales par lui-même* ; il s'eſt trouvé au dernier ſiècle un Ecrivain qui a prétendu que ce perſonnage *fut fort exact à inſtruire ſon peuple* : à quoi on ajoûte que *ſa maiſon étoit ouverte à tout le monde, excepté aux femmes* ; que *les miſerables trouvoient toujours du ſecours dans ſa bourſe* ; qu'*il étoit d'une ſi grande intégrité, que jamais on ne l'a trouvé manquer de parole à perſonne, &c.* Il y a probablement de l'exaggération dans tout cet éloge. Rabelais lui-même donnant ſa

sa démission deux ans après s'être mis en possession de la Cure, ne se qualifioit que *de simple Clerc du Diocèse de Tours* ; preuve qu'il n'avoit pas grande idée de ses travaux dans le Ministère pastoral ; & pour le reste de sa conduite, le Livre très-licentieux qui nous reste de lui, est un violent préjugé contre cette régularité prétendue dont on lui fait un mérite.

MARCOUCI, à six lieues & demie de Paris, est célèbre par les constructions & les établissements qu'y fit Jean de Montaigu, très-bon & très-malheureux Ministre du Roi Charles VI. C'est lui qui fonda en ce lieu le Monastère des Célestins, où l'on voit une inscription ou devise comprise dans ces huit lettres ILPADELT. La question est de sçavoir ce qu'elles signifient ; selon quelques Déchiffreurs d'Antiquités, c'est un mot composé de Grec, d'Hebreu & de Syriaque,

qui répond à ces termes Latins *Spes mea Deus ;* explication fausse s'il y en eut jamais ; on n'a, dans ces lettres Latines, aucune trace de Grec, d'Hebreu, de Syriaque ; mais il faut dire que ce sont-là des lettres initiales qui indiquent un sens. Quelques-uns croient que ce sens est, *Je l'ai promis à Dieu, & le tiens*, ce qui exprimeroit une espèce de vœu, fait par Jean de Montaigu pour la fondation de ce Monastère, & l'accomplissement de cette promesse au moment même de la fondation. Mais s'il ne s'agit que d'explications arbitraires, nous croyons qu'on peut en donner tant qu'on en voudra : qui pourroit nous démentir, par exemple, si nous disions que ces lettres signifient *Jean loue, prie, adore Dieu en la Trinité ?* car ces lettres initiales sont peintes dans l'Eglise des Céléstins dont la Trinité est titulaire. Nous ne tra-

çons au reste cet essai d'interprétation, que pour faire voir l'abus de ces sortes d'éclaircissements fondés sur de frivoles conjectures.

Ceaux, (car c'est ainsi qu'écrit M. l'Abbé Lebeuf, parce que les anciens titres portent *Cellæ* & non *Sigilla*, Sceaux) est un Village connu dès le XIII^e siècle; mais la suite de ses Seigneurs ne remonte qu'à trois cents ans. M. Colbert acquit cette Terre, & y fit des embellissements de toute espèce. Rien ne fut plus célèbre ensuite que le séjour & les *divertissements de Ceaux*, lorsque M. le Duc du Maine en fut devenu le Maître au commencement de ce siècle. Notre Auteur ne laisse pas de s'étendre avec assez de complaisance sur ces brillantes nouveautés. Mais l'antique revient aussi-tôt à l'Article du Bourg-la-Reine. Ce nom seul

embarraſſe bien les Antiquaires. On a imaginé des fables pour en appuyer l'origine ; notre Auteur croit, ſans tant de façons, que ce lieu a pris le nom qu'il porte, *à l'occaſion du mariage de quelque Reine ;* enſuite il conjecture que Rigunthe, fille de Chilperic & de Frédégonde, allant en Eſpagne pour épouſer Récarede, s'arrêta dans ce lieu ; l'Hiſtoire dit à huit mille pas de Paris : *ce qui revient aux deux lieuës qu'il y a de cette Ville à Bourg-la-Reine.*

Inutilement voudrions-nous parcourir les autres Articles de cette Hiſtoire ; nous y trouverions partout les mêmes recherches, le même goût d'Antiquité, la même attention à tenir compte des origines, de la fondation des Egliſes, de leur ſtructure, des tombeaux qu'elles renferment, des Paſteurs qui les ont gouvernées, des changements qui ſont arrivés dans les

Seigneuries, des Châteaux de nouvelle création, des Maiſons de Campagne appartenantes aux gens de Lettres, ou aux hommes d'Etat, &c. Il faut voir tout cela dans l'Ouvrage à meſure qu'on aura beſoin ou intérêt de connoître chaque Canton, Paroiſſe, Monaſtère, &c. On doit ſçavoir gré à l'Auteur de ſes ſoins, & deſirer qu'il conſomme ſon entrepriſe. Il lui reſte peut-être ençore ſix Volumes à donner.

ARTICLE XLI.

***DISCOURS POLITIQUE** ſur les avantages que les Portugais pourroient retirer de leur malheur ; & dans lequel on développe les moyens que l'Angleterre avoit mis en uſage pour ruiner le Portugal. Ce Diſcours eſt ſuivi d'une Relation hiſtorique du tremblement de terre, ſurvenu à Liſbonne le premier Novembre 1755, avec un détail contenant la perte en Hommes, Egliſes, Couvents, Maiſons, Meubles, Marchandiſes, Diamants, &c.* Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée. (Volume *in*-12. de 211 pages.) *A Liſbonne, & ſe trouve à Paris.*

L'AUTEUR de ce Diſcours eſt preſque tenté de regarder les malheurs du Portugal comme la

ressource de ce Royaume, comme l'occasion que le Ciel lui présente pour se tirer de l'oppression & de la misère, enfin comme le plus grand bien qui pût lui arriver. Cela est tourné en mille manières différentes, & quoique l'Ouvrage ne soit pas long, on reconnoît sans peine qu'il est diffus & qu'on pouvoit le réduire à quelques pages. Nous allons en rendre tout le fond où il y a de la vérité, & en retrancher bon nombre de raisonnements métaphysiques & politiques où il y a du superflu, & probablement aussi des extrémités.

Selon l'Auteur, il faudroit des bouleversements, des tremblements de terre, des révolutions physiques, des *écarts de la nature* pour remédier aux vices des Gouvernements corrompus ou affoiblis. La Politique, le Génie ne pourroit jamais relever une Monarchie *qui menace ruine.* Il ose

même dire qu'un Richelieu *feroit aujourd'hui peu propre au Cabinet des Rois*, qu'un tel homme *feroit arrêté aux premiers coups qu'il voudroit frapper ; qu'il auroit beau ruminer ses projets & préparer ses machines, que ses desseins seroient d'abord découverts, & qu'on liroit au travers de sa Politique.* Tout cela se dit apparemment en vertu de la haute idée que l'Auteur a conçue des grandes lumières du siècle ; mais il y auroit tant d'exceptions à opposer, & quand nous nous comparons avec l'âge qui nous a précédés, nous sommes tentés d'être si modestes que l'Auteur ne nous persuade point encore. Voyons si ce qu'il dit du Portugal fera plus d'impression sur nous ; c'est après tout l'objet capital du Livre.

Il nous étoit bien connu que les Anglois tenoient, depuis plusieurs années, le Portugal dans une espèce

d'oppreſſion ; qu'ils s'y étoient rendus maîtres d'une bonne partie du Commerce ; qu'ils tiroient de ce Royaume & du Breſil des richeſſes prodigieuſes ; mais voici notre Obſervateur qui prétend que les Portugais n'avoient pas même le néceſſaire phyſique ; que l'Anglois avoit preſque anéanti l'Agriculture dans ce Royaume ; qu'*en 1754 le Portugal n'avoit preſque plus de denrées de ſon crû ;* qu'on n'y cultivoit preſque plus les Arts.

C'eſt, ſelon l'Auteur de ce Diſcours, un peuple ſans induſtrie, ſans manufactures, ſans ſyſtême politique, ſans ordre dans ſes Finances. Ce peuple tiroit de l'or des mines du Breſil, mais n'ayant pas le néceſſaire phyſique & n'entretenant point de manufactures, il étoit indiſpenſable de porter cet Or chez l'Etranger qui rendoit en échange les denrées, les vêtements, les matières de luxe : or

cet Etranger n'étoit autre que l'Anglois ; & si le compte de notre Auteur est juste, l'Anglois fournissoit encore plus chaque année en marchandises & en effets qu'on ne pouvoit lui rendre en or. *Les mines produisoient soixante millions & l'Etat en recevoit pour soixante-dix en marchandises étrangères*, par conséquent *le Portugal se rendoit tous les ans débiteur de dix millions.* Si l'Auteur énonce ici une vérité, il est étonnant, non pas que le Portugal soit demeuré dans l'oppression, mais qu'il n'ait pas été abysmé en peu d'années ; que l'Anglois ne soit pas devenu maître de la terre & des hommes. Il est certain du moins que la Grande-Bretagne a fait, depuis soixante ans, des profits immenses sur le Portugal ; que la *monnoie du Bresil* étoit devenue infiniment *commune à Londres* ; qu'on *payoit* en Angleterre *les*

troupes avec des Lisbonines, &c.

La révolution physique est donc venue au secours des Portugais : enchaînés par les Anglois, ils ne pouvoient presque plus se dégager de la servitude ; mais la catastrophe du premier Novembre a, pour ainsi dire, mis de niveau les oppresseurs & les opprimés. Cependant il est encore question de guérir ceux-ci de leurs anciens préjugés, de leur ouvrir les yeux, de leur faire voir des ruines antérieures à celles qu'a opérées le tremblement de terre. Si cet évènement ne ranime pas, dans le Portugal, les vrais principes du Gouvernement & de la liberté, les Anglois renoueront le fil de leur Politique, & reprendront encore l'ascendant sur cette Nation : alors tout sera perdu, parce que des chaînes resserrées ne se brisent plus ; parce qu'un joug surajoûté est

un poids dont on ne peut plus se délivrer.

Mais quels sont-ils ces préjugés dont il faudroit guérir la Nation Portugaise ? L'Auteur les expose en treize Articles, que nous ne suivrons pas en détail ; contents d'en indiquer quelques-uns.

On dit, par exemple, que *le Portugal naturellement stérile ne sçauroit fournir à la subsistance de ses habitants*. Proposition qu'on peut nier absolument comme absurde, comme démentie par l'exemple de tous les pays du monde : il n'en est aucun qui ne puisse suffire à la subsistance de ses habitants ; aucun, quelque stérile qu'il soit, qui ne soit capable d'être porté, par le travail, au degré d'abondance qu'on peut désirer. Proposition d'ailleurs réfutée par l'Histoire même du Portugal. Comment y vivoit-on avant l'influence du systême Anglois ? N'apprenons-nous pas

des Historiens, que ce Royaume se suffisoit à lui-même, & qu'il donnoit même de son superflu aux autres Nations ? Mais il est devenu stérile depuis que les Anglois ont persuadé aux Portugais de négliger l'Agriculture, les Arts, les Manufactures, la Science militaire, & de se reposer de tout sur l'activité Britannique : grand principe de stérilité sans doute que cette activité dévorante qui envahit tout, qui s'étend à tout, & qui ne dit jamais c'est assez : mais ce principe n'a lieu que contre ceux qui ne sçavent pas le contredire.

Mais, dit-on, *le Portugal a de l'or, & avec cette marchandise il peut avoir toutes les denrées qui lui sont nécessaires.* Abus intolérable dans cette manière de raisonner. L'or n'est que le signe des richesses ; il faut le donner pour acquérir tout, mais en le donnant on s'épuise bientôt ; en le donnant

on n'acquiert ni reſſources dans l'Etat, ni induſtrie pour ſes habitants, ni fertilité pour les terres; on dépenſe toujours & l'on ne recueille rien; qu'arrive-t-il enſuite? C'eſt que l'Etranger (ici l'Anglois) attire tout cet or chez lui, & comme il n'en devient que plus attentif au Commerce, à l'Agriculture, à l'entretien des Arts, à la culture des Colonies, il ſe trouve maître de tout, & de l'or qu'on lui donne, & des denrées dont il ſe procure la plus grande abondance. Quels pièges n'ont pas tendus les Anglois au Portugal, afin de rompre les meſures qu'il vouloit prendre pour établir des Manufactures? Ces habiles Etrangers faiſoient entendre qu'ils donneroient leurs marchandiſes toutes fabriquées à meilleur marché que le Portugais ne pourroit les fabriquer lui-même. Ils repréſentoient la main-d'œuvre du Portugais comme ruineuſe à

l'égard des Acheteurs. Mais ils ſçavoient bien diſſimuler que le ſalaire des Ouvriers nationaux étoit une choſe qui, bien-loin de ruiner l'Etat, lui donnoit des forces en faiſant circuler l'argent. On ne voyoit pas à Liſbonne que le prix des ouvrages fabriqués dans le pays, ne ſortant point du Royaume, ne pouvoit l'appauvrir, & qu'au contraire le prix des Fabriques étrangères, quelque médiocre qu'on le ſuppoſât, évacuoit l'or & l'argent ; épuiſoit à la longue l'Etat & les Particuliers, ſans compter l'inertie que le recours à l'Etranger mettoit dans toutes les profeſſions. Inertie qui ſeule étoit déja un mal irrèparable, un principe de deſtruction, une ſource de vices & de libertinage.

On ajoûte que, *depuis l'alliance des Portugais avec l'Angleterre, il s'étoit établi en Portugal un grand luxe*, & qu'il n'étoit pas

poſſible de le ſoûtenir ſans le ſecours des Anglois. Or voilà d'abord un très-grand abus politique, qu'il s'établiſſe un grand luxe dans un pays qui n'a pas le néceſſaire phyſique. Indépendamment de tout ce qu'on peut dire contre le luxe en général & contre ſes pernicieux effets, on a ſur cette matière des régles fixes & avouées de tout le monde; par exemple, Que le luxe eſt toujours préjudiciable à la Nation qui ne tire pas de chez elle-même les premiéres matières de ſon luxe, ou qui ne compenſe pas ce défaut en fourniſſant à l'Etranger d'autres objets de luxe relatifs au goût de cet Etranger. Que les Etats pauvres ſuccombent toujours ſous le poids du luxe, parce qu'ils n'ont pas de moyens pour remédier aux déſordres que le luxe cauſe parmi eux. Qu'on doit toujours donner la préférence aux Arts utiles & néceſſaires, ſur ceux

qui ne ſont que de luxe & de pur agrément, &c. Si le Portugal s'eſt écarté de ces principes en adoptant le luxe, & s'il regarde préſentement les Anglois comme néceſſaires à ce luxe qu'il croit devoir ſoûtenir, c'eſt bien la plus grande de toutes les illuſions, c'eſt même le comble de l'aveuglement.

Pour donner une idée des gains que l'Angleterre faiſoit ſur le Portugal, l'Auteur entre dans un détail des diverſes denrées que le premier de ces Royaumes fourniſſoit au ſecond. Les Laines que l'Anglois achetoit en Portugal, y étoient renvoyées après avoir été miſes en œuvre avec un profit, pour l'Anglois, de 400 pour cent en ſus de leur premiére valeur. Un mouvement de montre, où il entroit pour 5 ſols de matière, ſe vendoit à ſon arrivée d'Angleterre juſqu'à 100 livres. Le Portugal tiroit de la Grande-Bretagne des

Camelots, des Cotons en Toile, des Toiles fines, du Papier, des Etoffes pour habiller les Soldats, des Munitions de Guerre, des Approvisionnements pour la Marine, des Mâts, des Voiles, des Cordages, du Goudron; enfin *le seul trafic de grains suffisoit pour écraser les Portugais... Chaque moisson valoit à l'Angleterre une mine d'or.*

Le Portugal est, après sa catastrophe, *comme un Royaume naissant.* Le *tremblement de terre a sappé le luxe dans ses fondements.* Cette calamité publique peut donner lieu aux esprits de se replier sur eux-mêmes, d'imaginer des ressources, & la premiére, la plus efficace, la plus honorable à la Nation seroit de secouer le joug des Anglois. Le Portugal, sans eux, a fait des découvertes en Asie & en Amérique; sans eux il a recouvré ses Rois & son ancien Gouverne-

ment ; ſans eux il a figuré dans l'Europe par la valeur, par les entrepriſes, par l'éclat même des Sciences. Qu'eſt devenue cette antique vertu ?

Il y a beaucoup de bonnes choſes dans cet Ecrit ; mais, encore une fois, trop de diffuſion, trop d'idées qui rentrent les unes dans les autres. L'Auteur qui nous eſt inconnu, fait cas de notre célèbre *Eſprit des Loix*, au point d'adopter ſes principes & quelquefois ſes propres termes. A la page 128, il rapporte le trait d'un Philoſophe Chinois, tel qu'on le trouve chez M. de M. mais ce trait eſt altéré ſous la plume de l'illuſtre Auteur ; & nous avertiſſons en général qu'il faut bien ſe défier des citations répandues dans l'*Eſprit des Loix*, il s'y en eſt gliſſé un très-grand nombre de fauſſes : nous pourrions en ſpécifier pluſieurs ; mais quelque habile Juriſconſulte prendra peut-

être cette peine en rappellant à un examen général tout ce fameux Livre, qui eſt plus l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'eſprit que celui d'un Ecrivain profond, ou d'un Logicien ſûr dans ſes raiſonnements.

A la fin du Volume que nous annonçons, on trouve la Relation du malheur de Liſbonne; c'eſt une addition conſidérable qui orne le Livre & qui inſtruira la poſtérité.

ARTICLE XLII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

De Rome.

SPiegazione de' baſſi Rilievi che ſi oſſervano nell' urna ſepolcrale detta volgarmente d'Aleſſandro Severo che ſi conſerva nel Muſeo del Campidoglio, publicata dal Signor Abate Venuti Preſidente delle Antichita de Roma. M. DCC. LVI. (*In*-4°. pag. 47.*) *Explication des Bas-reliefs qui ſe*

* Cet Extrait nous a été envoyé de Rome.

remarquent sur l'urne sépulcrale d'Alexandre Sevère conservée au Capitole; explication donnée par M. l'Abbé Venuti, &c.

Pour peu qu'on ait vû quelques-unes de ces collections d'Antiques gravées dans quantité de Livres devenus aujourd'hui si communs, on connoît le beau monument appellé vulgairement l'*Urne sépulcrale de l'Empereur Alexandre.* Ficoroni, Bellori, M. de la Chausse le décrivent curieusement. Cette Urne ou Caisse funéraire est un quarré barlong; le couvercle est formé d'une figure de matelas où reposent à demi-couchées & appuyées sur des coussins, deux figures, dont l'une, a-t-on dit jusqu'à présent, est Alexandre Sevère, & l'autre Julie Mammée sa mère; mais cet Empereur, mort à trente ans, seroit mal représenté par la figure d'un homme qui paroît déja d'un âge mûr, plus mal encore

Mammée représentée ici trop jeune pour la mère de l'homme placé à ses côtés. Qui sont donc ces deux personnages ? M. Venuti qui craint de remplacer une erreur par une autre, ne veut hazarder sur ce point aucune conjecture.

L'enveloppe des matelas & des coussins, qui paroît de quelque riche étoffe en broderie avec des bandes espacées dans une égale proportion, & où l'on voit des figures d'animaux, fournit à M. Venuti l'occasion, précieuse à un Sçavant, de nous parler des étoffes *Opere Babylonio*, *Opere Phrygio*, ouvrages à l'éguille, mais avec cette différence que les Babyloniens se contentoient de faire nuancer des couleurs dans des étoffes simples, ce qui revient à nos Damas, & que ceux de Phrygie y ajoûtoient la broderie & le relief des figures. Mais pour passer aux bas-reliefs qui ornent les quatre côtés de ce

monument, M. Venuti a cru qu'on pouvoit les revoir après pluſieurs habiles gens qui les avoient examinés, & les voir mieux qu'eux.

Ainſi donc ſur la face de devant (qui avec celles des flancs offre des figures de pleine boſſe) ce combat des Romains & des Sabins, qui ceſſe enfin par l'intervention des Sabines, n'eſt plus aux yeux de M. Venuti que la querelle d'Agamemnon & d'Achille au ſujet d'Aſtinomé dite Chryſeide par Homère, qui ne dèſigne par-là que ſon pays. Achille veut qu'on la rende à ſon père, Agamemnon s'obſtine à la retenir, & ces deux Héros ſont prêts à en venir aux mains : tout le reſte s'explique ſelon cette premiére idée. Où l'on a cru voir les Sabins qui déliberent entre eux s'ils recommenceront la guerre, il ne faut plus voir autre choſe que l'ambaſſade faite à Achille *qui boude pour ſa poupée*,

je

je veux dire pour Briſeïs qu'Agamemnon lui avoit enlevée. Où l'on avoit cru voir juſqu'ici la cérémonie d'un Traité de paix entre les Romains & les Sabins, avec la réhabilitation des premiers mariages, M. Venuti ne voit que le retour d'Aſtynomé chez ſon père. Cette prétendue Herſilie qui embraſſe Romulus, c'eſt cette Aſtynomé qui accolle le bon vieux Chrysès ſon père. Enfin le côté oppoſé à la façade & qui n'eſt qu'en demi-boſſe, parce qu'il devoit être tourné contre une muraille, ne repréſente plus le triomphe de Romulus ſur les Ciſenates; cet Acron leur Roi, que l'on croyoit voir mort ou mourant ſur un fauteuil, n'eſt autre qu'Achille livré à une profonde rêverie, & le vieillard proſterné à ſes pieds eſt Priam qui baiſe ces mains meurtriéres qui lui ont enlevé ſon cher Hector. Cette pompe triomphale, eſſai des triomphes ſi ma-

gnifiques dans la ſuite, n'eſt que le char de Priam & un ſimple chariot chargé de prèſents pour tâcher de fléchir l'implacable Achille.

Homère fournit beaucoup à cette diſſertation, mais quand ſes traits & ſes deſcriptions ne s'accordent pas aſſez avec les figures qu'on veut expliquer, on a quelquefois recours à la *Tabula Iliaca*, expliquée par Fabretti, Beger, &c. On a recours au prétendu Dictys de Crète. On invoque juſqu'aux Scholiaſtes : ainſi *ſæpè premente Deo fert Deus alter opem*. Reſtent les figures du vaſe cinèraire, trouvé dans cette même caiſſe ou urne ſépulcrale. M. Venuti y voit ſinon intuitivement, du moins très-probablement, le fameux jugement de Pâris, & certainement il rend ſes aſſertions auſſi plauſibles qu'elles peuvent l'être dans de ſi grandes obſcurités. Pour faire toujours quadrer les figures à ſes idées, il

faut beaucoup plus qu'une érudition médiocre; & voilà le privilège de la grande érudition. On voit, à peu-près, tout ce qu'on veut, & les preuves ne manquent guères à un Sçavant tel que M. l'Abbé Venuti.

FRANCE.

De Paris.

Jombert, rue Dauphine, distribue la quatriéme Edition des *Eléments de Fortification*, par M. le Blond, Maître de Mathématiques de Monseigneur le Duc de Bourgogne. (Volume *in*-12. très-bien imprimé.) Nous rendîmes compte de la troisiéme Edition de cet Ouvrage au mois de Décembre 1752. Celle-ci s'est encore perfectionnée sous la plume de l'Auteur. Nous y avons remarqué des Additions en vingt endroits, la plûpart bornées

à quelques lignes, & destinées tantôt à expliquer davantage les principes, tantôt à rectifier quelques leçons contenues dans les Editions précédentes. Ces Additions ne sont pas assez considérables pour rendre la troisiéme Edition inutile ; mais celle-ci mèrite toujours la préférence comme étant plus complette, mieux exécutée quant à la partie Typographique, & de plus dédiée à Monseigneur le Duc de Bourgogne. L'Epître dédicatoire n'est pas un hors-d'œuvre produit par la flatterie & dressé par le mensonge. M. le Blond, témoin des progrès du jeune Prince dans la carrière des Sciences, n'énonce, sur ce point, que des vérités. Aussi voit-on à la tête de cette Dédicace une jolie Vignette, où Minerve elle-même prend soin des études de cet auguste Elève. Elle l'accoûtume aux mouvements du Globe & du Compas ; elle l'intèresse

aux divers objets des Arts ; tout ceci ſans effort & ſans paſſer les bornes du pur amuſement. Les temps précieux ſont deſtinés à l'étude même de la ſageſſe, & aux leçons les plus pures de la vertu. C'eſt ce que l'Auteur décrit dans ſon Epître dédicatoire : morceau par conſéquent très-agréable à tout Lecteur François, & très-propre en même-temps à inſinuer la vraie méthode d'éducation pour quiconque doit commander aux hommes & faire leur bonheur.

Néceſſité de penſer à la mort, ou Inſtructions Chrétiennes pour le temps de la maladie ; Ouvrage non-ſeulement utile à ceux qui adminiſtrent les derniers Sacrements, & qui ont le ſoin ſpirituel des Malades ; mais encore aux Malades même, & à ceux qui leur donnent les ſecours temporels. (Volume *in*-12. de plus de 500

pages.) A Paris, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais; & Hérissant Imprimeur, rue Neuve Notre-Dame; & à Senlis, chez Des Rocques. M.DCC.LVII. Il y a, dans ce Livre, des Exhortations, des Prières, des Paraphrases, tout ceci relatif à l'état des Malades: on ne peut que bien parler, quand il s'agit de faire envisager la mort sous le point de vuë de la Foi & de l'Evangile; c'est assez le mérite de ce Livre, où l'on pourroit néanmoins desirer un peu plus de force & d'onction.

Lettres spirituelles sur différents sujets de piété. Par M. l'Abbé d'Olonne, Docteur en Théologie & en Droit Canon de la Faculté de Paris. (Volume *in*-12. de 464 pages.) *Chez Brocas, rue S. Jacques 1757.* Il y a 90 Lettres dans ce petit Recueil, ce qui prouve que chacune n'est pas longue. On

a cru que la brièveté pourroit faire naître une innocente curiosité. Ces Lettres sont bien écrites, & communément instructives; on y trouve des traits lumineux & quelques coups de force, c'est ce qu'il faut pour porter les ames au desir du salut: ce qui est l'effet de la grace, non le fruit de l'exhortation des hommes. Quand les Directeurs écrivent des Lettres de piété, ils devroient en bien examiner la nécessité, le sujet, l'objet, & quand elles sont écrites & reçues, en apprécier les fruits. Si cette observation engageoit à diminuer le nombre de certaines Lettres, elle détermineroit à multiplier celui de quelques autres: & ceci n'est point une chose indifférente; le trop & le trop peu en cette matière sera jugé par le Maître qui voit tout, & qui punira les Directions pleines de négligences ou d'amusements. Celle-ci, encore une fois, nous

paroît bonne, & il ſemble qu'on peut en conſeiller l'uſage à beaucoup de perſonnes.

Depuis la naiſſance de l'Empire littèraire, il n'eſt arrivé qu'à M. de Fontenelle de vivre un ſiècle & de jouir, pendant quatre-vingts ans, d'une grande conſidération; d'avoir eu peu d'ennemis, & de ne s'en être jamais fait aucun; de mériter toutes ſortes d'éloges après ſa mort, & d'en avoir déja épuiſé la ſource durant ſa vie. Cet homme célèbre eſt véritablement un phénomène, & il ne faut pas s'attendre qu'il en paroiſſe ſi-tôt un autre de la même trempe phyſique, morale, littéraire, académique; un eſprit qui ſoit également propre aux Sciences & aux Belles-Lettres; qui tienne un des premiers rangs parmi les Philoſophes, les Géomètres, les Orateurs, les Poëtes, les Critiques &c. qui puiſſe parler le langage de tous

les Arts, de tous les temps, de tous les eſprits; qui ait l'avantage de concevoir tout avec facilité, & de le rendre avec agrément; qui ſçache caractériſer le mérite des autres, embellir leurs penſées, & ajoûter un nouveau prix à leurs découvertes. Qu'on ne ſe flatte pas de revoir un Citoyen qui joigne la politeſſe des Sociétés au ſérieux du Cabinet; la douceur des mœurs à l'apreté des Sciences; l'égalité d'ame à la multitude des travaux; la modeſtie aux plus brillants ſuccès; qui d'ailleurs ait le bonheur de paroître au plus beau ſiècle des connoiſſances humaines; d'être produit dans le monde par deux oncles très-illuſtres *; de vivre au centre du goût & de l'urbanité; enfin de ſubſiſter ſeul, entre tous

* MM. Corneille, Oncles de M. de Fontenelle.

les Sçavants de l'Europe, presque à l'égal des Monuments.

M. de Fontenelle étoit né à Rouen, & y avoit été baptisé le 14. Février 1657. Nous devons cet Extrait-Baptistère (tiré des Registres de la Paroisse de S. Vigor de Rouen) à M. l'Abbé Saas, Chanoine & Académicien de la même Ville. Il nous donne de plus une Elégie Latine sur la mort de son illustre Compatriote : nous en citerons des traits qui feront juger que le langage antique de Rome ne pouvoit être mieux employé, qu'à célébrer la mémoire du plus ancien Littérateur qui fût au monde.

FONTANELLA obiit lauris oneratus & annis;
Nestor & Aonii gloria prima chori.
Vidit vivendo revoluti tempora sæcli,
Cui referent nullum postera sæcla parem.

M. de Fontenelle eſt mort peu de jours après le funeſte évènement du 5. Janvier.* Il a pû en être inſtruit, il a pû partager encore les ſentiments de la patrie.

Ultima fata ſeni non attulit una ſenectus;
Ad ſenium acceſſit, plus nocuitque dolor.
Quis dolor? ex ictu tremuit quo Gallia: quanquam
Salvo Rege timor, mœror & omnis abeſt.

---

* Sur cette terrible cataſtrophe qui a mis toute la France en pleurs, nous pourrions raſſembler beaucoup de Pièces tant en Proſe qu'en Vers, qui nous ont été communiquées. Mais le ſouvenir d'un ſi déteſtable forfait nous trouble encore, & il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût en ſouſtraire la connoiſſance aux races futures. Déplorons le malheur de notre ſiècle; apprenons à penſer ſur cet objet en Citoyens & en Chrétiens. La Patrie & l'Evangile, voilà nos Maîtres.

Mors illi, vulnus Regis; Regalis amoris
Victima ſuccubuit: Dulce ità, Grande mori.

Les trois Académies adoptèrent à l'envi M. de Fontenelle, & il les a illuſtrées toutes trois; le Poëte félicite en particulier celle des Sciences.

O felix una antè alias Academia miris
Naturæ latebras pandere docta modis!
Felix nacta virum qui te tibi pingere poſſet,
Et calamum inventis æquiparare tuis!

M. l'Abbé Saas indique de ſuite tous les Ouvrages de M. de Fontenelle : il dit ſur chacun ce qu'il convient de dire ; il inſinue quelquès mots de critique ſur un petit

nombre. Voici ce qui concerne la guerre des Anciens & des Modernes, controverſe où M. de Fontenelle ſoûtenoit le parti des derniers.

Innumeris celebrem pugnis Veterum atque Recentum
Cùm renovat litem, cur fuit ille recens?
Perveniat Veterum ad famam, miſcebitur illis;
Atque, velit, nolit, ſic erit ille Vetus.

Il y a bien de l'eſprit, de la fineſſe, de la politeſſe dans ces deux derniers Vers. Ils revendiquent au parti des Anciens, le partiſan le plus zélé des Modernes, dût-il même s'en fâcher ou s'y oppoſer. C'eſt qu'il ſera digne de tenir un rang diſtingué parmi les Anciens: évènement qui terminera la diſ-

pute à l'avantage de ceux-ci, ſans bleſſer les autres.

L'Eloge des Extraits de M. de Fontenelle, dans l'Hiſtoire de l'Académie, eſt un des plus beaux endroits de cette Elégie.

Quantus in Excerptis ordo, quantique lepores!
Plus opere immenſo perbreve fulget opus.
Squallida quæ fuerant primùm, nunc aurea ſplendent,
Dat pretium ſolers, dat decus omne manus.
Fit roſa quod tangit; rigidis in ſentibus uvas,
Et ſterili in trunco roſcida mella legit.
Invideat, nec Apem ſibi Græcia vindicet uni:
Attica quæ fuerat, Gallica nunc ſit Apis.

M. de Fontenelle étoit de l'Académie de Rouen ; cette Compagnie n'oubliera pas de le célébrer par un Eloge littèraire, & l'on peut s'en repoſer, à cet égard, ſur les talents de M. le Cat, Secrétaire de cette Académie pour la partie des Sciences. C'eſt ce que M. l'Abbé Saas exprime en cette manière :

Ipſaque conſueto Præconem tempore promet
Cui fas illuſtrem pingere ritè virum.
Artes ille colit quas FONTANELLA colebat,
Et propè habet cunctas quas celebrabit opes.
Tam notum nobis hunc reddet, amicus amico
Scriptor ſcriptori, quàm benè notus erat.
Hunc ſibi noſtra diù Præconem Academia ſervet ;
Ille tamen ſerò Funera noſtra canat.

Traité des Courbes Algèbriques. (Volume *in*-12. d'environ 200 pages.) L'Académie Royale des Sciences a fait l'éloge de cet Ouvrage, en disant qu'il *renferme & explique avec beaucoup de simplicité & de netteté les principales affections des Courbes Algèbriques considérées en général, & qu'il pouvoit être fort utile à ceux qui voudront s'instruire de cette partie de la Géomètrie.* Il se trouve chez Jombert, rue Dauphine.

Observations de Chirurgie, où l'on en trouve de remarquables sur les effets de l'agaric de Chêne dans les amputations, &c. Traduites de l'Anglois de M. Warner &c. ausquelles on a joint deux Lettres d'un Médecin de Londres, dont la premiére contient des règles pour conserver la santé; & la seconde fait connoître l'abus des remèdes empyriques. (Volume

in-8°. de 330 pages.) *A Paris, chez Ganeau, rue S. Severin.* M. DCC. LVII. Il ne faut ni trop ravaler ni ſurfaire ce Livre. La meilleure partie eſt celle qui comprend les Obſervations ; encore y répète-t-on des choſes qui nous étoient déja bien connues, telles que l'extirpation du Cryſtaltin dans la Cataracte ; l'application de l'agaric de Chêne dans le cas de l'amputation, &c. Les deux Lettres qui ſuivent, l'une ſur le régime, l'autre contre les empyriques, ſont fort médiocres & ne contiennent que ce qui a été dit cent fois.

Hiſtoire Généalogique des anciens Sires de Salins au Comté de Bourgogne, iſſus des Comtes de Mâcon & de Bourgogne ; contenant l'Hiſtoire de ces Seigneurs, depuis l'an 941, juſqu'à l'an 1267 ; une Diſſertation ſur l'in-

dépendance de la Seigneurie de Salins ; un Abrégé de l'Histoire de cette Ville ; la Liste des Familles nobles qui en sont originaires, ou qui s'y sont établies ; les Hommes illustres & les Sçavants qu'elle a produits ; la Succession chronologique de ses Vicomtes ; la Généalogie des Seigneurs de Monnet, qui ont été les premiers décorés de ce titre ; celles de toutes les Maisons qui ont porté le nom de Salins. Avec des Notes historiques & généalogiques sur l'ancienne Noblesse du Comté de Bourgogne ; justifiée par Chartres, Chartulaires des Eglises & Monastères, Manuscrits, Histoires, & autres Monuments authentiques ; ornée de Vignettes & d'Armoiries. Par J. B. Guillaume, Prêtre du Diocèse de Besançon. *Deux Volumes* in-4°. *proposés par souscription.* A Besançon, chez Jean-Antoine Vieille, Imprimeur-Libraire.

Conditions proposées aux Souscripteurs.

Le présent Ouvrage sera imprimé en beaux caractères, sur du grand & du petit papier ; il contiendra au moins onze cents pages pour les deux Volumes, qui seront délivrés aux Souscripteurs pour le premier Septembre 1757.

On payera pour le tout en souscrivant ; sçavoir,

Pour le petit papier, . . 10 liv.

Pour le grand papier, . . 14 liv.

Ceux qui n'auront pas souscrit, payeront 14 livres pour les Exemplaires en petit papier, & 18 livres pour ceux qui seront en grand. Les Souscripteurs seront chargés du port & de la relieure.

Le temps ouvert pour la souscription sera jusqu'au premier Avril 1757.

Meſſieurs Robert, Auteurs de l'Atlas univerſel en cent Cartes, Ouvrage annoncé dès 1752 & très-bien accueilli du Public, ont délivré juſqu'ici 90 Cartes, & il ne leur en reſte que dix à publier pour remplir tous leurs engagements. Ces dix Cartes seront prêtes dans le cours de cette année, & l'on peut ſouſcrire encore moyennant 96 livres pour le petit papier, & 120 livres pour le grand. On a déja, dans la ſuite des 90 Cartes, les morceaux qui doivent le plus intéreſſer dans les circonſtances; ſçavoir, l'*Angleterre*, la *Ruſſie*, l'*Allemagne*, la *Saxe*, la *Bohème*, la *Pruſſe*, les *Indes Orientales*, l'*Amérique Septentrionale & Méridïonale*, le *Canada*, les *Poſſeſſions Angloiſes en Amérique*, &c.

On vient de publier le ſixième & dernier Tome des *Œuvres de*

feu M. Cochin, Avocat en Parlement. In-4°. Ce Volume comprend encore plusieurs Mémoires de ce Jurisconsulte célèbre, & une Table générale des matières. *On le trouve chez De Nully, au Palais; Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais; Durand, rue du Foin.*

Vincent, rue S. Severin, distribue un Livre utile, intitulé *Calculs tout faits depuis 1. denier jusqu'à 50000 livres, & détail par jour & par mois du produit des rentes depuis 1. livre jusqu'à 100000 livres, avec des Tarifs pour les intérêts, d'autres à tant pour 100 sur l'escompte, le change &c.* Par Mathias Mesange. (Volume *in*-12.) Il semble qu'avec ce Livre on peut expédier plus promptement les comptes chargés de fractions, qu'avec celui de

Barème. Il faut lire la Préface qui eſt à la tête du Volume, & ſuivre l'ordre qu'indique l'Auteur.

M. d'Anville, de l'Academie Royale des Belles-Lettres, publie une belle Carte des Côtes de la Grèce & de l'Archipel, avec l'Analyſe qui forme un Mémoire *in*-4°. de 60 pages. Nous en rendrons compte inceſſamment, ainſi que d'autres Nouveautés qui abondent depuis quelques jours.

Hériſſant, rue Neuve Notre-Dame, vient d'imprimer *un Eſſai Chronologique ſur l'Hiſtoire du Barrois*. Par M. de Maillet, M^e des Comptes. *In*-12. pag. 235.

TABLE
DES ARTICLES
Du mois d'Avril, 1757. I. vol.

ARTICLE XXXIII. *Vrai Tableau de la Philosophie, &c.* 773
ART. XXXIV. *Histoire générale des Guerres, &c.* Suite de l'Article XXIX. au mois de Mars. 790
ART. XXXV. *Commentaires sur la défense des Places, &c.* 810
ART. XXXVI. *Abrégé Chronologique de l'Histoire ancienne des Empires, &c.* 829
ART. XXXVII. *Les choses comme on doit les voir.* 841
ART. XXXVIII. *Histoire de Marie de Bourgogne, &c.* 864
ART. XXXIX. Caroli Linnæi Amœnitates Academicæ, &c. *Dissertations Physiques, Médicinales, Botaniques de M. Linnæus, &c.* 881

Art. XL. *Histoire du Diocèse de Paris, &c.* 901

Art. XLI. *Discours politiques sur les avantages que les Portugais pourroient retirer de leur malheur, &c.* 918

Art. XLII. Nouvelles Littéraires. 933

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Mars, 1757.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'Herissant, rue N. D.

Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. Deville.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Avril, 1757. II. vol.

AVERTISSEMENT.

Les personnes qui voudront recevoir exactement, a Paris, le Journal de Trévoux le premier de chaque mois & les quinze des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, pour les mois doubles indiqués, payeront pour l'année les seize Volumes 12 liv. 16 s. & par la Poste port franc 17 liv. 12 s.

La Religion vengée ou Réfutation des Auteurs impies. Quinze cahiers, 9 liv. Port franc par la Poste, 12 liv.

Lettres Critiques, ou Analyse & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, 12 Vol. *in*-12. Le VI. Vol. est en vente; on imprime le VII. les VIII. IX. & X^e Volumes se publieront en l'année 1757; les XI. XII. & Volumes suivants en 1758.

On peut s'adresser en Province, chez les Libraires des Villes du Royaume.

Le prix de chaque Volume relié est de 50 sols en veau, broché 42 sols.

On les recevra à Paris aussi-tôt leur publication.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

AVRIL, 1757. II. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée.
HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'Or.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES ME'MOIRES COMMENCE'S en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 714 volumes : Sçavoir,

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.	VOL.
1701.	9.	1730.	12.
1702.	12.	1731.	12.
1703.	12.	1732.	12.
1704.	13.	1733.	12.
1705.	12.	1734.	12.
1706.	12.	1735.	14.
1707.	12.	1736.	15.
1708.	12.	1737.	13.
1709.	12.	1738.	13.
1710.	12.	1739.	14.
1711	12.	1740.	13.
1712.	12.	1741	12.
1713.	12.	1742.	12.
1714.	12	1743.	12.
1715.	12.	1744.	12.
1716.	12.	1745.	12.
1717.	12.	1746.	15.
1718.	12.	1747.	14.
1719.	12.	1748.	15.
1720.	5.	1749.	14.
1721.	12.	1750.	15.
1722.	12.	1751.	14.
1723.	12.	1752.	15.
1724	12.	1753.	16.
1725.	12.	1754.	16.
1726.	13.	1755.	16.
1727.	12.	1756.	16.
1728.	12.	1757.	6.
1729.	12.		

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Avril, 1757. II. vol.

ARTICLE XLIII.

COMMENTAIRES sur la défense des Places d'Æneas le Tacticien, le plus ancien des Auteurs Militaires ; avec quelques Notes. Le Tableau

Militaire des Grecs du même temps. Les Ecoles Militaires de l'Antiquité, & quelques autres Pièces. Par M. le Comte de Beausobre, Maréchal des Camps & Armées du Roi. *Tome II. Contenant le Tableau Militaire des Grecs au temps qu'Æneas écrivoit, & que Philippe, père d'Alexandre le Grand, changea toute la face de la Grèce; le portrait de ce Prince, son parallèle avec Cesar & Alexandre, & les Ecoles Militaires de l'Antiquité.* (Volume *in*-4°.) A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Pissot, Quai de Conti. M. DCC. LVII.

TRois grands Tableaux dans ce Volume; celui de la Milice des Grecs; celui de Philippe, père d'Alexandre le Grand; celui des anciennes Ecoles Militaires. Nous les présenterons successive-

ment, mais en ſimple eſquiſſe, & il faudra recourir au Livre même pour jouir du ſpectacle entier de ces grandes choſes.

I.

Tableau Militaire des Grecs.

On prend ce Peuple dans ſon beau temps, qui fut celui de la guerre du Péloponèſe, & tout l'intervalle juſqu'au Regne de Philippe, père d'Alexandre le Grand. Placez-vous, dans l'Hiſtoire, à l'an 431 avant Jeſus-Chriſt & deſcendez vers l'an 360, vous aurez l'âge militaire des Grecs. Mais n'imaginez pas, entre toutes leurs Républiques, des maximes uniformes; chacune d'elles ſuivoit ſes penchants & ſe faiſoit des loix. Ainſi, par exemple, les Eubéens ne ſe ſervoient que de la pique, de l'épée & du bouclier, *mépriſant toute manière de combattre*

qui n'étoit pas de pied-ferme. Les Locriens ne ſouffroient chez eux que l'arc & la fronde, *ne combattoient qu'en voltigeant & par eſcarmouches.* Les Phocéens n'avoient point d'Infanterie péſante, & les Thébains ne connoiſſoient point de troupes légères. *Les Spartiates excelloient dans l'Infanterie, les Athéniens ſur Mer, les Theſſaliens dans la Cavalerie.*

En général la Cavalerie des Grecs étoit mauvaiſe, excepté celle des Theſſaliens, gens amateurs de butin & qui, pour être plus leſtes, préféroient la Cavalerie légère. Sparte eut néanmoins, pour la Cavalerie même, *des moments brillants.* C'étoit, quand on faiſoit monter à cheval, des *Citoyens* ou des *Alliés nobles :* cès troupes valoient beaucoup mieux que le petit peuple ou des mercénaires, pour le combat; *mais l'eſprit de*

prétention & d'indocilité, la volupté & le dégoût des longues fatigues s'introduiſirent dans ces Corps... *Ces Meſſieurs avoient des valets & des lits ; ils attendoient avec impatience la fin de la campagne.* Ce n'étoit pas le compte d'Agèſilas ; il ſe paſſa de ces petits-maîtres, & leur préféra de bons Cavaliers, tirés du peuple *comme les Phalangites.*

La diſcipline de Sparte étoit admirable ; on ne ſe débandoit jamais après les fuyards, on marchoit à l'attaque d'un pas égal, meſuré, cadencé, *au ſon des flutes & des lyres diſtribuées dans les Compagnies.* La marche rendoit la meſure de l'air ; & Agèſilas prétendoit diſtinguer par-là les bons ſoldats des poltrons. Ceux-ci, occupés de leur poltronerie, étoient ſouvent hors de cadence ; au-lieu que les braves ſe rendoient attentifs au ſon des inſtruments, &

jouissoient de toute la liberté nécessaire pour s'y conformer. Au reste cette marche, si tranquille en apparence, étoit formidable à l'ennemi. Ces hommes conduits par l'harmonie des flûtes, comme s'il avoit été question d'une noce, baissoient tout-à-coup leurs piques, enfonçoient l'ennemi, le mettoient en désordre, le poursuivoient très-peu, & retournoient dans leur camp au son des trompettes.

Ces Spartiates avoient une méthode que nous n'imitons guères. Pendant la paix, les exercices militaires étoient de la plus grande rigueur ; en campagne, on les adoucissoit, au point même de permettre aux soldats d'être plus parés qu'à l'ordinaire, de se nourrir plus délicatement, de travailler moins. *La guerre étoit pour les Spartiates un temps de relâchement & d'aisance, qui la leur*

faiſoit aimer. Oh! que Lycurgue connut bien la nature de l'homme! C'eſt la réflexion judicieuſe de M. de Beauſobre, qui, dans tous ces détails, ſuit les meilleurs Hiſtoriens, quoiqu'il ne les nomme pas. On les trouvera tous chez le docte Cragius, qui a fait un fort bon Traité *de la République des Lacédémoniens.*

Les armées de Sparte étoient compoſées de Citoyens, d'Alliés, & d'Ilotes qui étoient comme les eſclaves de la Nation. Agèſilas voulut que chaque Canton ou Province fournît ſon bataillon ou ſa troupe, comme ſi, par exemple, chez nous *le Régiment de Picardie étoit de Picardie, & Champagne de Champagne. Par ce moyen chaque Corps avoit à cœur l'honneur de ſa Province.* Tous les Colonels Lacédémoniens étoient hommes faits & experts, ils n'avoient pas beſoin *que la bonne*

manœuvre de leur Régiment commençât leur réputation. Voilà un mot d'une grande étendue & d'un ſens profond, quand on compare nos uſages modernes. L'épée des Lacédémoniens étoit courte, droite, large & à deux tranchants. Ces gens-là vouloient toujours approcher l'ennemi & ſe meſurer corps-à-corps : s'ils avoient vû nos bouches à feu, ils ſe ſeroient bien plus récriés que leur Roi Archidamus, à la vuë d'une groſſe arbalêtre de nouvelle invention : *O Hercule ! la valeur va devenir inutile. Un poltron & un boiteux*, ajoûte notre Auteur, *peuvent lâcher un coup de fuſil, mais pour combattre corps à corps il faut être robuſte & valeureux.*

Lacédémone n'étoit que guerrière, mais chez elle la guerre étoit un métier & non une ſcience. Elle excelloit dans la Tactique d'Infanterie, & nullement dans la

Tactique d'armée : deux choses fort différentes ; la premiére est bonne pour les évolutions de chaque Corps, mais la seconde est nécessaire pour les opérations de l'armée entiére, & ces opérations doivent varier selon les circonstances.

Si cette République s'est maintenue durant près de sept siècles, elle dut cet avantage à la force de ses institutions, à sa frugalité, à son éloignement pour les arts de luxe, à cet esprit national qui faisoit aimer la patrie au-dessus de tout. Sa position dans le fond du Péloponèse la garantit aussi de l'invasion des Etrangers ; il auroit fallu être bien avide de conquêtes pour s'engager dans un *pays maigre*, peuplé de gens qui ne craignoient rien, qui n'avoient ni or ni argent. Philippe & Alexandre les vainquirent, mais ne se picquèrent pas de les subjuguer. Ils

les empêcherent ſimplement *de nuire*, & de figurer déſormais dans la Grèce. Il faut bien ſe reſſouvenir que les Spartiates d'alors avoient dégénéré, & que ſur ſept ſiècles de durée il y en a deux de décadence.

Athènes diſputoit à Sparte l'Empire de la Grèce. C'étoient deux rivales qui tendoient au même but par des moyens oppoſés. Les Athéniens étoient frivoles & inconſtants ; ils ſe livroient à une ſorte de *vivacité ſpirituelle qui étoit leur lot*, *& qui les portoit à penſer plus par opinion que par principes. Il fallut de fâcheux évènements* à ce peuple *pour que la crainte rabattît ſa folle préſomption.*

Les Athéniens firent ſur la Sicile une entrepriſe qui leur coûta quarante mille hommes, & qui les réduiſit à plier ſous les armes de Lacédémone. En conſidérant les

divers emplois de ces quarante mille hommes, on voit qu'il n'y en avoit qu'un peu plus de dix-huit mille qui fussent gens de guerre; le reste comprenoit des matelots, des rameurs & des valets : le nombre de ces derniers montoit à sept mille quatre cents ; & voilà bien une preuve de la mollesse des Athéniens, que nous avons trop *imitée* dans nos armements. On sent qu'Athènes livrée à tant de luxe devoit être vaincue par Philippe, *qui bannit de ses troupes jusqu'aux moindres commodités.*

Mais qu'étoit-ce qu'Athènes durant la paix? Le séjour des plaisirs, des fêtes, des spectacles; on y passoit le temps à cultiver la Poësie, l'Eloquence, tous les Arts d'amusement. Il ne restoit plus ni fonds pour la guerre, ni exercices militaires, ni prévoyance sur l'avenir. » La brigue occupoit » encore beaucoup les Citoyens,

» Chacun vouloit devancer ses ri-
» vaux dans les charges de l'Etat.
» Chacun vouloit être à la tête de
» sa tribu ; & tous les Citoyens
» ayant connoissance des affaires de
» la République, que de temps
» n'employoient-ils pas les uns à
» critiquer la conduite du Gouver-
» nement, les autres à en faire
» l'apologie ! L'intérêt particulier
» leur imposa l'usage des visites,
» & cet usage les entretint dans le
» désœuvrement. Les nouvelles de
» toute espèce, les gentillesses d'es-
» prit, l'agréable débauche rem-
» plissoient le reste. Ils désiroient
» plus de demeurer dans la Capi-
» tale que d'aller à la guerre, quoi-
» que les occasions pressantes les
» trouvassent toujours courageux.«

Notre Auteur ajoûte beaucoup de détails sur les armes des Grecs, & sur les proportions qu'ils observoient entre la Cavalerie & l'Infanterie, entre les armées de terre

& de mer, entre la défenſe & l'attaque des places ; & dans tout ceci on voit que ce peuple étoit ſujet à de grandes inconſéquences & à des légèretés bien ſenſibles. M. de Beauſobre n'oublie ni la maniere dont ce peuple formoit & rangeoit ſes troupes, ni l'ordre qu'il gardoit dans les combats, ni la méthode de ſes campements, ni les loix qu'il s'étoit preſcrites pour les ſièges, ni les vices qui influoient dans ſon Gouvernement, ni les cauſes de ſes mauvais ſuccès. Il y a toutes ſortes de points de vuë dans ce Tableau, & une infinité de rapports qui pourroient encore inſtruire les Militaires de ces derniers temps. L'Auteur ſe laiſſe aller quelquefois à des conſidérations critiques ſur les Grecs ; & l'on ſeroit aſſez tenté de prendre ces morceaux pour des Apologues : mais que de fineſſe dans ces touches, d'attention à généraliſer ces

nuances, afin qu'elles puissent être utiles à tout le monde & ne blesser personne!

II.

Portrait de Philippe, père d'Alexandre le Grand.

Ce Prince est le Héros de M. le Comte de Beausobre, qui se garde bien de le peindre d'après les harangues de Demosthène. On trouve même ici à ce sujet une excursion assez vive contre M^rs de Tourreil & Rollin, Chefs, parmi les Modernes, *du parti Anti-Philippe*. On peut juger que, dans ce morceau, Demosthène n'est pas épargné. Selon M. de Beausobre, ce n'étoit qu'*un grand Orateur... qui faisoit sonner ses syllabes comme Stentor, & présentoit un front d'airain... Ne seroit-on pas en droit de soupçonner que ses Philippiques ne puisoient pas plus*

leurs motifs dans l'intérêt public, bien ou mal pris, que dans sa haine contre l'esprit transcendant d'un Prince aussi Logicien qu'éloquent, dont la seule présence l'avoit confondu ? L'éloquence, l'esprit & le sçavoir de César désobligerent de même l'amour propre de Ciceron... Les hommes qui ont un mérite, redoutent & envient ceux qui en ont deux. César & Philippe avoient le courage & la science de la guerre comme aux dépens de Ciceron & de Demosthène... En falloit-il davantage pour armer l'éloquence de l'un contre César, & celle de l'autre contre Philippe? La suite de cette tirade contre Demosthène rappelle sa poltronerie, son avarice, & les maux dont il fut la cause en abusant du talent de parler. Tout ceci au reste est dit pour relever Philippe, & pour réfuter M^rs de Tourreil & Rollin, qui n'ont vû que le

beau diſeur dans Demoſthène & point du tout le Citoyen dangereux.

Notre Auteur ſuit Philippe depuis les premiers moments de ſon éducation, & il ne trouve guères en lui que des vertus. » La prudence, la combinaiſon & le courage furent ſes vertus au-dehors ; » la juſtice, la générοſité, l'affabilité furent celles qu'il voua à » ſes ſujets. Il réuſſit à ſe faire » aimer & eſtimer, même de ſes » ennemis vaincus. Il rétablit la » Macédoine, étendit très-loin ſes » frontières, devint le Général des » Grecs, & ouvrit la conquête d'un » vaſte Empire à ſon fils, qui profitant d'un grand pas que ſon père » avoit fait, eut la vertu de faire le » reſte. «

Quand on a bien de l'eſprit, comme notre Auteur, on réuſſiroit à juſtifier quelqu'un qui vaudroit encore moins que Philippe.

Mais il eſt vrai que nos deux Académiciens (Mrs de Tourreil & Rollin) ont eu tort de ne pas prendre l'avis de Polybe, avant que de ſe décider ſur le compte du Roi de Macédoine. Polybe le repréſente comme un Prince plein d'*équité*, de *modération*, d'*humanité*. C'eſt ce qu'il faudroit voir dans le cinquième Livre de cet Hiſtorien; & il reſteroit enſuite à examiner ſi l'on doit plutôt s'en rapporter à Polybe qui vivoit près de 200 ans après Philippe, qu'à Demoſthène qui étoit contemporain de ce Prince; mais en cette matière il ſeroit auſſi néceſſaire de conſidérer s'il ne faut pas plus ſe défier de l'animoſité d'un Contemporain, que de ſoupçonner de la flatterie ou de l'ignorance dans un Ecrivain poſtérieur de deux ſiècles. Quoi qu'il en ſoit, on lira volontiers toute cette belle & ingénieuſe Apologie; avec les Notes qu'a-

joûte l'Auteur aux deux parallèles ; l'un de Philippe & d'Alexandre, l'autre de Philippe & de Céſar, par M. de Tourreil. Ces Notes ſont deſtinées à réfuter, modifier, amplifier, completter le récit de l'Académicien ſur le caractère de Philippe & ſur les diverſes actions de ſa vie.

III.

Tableau des anciennes Ecoles Militaires.

Il y a plus que cela dans ce Morceau. Outre la deſcription des Ecoles Militaires de l'Egypte, de la Perſe, de la Grèce, de Lacédémone, de Rome, on y trouve 1° le plan de trois Ecoles Militaires, appropriées aux beſoins de ces derniers temps ; la premiére pour des Officiers, la ſeconde pour des Soldats, la troiſiéme pour des Gé-

néraux. 2° Le projet d'une Académie Militaire, c'eſt-à-dire d'une ſociété de ſçavants Militaires qui travailleroient au progrès de la Science de la Guerre. Or nous ne croyons pas qu'il ſoit poſſible d'imaginer, ſur ces trois objets, des détails plus inſtructifs & même plus agréables que ceux qui rempliſſent tout ce morceau. Nous en laiſſons le jugement au Lecteur, & nous terminons cet Extrait par une légère diſcuſſion ſur ce que M. de Beauſobre appelle une *erreur de M. Rollin*. A la bataille de Mantinée, donnée l'an 363 avant Jeſus-Chriſt, entre les Thébains & les Lacédémoniens, il y avoit du côté de ces derniers ſix cents hommes de Cavalerie, nommés *Squirites*, que M. Rollin dit avoir été tirés *de Scyros, petite Ville aſſez voiſine de Lacédémone.* Sur quoi M. de Beauſobre dit qu'il ne comprend pas comment on peut ſe

tromper à ce point. » Scyros, » *ajoûte-t-il*, ou Skyros eſt une » Iſle de la Mer Ægée : ce qui » diffère beaucoup de la préten- » due Ville de Scyros voiſine de » Lacédémone. « Nous ne prétendons pas excuſer ici M. Rollin ; peut-être même fait-il une faute comme on le lui reproche : mais nous devons dire que long-temps avant lui, le Géographe Etienne a reconnu, dans la Laconie, une petite Ville nommée *Scyros* ; on peut conſulter ce mot dans ſon Dictionnaire. D'ailleurs, puiſque Thucydyde, Xénophon, Diodore de Sicile s'accordent à nommer *Scyritide* un canton de la Laconie, n'eſt-il pas naturel de penſer que la Ville de *Scyros* faiſoit naître cette dénomination ? C'en eſt aſſez ſur ce petit objet. Ailleurs M. de Beauſobre critique d'Ablancourt, qui a mal rendu une phraſe de Xénophon dans la retraite des dix

dix mille : la censure est juste, & mèrite d'être remarquée en lisant l'Ouvrage.

Nous n'ajoûtons qu'un mot : le *génie*, infiniment rare dans ce siècle, caractèrise le Livre que nous annonçons. On peut y desirer plus de correction dans le style ; mais le génie couvre ces défauts, qui d'ailleurs disparoissent par le travail ; au-lieu que le génie ne s'acquiert point.

ARTICLE XLIV.

BIBLIOTHÉQUE Françoise, ou *Histoire de la Littérature Françoise*, &c. Par M. l'Abbé Goujet, Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital, Associé des Académies de Marseille, d'Angers, de Rouen &c. Tomes XVII^e^ & XVIII^e^. *A Paris, rue S. Jacques, chez H. L.*

Guerin ; & L. F. Delatour, à S. Thomas d'Aquin ; P. G. le Mercier, au Livre d'or. M. DCC. LVI.

LA ſituation actuelle de M. l'Abbé Goujet, relativement à ſon Ouvrage, reſſemble à celle d'un voyageur qui, après avoir parcouru de vaſtes contrées incultes & ſauvages, ſe trouve enfin placé à la hauteur d'un pays riche & fertile, où la nature, embellie par les mains de l'art & de l'induſtrie, préſente une foule de tableaux variés, capables de ſatisfaire en même temps les yeux, l'eſprit & le cœur. Dans les Volumes précédents, M. l'Abbé Goujet étoit à peine ſorti de la barbarie du mauvais goût. Pour un Malherbe, qu'il avoit rencontré ſur ſa route, combien d'Auteurs ennuyeux, ignorés & faits pour l'être, n'avoit-il pas été obligé de lire ? Juſqu'ici il

n'avoit marché que dans les ténèbres. Ses pas n'étoient guidés que par quelques rayons d'une lumière passagére, échappés au hazard dans cette nuit sombre. Aujourd'hui il touche au plus beau siècle de notre Littérature. Il en est à l'aurore, mais à une aurore qui tient du grand jour. Les deux plus brillants Astres de la Scène Françoise, Corneille & Molière, ont déja éclairé l'horison de notre Parnasse.

Ces deux nouveaux Volumes de la Bibliothèque Françoise présentent une suite de cent treize Poëtes. Dans le compte que nous rendrons de ce qui concerne ces différents Auteurs, nous ne nous attacherons qu'à ceux qui nous paroîtront mériter une attention particuliére, à raison de la singularité de leurs Ouvrages. Tout ce qui porte un caractère original, en genre de bon ou de mauvais goût, sert peut être également à

completter l'Histoire de l'esprit humain.

Jean Baudouin ouvre le 17e Volume : à peine sçauroit-on qu'il a fait des Vers sans les Quatrains qu'il mit au bas des portraits d'imagination, dont Mezerai voulut & crut décorer sa grande Histoire.

Le P. Martial de Brive *avoit certainement du génie,... mais on sent qu'il aimoit les jeux de mots, & que sa Muse sommeilloit trop souvent.* Il étoit fils d'un Président au Parlement de Toulouse, & son nom de famille étoit *du Mas.* Il obtint de son père la permission de se consacrer à Dieu dans l'Ordre des Capucins. Il y vécut dans une régularité exemplaire. Il fut d'abord occupé du Ministère Evangèlique ; mais la foiblesse de sa santé l'obligea de renoncer à la Prédication. Rentré dans la solitude, il se livra tout entier à la prière, & permit à son goût pour

la Poësie, de s'exercer sur des sujets de piété. Il composa un assez grand nombre de Pièces dont quelques-unes sont estimables. Elles ont été imprimées à Lyon, en 1660, sous le titre de *Parnasse Seraphique, & les derniers soupirs de la Muse du R. P. Martial de Brive, Capucin.* Dans ce Recueil (pag. 207.) on trouve un long Dialogue, intitulé : *Jugement de notre Seigneur Jesus-Christ en faveur de Marie-Magdelaine contre sa sœur Marthe :* c'est une espèce de drame, dont les Acteurs sont *Jesus* pour Juge, *Lazare* pour Conseiller, *Marthe* Accusatrice, & *Marie-Magdelaine* Accusée: c'en est assez pour faire connoître que le P. Martial n'avoit pas autant de goût que de facilité & d'imagination.

Fontenettes, Cabotin, Frenicle, Marmet, du Perret, Chevalier, quels Auteurs! Ces noms condamnés à l'oubli ne paroissent,

dans cet Ouvrage, que comme ces herbes ſtériles, qu'un habile Botaniſte croit devoir préſenter dans le Catalogue général des Plantes. Le S[r] Chevalier ſe diſtingua par une entrepriſe bizarre ; il mit en Vers un nouveau cours de Philoſophie.

Brebœuf, quoique d'un ordre bien ſupérieur à tous ces Auteurs, n'eſt cependant encore que dans la claſſe des Poëtes médiocres. Il eſt connu par ſa Traduction de la Pharſale. On lui a reproché de ſe laiſſer quelquefois *trop emporter à ſa fureur, & de s'accabler de ſynonymes.*

Adam Billaut, plus célèbre ſous le nom de M[e] Adam, Menuiſier de Nevers, fut appellé le *Virgile à Rabot*. Cet homme ſingulier, ſans lettres & ſans étude, devint Poëte dans ſa boutique. Voici comme il s'exprime lui-même, en parlant de ſes talents poëtiques :

N'eſt-ce pas un effet de l'Eſſence ſuprême
De voir d'un feu divin mes eſprits animés,
Que reſſemblant au champ cultivé de lui-même
Je produiſe des fruits que l'on n'a point ſemés? &c.

Si ce génie facile & porté naturellement à la Poëſie avoit été nourri de la lecture des bons Auteurs, il en auroit peut-être augmenté le nombre. Tous les évènements qui ſe paſsèrent de ſon temps, montèrent ſa Lyre & obtinrent de lui des Odes, des Sonnets ou des Rondeaux. Il reçut des gratifications du Cardinal de Richelieu, & eut une penſion de Gaſton frère de Louis XIII.

Si l'Abbé de Boiſrobert n'avoit fait que des Vers, ſon nom lui auroit à peine ſurvécu. Il a dix-huit Pièces de Théatre qu'on ne lit plus,

des Stances, des Paraphrases, des Odes & des Epîtres qu'on ne lit guères. Aussi n'est-ce point à ses Vers qu'il doit l'avantage d'être connu; il en est redevable à l'honneur qu'il a eu d'être comme un des premiers Fondateurs de l'Académie Françoise, & au talent qu'il avoit d'amuser le Cardinal de Richelieu. Ce talent agréable devint pour l'Abbé de Boisrobert un talent fort utile. Il lui valut les entrées libres chez le Cardinal-Ministre, auprès duquel Boisrobert joua le rôle d'une espèce de Favori. Il accompagnoit par-tout cette Eminence, & son unique emploi étoit de l'intéresser quelques moments par des contes que son imagination vive & enjouée lui fournissoit toujours à propos. On sçait le mot de Civois, Médecin du Cardinal-Ministre : *Monseigneur*, disoit le Médecin, *nous ferons tout ce que nous pourrons*

pour votre ſanté ; mais toutes nos drogues ſont inutiles, ſi vous n'y mêlez un peu de Boiſrobert.

Cependant le Poëte favori du Cardinal fut diſgracié, & cette diſgrace fit un évènement. L'Académie Françoiſe crut que la reconnoiſſance exigeoit qu'elle parût ſenſible à l'infortune de Boiſrobert ; elle députa vers le Miniſtre pour demander la grace de cet Auteur après quelque mois d'exil. M. de Bautru, qui avoit beaucoup de crédit auprès du Miniſtre, parla auſſi en faveur de Boiſrobert. Mais ſon rappel fut l'ouvrage de M. Civois. Cet habile Médecin voyant le Cardinal indiſpoſé, & connoiſſant que cette indiſpoſition ne venoit que de quelque chagrin, lui preſcrivit pour toute ordonnance *Recipe Boiſrobert.* L'ordonnance fut ſuivie, & Boiſrobert rentra en graces. Au reſte, il uſa bien de ſa faveur, il en fit reſſentir d'utiles

effets aux gens de Lettres, dont il devint, en quelque ſorte, le Mecène & le Protecteur auprès du Cardinal de Richelieu. L'Abbé de Boiſrobert avoit des défauts qui, dans un Eccléſiaſtique, doivent paſſer pour des vices. Il étoit fort adonné au jeu & aux ſpectacles : il aimoit auſſi beaucoup les plaiſirs de la table. On rapporte à ce propos qu'un jour cet Auteur, occupé apparemment de l'idée d'un bon repas qu'il alloit faire, fut appellé en paſſant dans la rue Saint-Athanaſe pour confeſſer un homme bleſſé à mort. Il s'approcha du mourant & lui dit pour toute exhortation : » Mon camarade, dites votre *Be-» nedicite* ; « & puis s'en alla.

Gombault acquit de la réputation par ſes Sonnets, & on lit encore avec plaiſir ſes Epigrammes. Il avoit de la fierté & de la hauteur dans le caractère ; on en peut juger par la réponſe qu'il fit

au Cardinal de Richelieu. Il avoit fait en Vers le Panégyrique de ſon Eminence. Lorſque Gombault lui liſoit cette Pièce, le Cardinal l'interrompit en lui diſant : *Voilà des choſes que je n'entends pas.* A cela le Poëte répondit ſéchement : *Ce n'eſt pas ma faute.* On prétend que le Cardinal-Miniſtre voulut bien feindre de n'avoir pas fait attention à cette réponſe qui, pour le moins, *dit M. l'Abbé Goujet*, étoit indiſcréte.

Scuderi n'eſt malheureuſement pour lui que trop connu. Son nom enchaîné dans des Vers qui dureront autant que la Langue Françoiſe, eſt dévoué à un ridicule éternel. Si le grand nombre de Vers étoit une preuve de leur bonté, Scuderi pourroit paſſer pour un de nos plus grands Poëtes. Outre ſeize Pièces de Théatre, & un Poëme Epique en dix Chants, il a fait plus de douze mille Vers ;

Deſpréaux avoit donc raiſon de dire :

Bienheureux Scuderi dont la fertile plume
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume, &c.

Deſpréaux, Satyre 2.

Balzac avoit dit avant Deſpréaux: » Bienheureux Ecrivains, M. de » Saumaiſe en Latin, & M. de » Scuderi en François! J'admire » votre facilité, & j'admire votre » abondance. Vous pouvez écrire » plus de Calepins que moi d'Al- » manachs. «

A l'Article de Paul Ferry, homme aſſez éloquent & Poëte médiocre, il s'eſt gliſſé une faute d'impreſſion qui auroit dû trouver place dans l'*Errata*; on le dit mort en 1669, & on le fait naître en 1691, (il faut lire 1591.)

Trop de facilité & un goût peu

ſûr ont empêché Giles Boileau d'être auſſi célèbre que ſon frère Deſpréaux. » Quand la facilité » n'eſt point le fruit d'un long exer» cice, elle doit toujours être ſuſ» pecte, « *dit M. l'Abbé d'Olivet.* Giles Boileau avoit beaucoup d'eſprit & de la littérature ; ſon frère cadet lui a fait tort ; des deux Corneilles au contraire, c'eſt l'aîné qui a fait tort au cadet.

Carpentier de Marigny occupoit & amuſoit Paris pendant la Fronde par ſes Madrigaux, ſes Epigrammes, ſes Triolets, &c. Il s'étoit attaché d'abord au Cardinal de Retz, & il entra dans les intrigues de ce Prélat autant par le caractère de ſon eſprit que par complaiſance. Il ne ſe paſſoit pas de jour, *dit Joly dans ſes Mémoires*, que Marigny ne fît quelque Chanſon contre le Cardinal Mazarin. Lorſque le Parlement de Paris eut rendu contre ce Miniſtre un Arrêt qui le

proſcrivoit & promettoit la ſomme de quinze mille livres pour ceux qui le repréſenteroient en Juſtice vif ou mort, Marigny fit un Ecrit contenant un Tarif ou Répartition de cette ſomme en faveur de ceux qui ſe déferoient du Cardinal ou qui le mutileroient ; il imagina plus de cent quarante manières différentes d'attenter ſur ſa perſonne. Par ces Pièces la plûpart fort ſpirituelles & aſſaiſonnées d'une plaiſanterie agréable, Marigny ſervit utilement la Fronde. Il ſuivit M. le Prince de Condé dans ſa ſortie de France, & fut envoyé par ce Prince dans quelques Cours d'Allemagne. Etant à Oſnabruk, il tomba dangereuſement malade. L'Evêque qui étoit Luthérien, lui faiſoit aſſez ſouvent l'honneur de le viſiter : un jour il lui demanda ſi ce ne ſeroit pas un ſurcroît de douleur pour lui, en cas qu'il mourût, d'être enterré

avec des Luthériens. *Il ne faudra, Monseigneur*, répondit Marigny, *que creuser la terre deux ou trois pieds plus bas, & je serai avec des Catholiques;* voulant faire entendre au Prélat que ses Ancêtres étoient de la Religion Catholique. Marigny avoit l'esprit délicat.

Le P. Bouhours, qui lui rend ce témoignage, ajoûte que cet Auteur est peut-être le premier qui, dans notre Langue, ait mis en œuvre la foi ou l'incrédulité de nos descendants sur les évènements merveilleux du Regne de Louis le Grand. C'est dans ce Madrigal:

Les Muses à l'envi travaillant pour la gloire
De Louis le plus grand des Rois,
Orneront de son nom le temple de Mémoire;
Mais la grandeur de ses exploits,

Que l'eſprit humain ne peut croire,
Fera que la poſtérité
Liſant une ſi belle Hiſtoire
Doutera de la vérité.

M. Titon du Tillet dit que toutes les Poëſies de Marigny mériteroient d'être recueillies & publiées. M. l'Abbé Goujet aſſûre qu'un homme d'eſprit travaille à cette Edition.

Le Marquis de Racan, *diſoit le P. Bouhours*, a été parmi nous un de ces eſprits faciles & heureux en qui le génie ſupplée au ſçavoir, & dont les Ouvrages ne ſentent ni la contrainte, ni l'étude. Boileau l'admiroit ſur-tout en ce qu'il excelle à dire les petites choſes; en quoi il reſſemble mieux aux Anciens. En effet, *pourſuit Boileau*, plus les choſes ſont ſéches & mal aiſées à dire en Vers, plus elles frappent quand elles ſont dites noblement. Racan s'eſt exer-

cé dans presque tous les genres de Poësie, & toujours avec succès. Il y a beaucoup de traits d'une éloquence vraiment sublime dans ses Odes sacrées : mais ses Bergeries sont peut-être ce qu'il a fait de mieux. On y trouve de la facilité, de la douceur, de la délicatesse, & ces graces tendres & naïves qui doivent former le caractère de la Poësie Pastorale. On lui a reproché d'être quelquefois trop négligé, & de n'être pas un Juge assez sévère pour lui-même. Malherbe, en parlant de ses deux Elèves Racan & Maynard, disoit : *Maynard fait de meilleurs Vers, mais il n'a point de force ; Racan a de la force, mais il ne travaille pas assez ses Vers : de Maynard & de lui on feroit un grand Poëte.*

Pierre Patris, né à Caën, avoit reçu de la nature un génie aimable & facile. Sa versification est

coulante, & ſon ſtyle reſpire la naïveté. Tout le monde connoît ces Vers qu'il fit deux jours avant ſa mort.

Je ſongeois cette nuit que de maux conſumé
Côte à côte d'un mort on m'avoit inhumé, &c.

Dans ſa jeuneſſe il avoit fait des Pièces galantes & même licencieuſes. Il rougit dans la ſuite de la gloire qu'il avoit acquiſe par ces Ouvrages : il n'omit rien pour les ſupprimer : ſa converſion fut ſincére & conſtante. Il conſacra ſes talents à la piété, pour réparer autant qu'il étoit en lui le mal qu'il avoit pû faire par ſes Vers profanes.

On a de lui un Recueil ſous le titre de *La miſéricorde de Dieu ſur la conduite d'un pécheur pénitent ; avec quelques autres Pièces*

Chrétiennes, le tout composé & mis en lumière par lui-même en réparation du passé.

Patris eut, à quatre-vingts ans, une grande maladie dont il guérit. Comme ses amis l'en félicitoient & lui disoient de se lever, il leur répondit : *Hélas ! Messieurs, ce n'est pas la peine de se r'habiller.* Il vécut néanmoins encore huit ans.

Le Poëme de la Magdelaine, *ce chef-d'œuvre de pieuse extravagance*, ainsi que l'appelle M. de la Monnoye, mèrite que nous nous étendions un peu sur son Auteur. Ce que nous en dirons, nous le prendrons à la source où M. l'Abbé Goujet lui-même a puisé. On trouve, dans le Mercure de France (Juillet 1750,) une Lettre de M. l'Abbé Folard à M. le Marquis d'Aubais sur le P. Pierre de S. Louis Grand-Carme. Ce Religieux naquit dans le Diocèse de Vaison en

l'année 1626 ; ſon père ſe nommoit Jacques Barthelemy. A l'âge de dix-huit ans le jeune Barthelemy devint amoureux d'une Demoiſelle nommée Magdelaine : quelques années après, lorſqu'il étoit ſur le point de l'épouſer, elle mourut de la petite-vérole. Cet évènement le plongea dans la douleur & la mélancolie. Il réſolut de quitter le monde. Il ſongeoit à entrer chez les Dominicains lorſqu'il ſe reſſouvint que ſa maîtreſſe, quelques jours avant ſa mort, lui avoit fait prèſent d'un ſcapulaire. Cette circonſtance ſuffit pour lui perſuader que Dieu le vouloit Carme. Il embraſſa cette Profeſſion.

Il avoit du goût pour la Poëſie ; il s'y appliqua dans ſon nouvel état. Mais voulant ſanctifier ſes talents, il réſolut d'entreprendre un Poëme ſacré, & de chanter les actions de quelque Saint ou de quelque Sainte. Le Prophète Elie

qu'il croyoit Fondateur de ſon Ordre, & la Magdelaine Patrone de ſa Maîtreſſe, ſe préſenterent d'abord à ſon eſprit : il ſe détermina pour la Magdelaine ; mais quelques jours après, il revint au Prophète Elie : il crut que ce ſujet lui fourniroit un champ plus vaſte & plus fécond. D'ailleurs le nom d'*Eliade* qu'il devoit donner à ſon Poëme, le charmoit par la reſſemblance qu'il avoit avec le mot *Iliade :* & cela même lui paroiſſoit devoir être d'un heureux augure pour le ſuccès de ſon Ouvrage. Il ſe mit donc à y travailler ; mais une prétendue révélation interrompit ce travail, & lui fit reprendre le Poëme de la Magdelaine. En voici l'occaſion : un jour qu'il étoit à la Ste Baume, il crut voir en ſonge ſon ancienne Maîtreſſe qui, après avoir lancé ſur lui des regards pleins de courroux, lui reprocha ſon inconſtance, lui ordonna

de reprendre ſon premier travail, & lui annonça qu'il mourroit dans l'année s'il y manquoit. Ce ſonge, que ſon imagination réaliſa, décida du ſort de ſon Poëme. L'Auteur remit ſur le métier le Poëme de la Magdelaine. Il fut au moins cinq ans à le faire, à le retoucher, & à le polir à ſa façon. Cela prouve que le mauvais, porté à un certain degré original, peut tout autant coûter que l'excellent. On prétend qu'il a été des jours entiers ſur un ſeul Vers : tel eſt peut-être celui dans lequel il repréſente la Magdelaine, méditant à la vuë d'une tête de mort ſur la fragilité de la vie.

Elle voit ſon futur dans ce préſent paſſé.

Quand le Poëme fut achevé, il fallut que l'Auteur ſe donnât beaucoup de mouvements pour obtenir de ſes Supérieurs la permiſſion de

l'imprimer. Il vint à bout de lever tous les obstacles, la Magdelenéide fut imprimée sous le titre de *la Magdelaine au desert de la Ste Baume en Provence, Poëme Spirituel & Chrétien.* L'Ouvrage long-temps public *incognitò*, demeura dix ans dans la boutique de l'Imprimeur. Quelqu'un en ayant eu, par hazard, un Exemplaire le fit si bien connoître que l'on s'empressa de l'acheter, & qu'il fallut bientôt en faire une seconde Edition. Le P. de S. Louis ne vit pas cette espèce de triomphe de la Magdelenéide; il étoit mort avant que son Ouvrage ressuscitât. En cela il a eu le sort de Milton, qui n'a jamais joui de la réputation de son Paradis perdu. Si l'on veut connoître le Poëme de la Magdelaine, on peut consulter l'Edition qu'en a fait faire M. de la Monnoye, & le jugement qu'il en a porté.

On dit que le P. de S. Louis

finit auſſi, après huit ans de travail, ſon Poëme de l'*Eliade*, qu'on prétend être encore plus ſingulier que la Magdelenéide. Quoi qu'il en ſoit de ce ſecond Poëme qui n'eſt point imprimé, la Poëſie épique n'étoit pas le ſeul talent du P. de S. Louis. Cet Auteur étoit le plus habile homme de ſon ſiècle pour faire des Anagrammes. On aſſûre qu'il avoit *anagrammatiſé* tous les Papes, tous les Empereurs, les Rois de France, les Généraux de ſon Ordre, & preſque tous les Saints. Il croyoit, *dit-on*, avec les Rabins Cabaliſtiques que la deſtinée des hommes étoit marquée dans leurs noms. Il citoit le ſien en preuve, parce que dans ces deux mots *Ludovicus Barthelemi*, il avoit trouvé cette Anagramme *Carmelo ſe devovet*, & en François *il eſt du Carmel*. Il mourut d'une hydropiſie de poitrine; on ne dit ni en quel lieu, ni à quel âge.

M. l'Abbé

M. l'Abbé Goujet qui s'eſt étendu avec complaiſance ſur la Vie & les Ouvrages de M. Godeau, s'arrête aſſez peu ſur Molière, & peut-être cela devoit être ainſi. Les louanges ſont néceſſaires au mérite médiocre : elles le font valoir, & ſemblent le multiplier & l'aggrandir. Elles dépareroient un homme ſupérieur. Les eſprits créateurs, les génies du premier ordre n'ont pas beſoin d'une recommandation étrangère : le nom de Molière préſente l'idée du Fondateur de la ſcène comique & du fléau des ridicules. Il ne manqueroit rien à la gloire de cet Auteur inimitable, s'il eût toujours reſpecté les loix de la pudeur & les droits de la vertu.

Henriette de Coligny, Comteſſe de la Suze, joignit à la plus haute naiſſance les agréments de l'eſprit, & les graces de la figure. C'eſt ſur elle que furent faits ces Vers

ingénieux, que l'on attribue au Président de Fieubet ou au Père Bouhours.

Quæ Dea sublimi vehitur per inania curru !
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit ?
Si genus inspicias, Juno ; si scripta, Minerva ;
Si spectes oculos, Mater amoris erit.

On fit aussi à sa gloire ces quatre Vers François.

Nul d'entre les mortels ne la peut égaler ;
Le Maître des neuf Sœurs ne seroit point son maître :
Pour faire des captifs, elle n'a qu'à paroître ;
Et pour faire des Vers, elle n'a qu'à parler.

La Comteſſe de la Suze a excellé parmi nous dans l'Elégie. L'eſprit y prend le ton & la tournure du ſentiment le plus délicat & le plus naturel : mais ces pièces remplies de la paſſion de l'amour ne ſont propres qu'à l'inſpirer. Cette Dame, veuve de Thomas Hamilton Comte de Hadington, épouſa en ſecondes noces le Comte de la Suze de la maiſon des Comtes de Champagne. Ce Seigneur, extrêmement jaloux de ſa femme, réſolut de la mener dans ſes terres. La Comteſſe effrayée de ce projet, & voulant le faire échouer, abjura, dit-on, par ce motif, le Calviniſme, qu'elle ſuivoit ainſi que ſon mari. Sur quoi Chriſtine, Reine de Suède, diſoit *que la Comteſſe de la Suze s'étoit rendue Catholique pour ne voir ſon mari ni dans ce monde ci, ni dans l'autre.* Ce changement de Religion ne fit qu'augmenter l'antipathie des deux époux. La

Comtesse fit offrir vingt-cinq mille écus à son mari pour qu'il consentît à ce que leur mariage fût rompu. La proposition fut acceptée. Le Parlement rendit un Arrêt qui déclara le mariage nul. Cet évènement, *ajoûte M. l'Abbé Goujet*, fit dire à un plaisant que la Comtesse avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire, parce que si elle avoit encore attendu quelque temps, au lieu de donner vingt-cinq mille écus à son mari, elle les auroit reçus de lui pour s'en débarrasser.

Nous avons très-peu de Poëtes qui, dans les Epigrammes, aient aussi-bien réussi que le Chevalier de Cailly. Il peut même être mis à la tête des Auteurs qui ont travaillé dans ce genre. Si l'enjouëment de son esprit faisoit rechercher sa société, la douceur de ses mœurs lui gagnoit des amis. Ses Poësies, qui sont en assez grand

nombre, ſont preſque toutes écrites de ce ſtyle aiſé & naturel toujours ſûr de plaire, & qu'il eſt difficile d'attraper & d'imiter. Dans une petite Préface qu'il a miſe à la tête de l'Edition qu'il a donnée de ſes Pièces, le Chevalier de Cailly déclare qu'elles lui ont très-peu coûté. » C'eſt un petit bien, *dit-il*, » que j'ai trouvé dans mon eſprit » par hazard, ſans y fouiller & » même ſans ſonger qu'il y fût. » Les penſées m'en ſont venues » non-ſeulement ſans contrainte, » mais encore bien ſouvent à la » foule, & il m'a ſemblé preſque » toujours que les Vers ſe faiſoient » d'eux-mêmes, & que les rimes » néceſſaires venoient de leur plein » gré ſe placer juſtement à l'en» droit où elles devoient être. «

Peut-être, dit le P. Bouhours dans ſa Manière de bien penſer, que le plus naïf de nos Poëtes eſt le Chevalier de Cailly. Ses petites

Poëſies ſont pleines de naïveté ; & on y reconnoît le Poëte, qui, avec de l'eſprit, étoit l'homme du monde le plus naturel & qui avoit le plus de candeur.

Il ne nous reſte des Poëſies de Des-Barreaux que le fameux Sonnet qui commence par ce Vers :

Grand Dieu ! tes jugements ſont remplis d'équité, &c.

La perte de ſes autres Pièces tourne au profit des mœurs & de la vertu, puiſqu'elles portoient preſque toutes l'empreinte du libertinage & de l'incrédulité. Des-Barreaux, petit-neveu de Geoffroi de la Vallée, Auteur du Livre intitulé *La béatitude des Chrétiens, ou le fléau de la Foi*, puni de mort pour ſes impiétés, en 1574, avoit été diſciple de Théophile, trop connu lui-même par la licence de ſes Ecrits. Des-Barreaux ne fut que

trop ressemblant à son maître & à son grand oncle ; mais il eut le bonheur, quatre ou cinq ans avant sa mort, de reconnoître ses égarements & de les détester. Il s'étoit retiré à Châlons sur Saone, où depuis sa conversion il vécut & mourut en bon Chrétien. Dans les Remarques de M. l'Abbé Joly sur le Dictionnaire de Bayle on lit l'anecdote suivante : » Messieurs » Aubry & Des-Barreaux se don- » noient tour-à-tour des coups de » bâton, & ce beau jeu dura quel- » que temps. Un jour que le der- » nier en avoit reçu, dans une rue » de Paris, un grand Seigneur qui » le connoissoit, le voyant en mau- » vais état, le fit entrer dans son » carrosse & lui demanda ce que » c'étoit ; Des-Barreaux dit : *Ce* » *n'est rien ; c'est un coquin à qui* » *j'avois fait donner des coups de* » *bâton, & qui vient de me les* » *rendre.*

La réputation de Chapelain éprouva, de ſon vivant même, diverſes révolutions. Ses partiſans le mirent au-deſſus des Poëtes de ſon temps : & cependant ſon temps étoit celui des Sarazin, des Maynard, des Racan & des Corneilles. Ses Critiques le placerent au dernier rang. On peut dire

> Qu'il n'avoit mérité
> Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
>
> *Racine, Britannicus.*

Chapelain annonça ſes talents pour la Poëſie dans la belle Ode qu'il fit à la gloire du Cardinal de Richelieu. Cette Pièce qu'on lit encore avec plaiſir, a été louée par Deſpréaux lui-même, le plus redoutable Cenſeur que Chapelain ait eu contre lui. Le Cardinal-Miniſtre fut ſi charmé de cette Ode, qu'il admit l'Auteur dans ſa

familiarité, & lui donna mille écus de penſion. Chapelain fut chargé de mettre la derniére main aux ſentiments de l'Académie ſur la Tragédie du Cid. il devint alors, *dit M. l'Abbé Goujet*, l'oracle des gens de Lettres, & en particulier de ceux qui cultiverent la Poëſie. Il conſerva long-temps cette eſpèce de conſidération ſi flatteuſe. Le Cardinal Mazarin lui donna une penſion de quinze cents livres ſur l'Abbaye de Corbie. M. le Chancelier Séguier lui envoya de ſon propre mouvement un brevet de Conſeiller d'Etat; & le grand Colbert s'adreſſa ſur-tout à lui pour avoir la liſte des Sçavants de l'Europe, & pour connoître le plus ou le moins qu'ils avoient de lumières & de talents, afin que les bienfaits du Roi fuſſent bien placés & diſtribués proportionnellement au mérite. Mais cet honneur dangereux il le paya bien cher:

car ceux qu'il ne mit point ſur la liſte fortunée, ſe déchaînerent contre ſes Ouvrages.

M. l'Abbé Goujet, parlant de l'Ode de Chapelain ſur le Cardinal Mazarin, dit qu'elle a été traduite en Vers Latins & en Vers Italiens; mais qu'il n'a vû cette double Traduction que manuſcrite: il auroit pû ajoûter que cette même Ode a été traduite en Vers Anglois par Jo. Moore. Cette Traduction, imprimée en 1648, nous a paru fidéle.

On ne peut refuſer à Chapelain la qualité de bon Critique & d'utile Littérateur: s'il s'étoit borné à ce genre de mérite, & à faire des Odes & quelques Piéces de Vers de peu d'étendue, il n'auroit point été expoſé à être *ſifflé chez nos derniers neveux* (Boileau,) mais il entreprit le Poëme de la Pucelle; il fut près de trente ans à le faire; & ſa réputation y échoua.

Cependant ce Poëme eut d'abord le plus brillant ſuccès ; il s'en fit ſix Editions en moins de dix-huit mois. Les amis de Chapelain vanterent cet Ouvrage, ils le regardoient comme un chef-d'œuvre comparable à l'Iliade & à l'Enéide. Mais ces éloges magnifiques ne purent le ſouſtraire aux traits de la Critique ; & Deſpréaux le foudroya dans vingt endroits de ſes Satyres, & peut-être encore plus par cette Epigramme qui eſt ſi bien dans le ſtyle du Poëme de la Pucelle.

Maudit ſoit l'Auteur dur dont l'âpre & rude Verve,
Son cerveau tenaillant rima malgré Minerve,
Et de ſon lourd marteau martelant le bon ſens
A fait de mauvais Vers douze fois douze cens.

Après environ un ſiècle de mépris & d'oubli, ce Poëme va reparoître dans ſon entier. Juſqu'ici il n'y en a eu que douze Chants d'imprimés. L'autre moitié étoit demeurée manuſcrite. Un homme d'eſprit a propoſé par ſouſcription une Edition corrigée complette du Poëme de la Pucelle. La ſouſcription eſt ouverte chez Ducheſne Libraire, rue S. Jacques. *

---

* Le meilleur ſervice que l'on puiſſe rendre à ce Poëme, c'eſt de lui donner de l'interêt, en lui ôtant le défaut que lui reprochoit Madame la Ducheſſe de Longueville. Quelqu'un lui ayant demandé ſi elle n'étoit pas touchée elle-même des beautés de cet Ouvrage, elle répondit : *Oui, cela eſt parfaitement beau, mais il eſt bien ennuyant.* Boileau ſaiſit ce bon mot & le rima.

La Pucelle eſt encore une œuvre bien galante,
Et je ne ſçais pourquoi je bâille en la liſant.

Le dix-huitième Tome de la Bibliothèque Françoise occupera un autre Article de nos Mémoires.

ARTICLE XLV.

FABLES NOUVELLES avec un Discours sur la manière de lire les Fables ou de les réciter. Par M*** (*in-12.* pag. 129.) A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Duchesne, rue S. Jacques.

ON annonce ici un Discours qui peut être utile, parce qu'il avertit de ne pas lire ou réciter les Fables, comme on lit ou comme on récite des Vers heroïques, dramatiques, lyriques, & parce qu'il donne des exemples pour les divers tons qu'il faut prendre relativement aux différentes

affections que contient l'Apologue. Du reste, comme ce genre est celui qui approche le plus du ton ordinaire de la conversation, il est à croire que les bons Lecteurs de Fables ne sont pas aussi rares que les bons Lecteurs de Poëme épique ou de Tragédie. Quoi qu'il en soit cependant (car il ne faut pas disputer pour si peu de chose) en conseillant la lecture de ce Discours, nous disons qu'il est précédé d'un avant-propos que nous trouvons beaucoup plus important ; voici pourquoi.

La Fontaine a excellé dans la composition des Fables ; & tous ceux qui ont voulu l'imiter, le copier, sont demeurés fort au-dessous de lui ; on peut dire même que le succès leur a totalement manqué. Sans doute leur attention trop grande à suivre ce guide les a égarés ; on a senti dans leurs Fables, la gêne, la servitude, le génie

étouffé par l'imitation puérile. Ainsi pour réussir dans ce genre, il faudroit se faire des routes nouvelles ; c'est la pensée du Fabuliste que nous annonçons : il voudroit qu'on essayât d'être naïf, élégant & agréable d'une autre façon que ne l'a été la Fontaine. Il s'autorise, pour accréditer son opinion, de l'exemple des autres Arts où divers Auteurs ont signalé diversement leur génie. Dans la Poësie épique, Homère & Virgile n'ont pas couru la même carrière, quoiqu'ils soient arrivés au même terme de succès & de gloire. Dans l'Eloquence, Bossuet & Fléchier, Bourdaloue & Massillon ont remporté la palme sans se copier les uns les autres ; & il en est de même de tous ces Arts d'agrément où tant de beaux génies se sont distingués : la Musique, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture &c. comptent parmi leurs *Virtuoses*

des hommes qui ne ſe reſſemblent que parce qu'ils ont travaillé dans le même genre. L'Apologue ſeroit-il ſeul borné au point de n'admettre que la même eſpèce de talents; & à ne préſenter qu'une ſeule & unique manière de les employer? L'Auteur eſt fort éloigné de cette penſée. Il croit que ce genre, comme tous les autres, *eſt inépuiſable*, & c'eſt ce qui l'encourage à donner auſſi un Recueil de Fables, dont l'invention & l'exécution ne ſont point des copies de la Fontaine.

Quoique nous entrions, à bien des égards, dans le ſentiment de ce Fabuliſte, nous déſirerions néanmoins qu'il ſe fût propoſé cette queſtion; ſçavoir ſi, dans les Arts où il n'y a qu'un moyen de plaire, il eſt poſſible de réuſſir ſans imiter ceux qui ont ſaiſi ce moyen. Dans l'Apologue il eſt impoſſible de plaire autrement

que par la naïveté & par la délicatesse des images ; acquérera-t-on ces deux qualités sans étudier la manière de la Fontaine, sans la copier même autant qu'il sera possible ; & à l'égard de tout Fabuliste, cêt homme excellent ne doit-il pas être ce que sont les restes de Rome & d'Athènes pour les Elèves des Arts à qui l'on recommande d'étudier l'Antique, d'en rendre les belles formes ? La même question pourroit avoir lieu s'il s'agissoit de l'Eglogue ; pourroit-on se distinguer, en ce genre, sans une fidèle imitation de Théocrite & de Virgile ? Encore une fois, voilà ce qu'il seroit important & agréable d'examiner. L'Auteur, très-capable de répandre des lumières sur ce sujet, pourra dire son sentiment dans la nouvelle Edition de ses Fables. Nous nous attendons qu'il trouvera de la fécondité dans ce que nous appellons

l'*unique moyen de plaire* ; qu'il ne bornera pas la *naïveté du récit* & la *délicateſſe des images* à la méthode ſeule de la Fontaine ; qu'il conviendra bien des avantages qu'on ſe procure en imitant ce grand Auteur ; mais qu'il diſtinguera l'imitation libre & de génie, d'avec l'imitation ſéche & ſervile, &c. Nous jettons inſenſiblement tous les principes d'une Diſſertation, & ce n'eſt pourtant pas à nous de diriger, beaucoup moins d'inſtruire les autres. Laiſſons donc ces préambules, & entrons dans le Recueil de Fables qu'on nous donne.

Les ſujets ſont d'une invention nouvelle ; ordinairement fort ſimples, ſouvent même réduits à un ſeul perſonnage, quelquefois philoſophiques depuis le début juſqu'à la fin ; voici un exemple.

LE SAGE.

Un homme qui vouloit triompher de
ses sens,
Et qui n'étoit encor qu'à son appren-
tissage,
Chez certain Philosophe, ou plutôt chez
un Sage
(Car ces termes sont différents,)
Se plaignoit de tenter des efforts im-
puissants,
Pour atteindre au sang-froid d'un grave
personnage.
Les cerveaux éventés faisoient tourner
le sien.
Si quelqu'un devant lui ne raisonnoit
pas bien,
Un feu séditieux s'allumoit dans ses
veines.
Il ne pouvoit souffrir cet absurde entre-
tien,
Et formoit mille plaintes vaines,
D'entendre des discours qui ne signi-
fioient rien.

Il faut, *lui dit le Sage*, ou fuir dans la retraite,
Ou ne vous point choquer d'ouïr de tels propos :
Tous les viſages ſont-ils beaux ?
Toute raiſon auſſi peut-elle être parfaite ?
Vous ne prétendez pas corriger un boiteux ;
Sa marche eſt loin, je crois, d'exciter votre haine :
Un eſprit de travers ſe redreſſe-t-il mieux,
Et doit-il cauſer plus de peine ?
Des dons qu'ils vous ont faits remerciez les Dieux.
Ils ne vous ont doué d'une raiſon plus ſaine,
Que pour offrir vos ſoins à ces gens malheureux,
Et non pour déployer un vain courroux contre eux.

Si leur raiſon fuyant l'appui de la ſageſſe,
De ſe fortifier ne donne aucun eſpoir ;
Vous avez acquité votre premier devoir ;
Il en eſt un ſecond : ſupportez leur foibleſſe.

Cet Apologue ne ſuffiroit pas pour faire connoître le talent de l'Auteur ; il eſt communément plus gai, plus naïf, plus amuſant, quoiqu'en général ſon génie le porte au ſérieux. Nous citons une de ſes plus jolies Fables.

Le Perroquet et la Pie.

Jacquot le Perroquet avec Margot la Pie
Ayant tous deux même éducation,
Montroient mêmes talents, mais non pas ſans envie.
L'un & l'autre occupoit la récréation

D'une femelle acariâtre,
Dont l'impatiente Cloton
Filoit, en se hâtant, la trame opiniâtre.
Femme & vieille, jugez quelle école c'étoit,
Et qui devoit des trois babiller davantage;
Plaideuse outre cela. Dame Pie en tenoit,
Et faisoit fort mauvais ménage
Avec Dom Perroquet,
Qui fixoit tous les yeux par son brillant plumage.
Que l'on m'apprenne un peu ce qu'admirent ces gens,
Quel attrait a pour eux cet animal sauvage,
Se disoit-elle à tous moments?
Est-ce à son nez tortu qu'ils rendent leur hommage?
Le nôtre est, Dieu merci, mieux tourné que le sien.
Si c'est aux beautés de sa cage,
La mienne ne lui céde en rien.

J'ai d'ailleurs, comme lui, le don de
la parole.
D'où vient donc le dégoût de ces Oſtrogoths-là ?
A la fin ils me rendront folle.
Mon habit eſt moins beau ; mais qu'eſt-ce que cela ?
Comment, Margot ? c'eſt tout dans ce
ſiècle bizarre :
* Un fripon eſt un homme rare,
Quand il eſt diſtingué par-là.

D'autres Fables de notre Auteur contiennent des traits fins, ſententieux, bien préſentés ; mais quelquefois le récit ne ſe ſoûtient pas : tantôt il devient languiſſant, & tantôt il paroît terminé d'une manière trop bruſque. On peut déſirer que ce Fabuliſte s'impoſe la loi de ne rien hazarder qui bleſſe directement ou indirectement la Religion. Dans la Fable intitulée LE PATRIARCHE n'y a-t-il rien à dire ſur ce Vers ?

Qui sert bien la Patrie honore assez les
Cieux.

N'observera-t-on pas qu'avec ce principe tout honnête Payen s'acquiteroit de tous les devoirs de la Religion? Si l'Auteur est attentif & de bonne foi, n'avouera-t-il pas que, contre sa volonté, on peut abuser de la Fable des *Rêves*, tant pour s'autoriser dans l'amour du plaisir, que pour s'accoûtumer à croire qu'il peut y avoir en toute matière des principes d'erreur dans toutes les têtes humaines? Nous ne faisons au reste cette réflexion, qu'afin de contribuer à la perfection de ces Fables dont le plus grand nombre est véritablement estimable.

ARTICLE

ARTICLE XLVI.

EXAMEN DE PLUSIEURS parties de la Chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir rapport. (Deux Volumes *in*-12.) Par M. Bagieu, Ecuyer, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie & Chirurgien-Major de la Compagnie des Gendarmes de la Garde du Roi. *A Paris, chez la Veuve Delaguette, rue S. Jacques. M. DCC. LVI.*

IL y a comme deux Parties dans cet Ouvrage ; la premiére contenant des *Recherches ſur les corps étrangers des plaies d'armes à feu* ; la ſeconde toute relative à l'*Amputation.* La premiére ne remplit guères que cent pages ; la ſeconde, compriſe en ſix Mémoi-

res, occupe tout le reste des deux Volumes que nous annonçons.

Dans ses *Recherches sur les corps étrangers des plaies d'armes à feu*, l'Auteur ne comprend point les plaies faites par des boulets de canon, par des éclats de bombes & de grenades; il ne s'agit ici que des plaies qui sont l'effet des balles de fusil & de pistolet. Souvent ces balles demeurent dans les plaies, & quelquefois même elles y entraînent d'autres corps, tels que des morceaux de linge ou d'étoffe, de la bourre, des pièces de montre, de clef, d'argent, &c. Il est nécessaire de chercher & de tirer tous ces corps étrangers, si capables d'envenimer une plaie, & de causer des accidents au malade. Il est vrai que, pour ce qui concerne les balles, la nécessité de faire des recherches & d'extraire n'est pas toujours indispensable. On a écrit que *le plomb n'est pas*

malfaisant par lui-même, & M. Bagieu ne contredit pas cette maxime; il convient même qu'il vaut mieux laisser une balle que de la tirer, *quand les opérations qu'il faudroit faire pour l'extraction seroient plus fâcheuses que les accidents* dont la balle peut être cause. Cependant, à parler en général, les cas où il est nécessaire de faire l'extraction sont infiniment plus nombreux que ceux où l'on peut s'en dispenser.

Quant à ce qui regarde les autres corps, la nécessité d'extraire est encore plus pressante. L'Auteur, très-expérimenté en cette matière, cite des faits qui appuient tout ce que nous venons de dire sommairement. Le caractère particulier de son Livre est d'instruire par des observations dont la plûpart lui ont passé sous les yeux; & dont plusieurs sont l'histoire même de ses opérations militaires. Ainsi

peut-on nommer les travaux d'un Chirurgien d'armée, chargé de remédier aux maux de la guerre, & de conserver des braves à la Patrie.

Il est souvent difficile de s'assûrer si la balle est dans la plaie. Durant les guerres du XVI^e siècle, le Maréchal de Brissac allant toujours, comme les Héros de son illustre maison, à la découverte des ennemis & des dangers, reçut un grand coup de feu dans l'épaule, & les Chirurgiens ne trouvant point la balle crurent qu'elle étoit dans la poitrine; sur quoi ils déciderent que *le blessé étoit sans ressource:* mais heureusement, dans ce siècle que nous méprisons peut-être en comparaison du nôtre, il y avoit un Ambroise Paré, homme excellent & pour la main & pour la théorie, bon Ecrivain même entre ses Contemporains, & Auteur d'un Livre qu'on ne lit point

ſans y apprendre beaucoup. Ce Chirurgien célèbre ayant été appellé pour M. de Briſſac, commença par le faire lever de ſon lit, & le pria de ſe mettre dans l'attitude où il étoit lorſqu'il avoit reçu le coup. Par ce moyen on trouva la balle faiſant une petite tumeur ſous l'omoplatte, & l'on vint aiſément à bout de la tirer au moyen d'une légère inciſion; enſuite cette plaie qu'on avoit jugée mortelle, fut guérie comme une plaie toute ſimple. Ambroiſe Paré a donc établi, par cet exemple, une eſpèce d'axiome en Chirurgie militaire; c'eſt qu'il faut exciter des mouvements dans la partie bleſſée pour déplacer la balle, & l'amener, pour ainſi dire, ſous les doigts du Chirurgien.

Il ſe rencontre ſur la queſtion préſente une multitude de cas différents: tantôt il y a deux balles dans une plaie, & le Chirurgien

trop plein de confiance ou trop peu attentif n'en tire qu'une, laissant le malade exposé à tous les accidents de la seconde : tantôt il arrive que de deux balles qui ont causé la blessure, l'une traverse le membre, & l'autre suit une autre direction qui empêche qu'on ne la trouve : tantôt les balles entrent dans les capacités, comme la poitrine, le bas-ventre, la tête, & ces blessures sont fort dangereuses : tantôt une balle fixée pendant quelque temps dans un endroit, se déplace & coule insensiblement vers le bas jusqu'à ce qu'elle trouve quelque obstacle qui l'arrête. Il y avoit un Soldat du Régiment de Guyenne qui plaisantoit sur une balle qui lui étoit demeurée dans le bras, & qui descendoit lentement de la partie supérieure de ce membre vers le coude ; le Chirurgien qui l'avoit pansé ne s'étoit pas mis en peine de faire l'extraction,

persuadé, comme tant d'autres, que *le plomb n'est pas malfaisant par lui-même :* mais quand cette balle fut parvenue au pli du coude, elle gêna l'articulation, la rendit douloureuse, le Soldat cessa de plaisanter, & fut obligé de subir l'incision que lui fit M. Bagieu, alors Chirurgien-Major de ce Régiment.

Il seroit curieux de suivre l'Auteur dans tous les détails que comprennent ses *Recherches sur les corps étrangers des plaies d'armes à feu*, mais nous sommes appellés par ses six *Mémoires sur l'Amputation.*

L'Académie Royale de Chirurgie a donné pour sujet de prix cette Proposition : *Dans les plaies compliquées de fracas d'os, & principalement celles qui sont faites par des armes à feu, déterminer les cas où il faut faire l'amputation sur le champ, & ceux où il convient*

de la différer. M. Bagieu n'a pas travaillé pour la Couronne Académique qui n'est point encore distribuée, il a voulu simplement traiter une matière qui a un rapport essentiel avec les objets de son Livre. Dans sa Proposition, l'Académie suppose l'Amputation nécessaire, il ne s'agit plus que de sçavoir en quels cas on doit la faire sur le champ ou la différer. Mais d'abord cette expression, *sur le champ*, a besoin d'être expliquée ou modifiée. A la guerre où les plaies d'armes à feu sont si fréquentes, il est très-rare qu'on fasse des amputations dans le lieu même du combat, ou à la queuë d'une tranchée : les blessés sont conduits ou transportés à l'Hôpital ambulant qui est le premier entrepôt, & comme le lieu de ralliement où se rendent tous les malades jusqu'à ce qu'on puisse les envoyer dans les Hôpitaux des Villes frontiéres.

Il eſt donc queſtion de déterminer les cas où l'on doit faire l'amputation dans ce premier entrepôt, & ceux où il eſt à propos de la remettre à un ſéjour plus tranquille. M. Bagieu commence par décider en général qu'il y a peu de plaies qui éxigent que cette opération ſe faſſe *ſur le champ*, c'eſt-à-dire dans l'Hôpital ambulant. Ce lieu participe de l'agitation du combat ; les Chirurgiens qui y ſont raſſemblés n'ont ni aſſez de temps, ni aſſez de ſang-froid pour réfléchir ſur ce qu'ils doivent faire. Leur bonne intention eſt trahie par *l'empreſſement* avec lequel ils opèrent : d'ailleurs la maxime des Hôpitaux ambulants eſt de ſe débarraſſer le plutôt qu'on peut de ce qu'on appelle *membres à couper* : les Elèves ſont toujours prêts à s'exercer en ce genre. Mais combien de braves défenſeurs la Patrie a-t-elle perdus, *dans*

les dernières batailles, par des amputations précipitées! Pendant le siège de Philisbourg, en 1734, très-peu de ceux qui avoient subi l'amputation dans l'Hôpital ambulant d'*Auberosen*, purent arriver à Landau où ils devoient être transportés; & l'on en sauva beaucoup plus de ceux qui ne furent amputés qu'après leur arrivée dans cette Ville. » Les blessés à qui » l'on n'a pas fait cette opération » & que l'on transporte doivent » être plus exposés à la douleur, » à l'insomnie, à la fièvre, au gon- » flement, à l'altération &c. mais » ces accidents réunis ne sont pas » aussi ménaçants que l'état de stu- » peur & d'angoisse où se trouvent » la plûpart des amputés. «

L'Auteur entre dans le détail des accidents qui accompagnent les plaies d'armes à feu; la commotion est un des plus ordinaires, c'est, pour ainsi dire, l'aigreur &

la *colère* du mal. Tantôt le coup jette le malade dans la frénésie, tantôt il lui ôte toute espèce de connoissance ; le moins qui puisse arriver, est que l'œconomie animale troublée ou ébranlée éprouve un accablement général. Dans ces trois cas risquera-t-on les rigueurs d'une amputation précipitée ? Ne vaut-il pas mieux attendre que le calme se soit un peu rétabli ? M. de Clermont d'Amboise, jeune, fort & courageux, reçut un coup de feu qui lui perça le *femur* dans sa partie inférieure ; & l'amputation lui fut faite sur le champ. Les bonnes qualités du sujet devoient faire espérer que l'opération auroit un heureux succès. Cependant, malgré tous les soins des plus habiles gens, *le blessé mourut du quatre au cinq avec la gangrène au moignon, & accablé d'angoisses depuis le moment de la blessure. On s'apperçut trop tard que l'am-*

putation avoit été faite trop-tôt.

Il faudroit tranſcrire tout le Mémoire de l'Auteur, pour faire connoître toutes les bonnes raiſons qu'il produit en faveur du délai de l'amputation. Par ce délai on a très-ſouvent l'avantage, non-ſeulement de ſauver la vie au bleſſé, mais encore de lui conſerver ſon membre. Cependant M. Bagieu limite ce délai, afin qu'il n'ôte pas toute eſpérance de conſommer la guériſon. En ceci le trop de lenteur a ſes inconvéniens, comme le trop de célérité, & c'eſt l'affaire d'un habile homme de diſtinguer & de ſaiſir le point juſte de la néceſſité. Par-là on juge aſſez qu'il n'eſt pas poſſible d'établir une régle générale, les cas étant ſuſceptibles de variétés preſque infinies.

Le ſecond Mémoire de M. Bagieu eſt deſtiné à l'examen d'une méthode d'amputation, propoſée

par M. Ravaton dans un Traité qu'il a fait des armes à feu. Cette méthode consisteroit à faire l'amputation dans la grande articulation de la cuisse : entreprise inouie jusqu'ici parmi tous les Maîtres de l'Art. Notre Auteur rejette absolument cette opération, dont le plan lui paroît vicieux *depuis un bout jusqu'à l'autre* ; & le détail où il entre sur ce point, est bien capable d'arrêter un Chirurgien qui voudroit mettre en pratique le dessein formé par M. Ravaton. Il est dit ici que la seule proposition qui en fut faite, il y a quinze ans, à un Gendarme de la Garde blessé dans l'affaire de Dettinguen, l'effraya *au point que la fièvre & le transport lui prirent & le menerent au tombeau en huit heures de temps*. Ce Mémoire est précédé d'un Avant-propos bien écrit, & ayant pour objet les progrès de la Chirurgie dans la pratique de

l'Amputation, qui ſe fait aujourd'hui avec *facilité, adreſſe, élégance même*, ſans qu'on puiſſe néanmoins ſe flatter d'avoir acquis des connoiſſances Pathologiques plus étendues que celles des Anciens. Ceux-ci qui étoient ſi embarraſſés pour arrêter le ſang, qui n'avoient ni les méthodes, ni les inſtruments dont on abonde aujourd'hui, ſe ſervoient de leur propre indigence pour être plus timides, & pour tenter plus rarement l'amputation. Aujourd'hui la dextérité qu'on acquiert en pratiquant & en voyant pratiquer les Maîtres de l'Art, multiplie les eſſais & fait des téméraires. Il nous ſemble que cet Avant-propos de M. Bagieu eſt une excellente leçon pour tous les Elèves de Chirurgie, & que ſes principes tranſportés à d'autres Sciences pourroient bien nous perſuader auſſi qu'il eſt très-peu d'objets où nous ayions acquis

une vraie ſupériorité ſur les Anciens.

Dans ſon troiſième Mémoire, M. Bagieu examine ce que M. Louis a écrit ſur une nouvelle méthode d'Amputation. L'Ouvrage de cet habile Chirurgien eſt contenu dans le ſecond Volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, & nous l'avons indiqué dans nos Mémoires de Mars 1754. L'Examen de M. Bagieu eſt détaillé, ſuivi, ſévère, quoiqu'il ne ſoit pas dénué de témoignages d'eſtime pour M. Louis. Celui-ci n'a pas laiſſé ſon opinion ſans défenſe ; on a vû de lui une Lettre fort bien écrite, mais imprimée *contre ſa volonté* : il faut joindre ce morceau à la critique de M. Bagieu, pour apprendre comment deux Maîtres de l'Art diſputent ſur le même objet : il y auroit pourtant quelque choſe à retrancher de cette controverſe ; dans l'Examen ;

quelque desir de critiquer ; dans la Réponse, quelques traits de sensibilité.

Le quatrième Mémoire ramène en entier la question des funestes effets qu'entraîne une amputation précipitée. Quels dangers ne résultent point de la plaie faite par la section d'un membre ; quelle difficulté la nature n'éprouve-t-elle point à rétablir la circulation du sang ; combien d'accidents ne peuvent point survenir durant la suppuration ! Cependant, *dit-on*, il vaut mieux perdre un membre que de perdre la vie en voulant le conserver. Propos vague, *répond l'Auteur*. » Sans doute qu'il faut » perdre un membre, si l'on ne » peut conserver la vie qu'à ce » prix ; mais dans combien de cas » peut-on dire que l'amputation » soit le seul moyen que l'on puisse » tenter pour y parvenir ? Qu'on » fasse une exacte recherche de ces

» cas ; qu'on les compte ſans pré-
» vention, & que l'on juge après,
» ſi l'on ne peut pas dire à plus
» juſte titre, que le moyen le plus
» sûr de conſerver la vie eſt de
» tenter de conſerver le membre.«
Toute la ſuite du Mémoire n'eſt que le développement de ce qu'on vient de lire, développement appuyé d'une multitude très-variée d'obſervations, qui toutes tendent à détourner de l'opération & à laiſſer au malade l'eſpoir de conſerver l'intégrité de ſes membres. Voici, par exemple, deux faits bien ſinguliers.

» I. M. Duqueſnel, Capitaine
» de Vaiſſeau, eut une jambe fra-
» caſſée ſur le Navire qu'il com-
» mandoit ; l'amputation fut réſo-
» lue, mais au lieu de lui couper
» cette jambe, on lui coupa la
» jambe ſaine. Le Chirurgien
» n'ayant apperçu ſa bévuë que
» lorſqu'il ne fut plus temps d'y

» remédier, changea de ſentiment
» ſur celle qu'il vouloit couper,
» afin de ne pas rendre le bleſſé
» deux fois victime de cette opé-
» ration. Il tira des ſecours de ſa
» confuſion; de ſorte qu'il panſa
» cette jambe avec l'attention que
» la plaie & la mépriſe exigeoient,
» & il la guérit: il fut également
» heureux pour l'amputation, il la
» guérit de même.« On voit, dans cet exemple, *deux grands triomphes de la Chirurgie*; ſçavoir, la guériſon toute ſimple d'une bleſſure pour laquelle on vouloit faire l'amputation, & la guériſon très-fortunée d'une amputation qu'on ne vouloit ni ne devoit faire. Mais il y a dans ce fait quelque choſe encore de plus ſurprenant, c'eſt la mépriſe du Chirurgien, de ſes Aides & du Malade même, qui prennent tous une jambe ſaine pour une jambe fracaſſée. Que deviendroit cette hiſtoire ſi elle

étoit dans Hérodote ou dans Varillas ?

II. Un Capitaine du Régiment de Soiſſonnois, nommé M. Blondel, reçut, en Italie, un grand coup de feu à la jambe, & demeura priſonnier des Troupes Piémontoiſes. Comme il déſiroit qu'on lui coupât cette jambe, le Chirurgien Piémontois lui avoua qu'il n'avoit jamais fait l'amputation de cette partie ſur le vivant ; c'étoit néanmoins un vieux Praticien, & il doit être ſurprenant que ce Maître en Chirurgie ignorât ce que les plus petits Elèves de France ſçavent dès leur premiére Campagne. L'Officier François déſolé de ce contre-temps ne laiſſa pas de *s'abandonner, comme on dit, tête baiſſée, à ce Chirurgien & à ſon bon ou mauvais ſort.* Celui-ci ne voulut pas faire ſon coup d'eſſai ſur un malade qu'il conſidéroit & qui avoit pourtant la confiance d'y

conſentir : il traita la plaie en habile homme. M. Bagieu détaille toute la ſuite de ce traitement, qui fut très-bien entendu. L'Officier éprouva des accidents proportionnés à la grandeur du mal ; il étoit preſque à l'extrémité quand on le tranſporta dans un de nos Hôpitaux, où le Chirurgien-Major de l'armée fulmina d'abord contre l'ignorance du Chirurgien Piémontois, puis trouvant le malade trop foible pour ſubir l'amputation, il continua de le traiter ſans eſpérance néanmoins de le guérir. Mais que ne peuvent point la nature & l'art quand on les ſoûtient l'un par l'autre ! Le bleſſé guérit enfin, & bénit le Ciel d'être tombé entre les mains de deux Chirurgiens, dont l'un ne ſçavoit & l'autre n'oſoit faire l'amputation. C'eſt à cette aventure qu'il devoit la conſervation de ſa jambe.

Le cinquième Mémoire eſt une

Critique du ſyſtême de M. Faure, Chirurgien-Major du Régiment de Poitou. Ce Maître a bien la bonne méthode de ne pas précipiter l'amputation, mais il ſe borne à la différer, au-lieu de porter ſes vuës à guérir les malades ſans la faire. Selon lui, à la bataille de Fontenoy, on amputa ſur le champ trois cents bleſſés & il n'en guérit pas quarante ; on en mit dix en réſerve pour être amputés au bout de quelque temps, & tous *guérirent de cette opération.* Mais que ſeroit-il arrivé, *reprend M. Bagieu*, ſi l'on avoit dilaté les plaies de ces dix bleſſés, ſi l'on les avoit traitées comme pouvant être guéries ſans amputation? Peut-être aucun de ces braves gens n'eût perdu ſes membres ; & c'eſt à ce point qu'il faut tendre en Chirurgie. Le Mémoire de M. Bagieu inſiſte fort ſur cet Article, & ſe déclare totalement pour l'opinion

de M. Boucher qui a aussi critiqué le systême de M. Faure.

Enfin le sixième Mémoire est contre la doctrine de M. Sharp, qui condamne généralement l'amputation, même dans les cas *de gangrène qui s'étend.* C'est une extrémité vicieuse, & notre Auteur, d'ailleurs si prévenu contre l'amputation, ne peut s'empêcher de combatre les principes de l'Auteur Anglois. Mais il faudroit suivre cette importante controverse dans le Livre que nous venons d'analyser, & dont nous traçons ainsi en finissant le caractère général.

Toutes les pièces qui le composent paroissent avoir été travaillées séparément, & à mesure que M. Bagieu a fait de nouvelles observations, ou qu'il a rencontré de nouveaux sujets de Critique. C'est apparemment ce qui rend l'Ouvrage un peu diffus ; & ce doit

être auſſi la cauſe de quelques répétitions qu'on y remarque : mais dans un Livre d'inſtruction tel que celui-ci, il n'eſt point mal de revenir de temps en temps ſur les mêmes objets.

On ſent que l'Auteur eſt extrêmement éclairé par la pratique, & qu'après avoir fait des fautes, il cherche à les prévenir, ſoit dans ſa conduite, ſoit dans celle des autres. Les faits qu'il préſente à tout moment, inſtruiſent le Lecteur & donnent à l'Ouvrage une variété qui attache, un intérêt qui ajoûte au mérite des principes & des leçons.

Le ſtyle, quoique négligé quelquefois, eſt communément bon, clair, énergique & toujours propre du ſujet. Il s'y trouve de temps en temps des morceaux très-lumineux, d'autres très-forts, quelques-uns éloquents, au moins perſuaſifs, & preſque toujours au profit de l'art & des malades.

ARTICLE XLVII.

CARTE INTITULÉE les Côtes de la Grèce, & l'Archipel avec l'Analyſe. Par M. d'Anville, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres & de celle des Sciences de Peterſbourg, Secrétaire de S. A. S. Monſeigneur le Duc d'Orléans. *A Paris, chez l'Auteur; & l'Analyſe eſt de l'Imprimerie Royale. M. DCC. LVII.*

L'Auteur de cette Carte & de cette Analyſe ne donne encore que le contour ou l'enveloppe de ce qu'il nous promet pour la ſuite. C'eſt une Carte de l'ancienne Grèce qu'il a deſſein depuis long-temps de mettre au jour. On ne voit ici que les Côtes de ce beau pays, & l'Archipel ;

mais

mais ſçachons eſtimer le préſent que nous fait M. d'Anville, par le beſoin que nous en avions, & par la difficulté du ſujet. Toute la vie on nous a parlé de la Grèce, de ſes Ports, de ſes Détroits, de ſes Golfes, de ſes Iſles; & tout ce qu'on nous en a dit juſqu'à préſent, manquoit d'exactitude & de préciſion quant à l'exiſtence locale, aux ſituations reſpectives, aux diſtances comparées. Voici comment s'y eſt pris M. d'Anville pour rectifier ou augmenter nos lumières ſur tous ces Articles.

Avec un fonds immenſe de Cartes, d'Itineraires, de Relations, d'Obſervations, il s'eſt placé au milieu des Anciens, de Strabon, de Pline, de Pauſanias, d'Hérodote &c. & de-là il a porté ſes regards ſur ce contour très-inégal, très bizarre, très-irrégulier de la Grèce, & ſur ſes Iſles preſque ſans nombre. Il a fait

servir les Notices des Anciens aux Descriptions des Modernes ; & presque toujours les premiers se sont trouvés mieux instruits & plus justes que les seconds. Quel parti l'Auteur n'a-t-il point tiré en particulier de Strabon ! en suivant les détails, on est tout surpris de voir la plûpart des idées communes redressées, modifiées, changées d'après les indications du Géographe Grec ; on croiroit que ce sçavant Auteur n'a voyagé ou écrit que pour M. d'Anville. Voici quelques traits qui feront connoître l'Ouvrage, c'est-à-dire la Carte par l'Analyse & l'Analyse pour la Carte.

On donne ici dix Sections ou Paragraphes qui sont comme l'explication de dix parties, formant toutes ensemble le total de la Carte. L'Auteur commence par la partie de l'Ouest, qui comprend la Mer Ionienne avec les Côtes de

la Grèce opposées à l'Italie. L'endroit le plus retréci est l'espace entre *Otrante* & le rocher ou écueil *Saseno*, qui couvre l'entrée du Golfe de la Valone. Les Navigateurs qui ont eu le plus d'attention, font cet intervalle de 35 milles; mais Strabon lui donne 400 stades, qui feroient 50 milles à raison de 8 stades pour un mille: sur quoi notre Auteur renouvelle une observation qu'il a répétée souvent en d'autres Ouvrages; sçavoir que, pour satisfaire aux distances marquées par Strabon sur-tout, il faut admettre 10 stades pour un mille. Ainsi les 400 stades qu'indique cet Auteur entre Otrante & Saseno, se réduisent à 40 milles; & si l'on s'attache au mille Lombard, qui est le plus commun dans l'usage de l'Italie, on se rapprochera encore plus des 35 milles marqués par les Navigateurs, puisque le mille Lombard

ſurpaſſe en longueur le mille Romain ;* celui-ci étant de 756 toiſes, & l'autre d'environ 850.

Cette diſcuſſion très-bien traitée par M. d'Anville, tient à deux principes de Géographie ancienne qu'il ne faut point perdre de vuë. Le premier eſt que, dans l'Antiquité, on a fait uſage d'une meſure de ſtade plus courte d'un cinquième que n'étoit le ſtade ordinaire, en ſorte qu'il falloit 10 de ces ſtades plus courts, pour correſpondre à 8 de ces ſtades plus longs ; & de-là encore il s'enſuit que, pour faire la longueur d'un mille, de 60 au degré, il falloit 10 de ces premiers ſtades, non ſimplement 8 comme on le croit d'ordinaire. Le ſecond principe eſt, que le mille Romain ancien étoit auſſi plus court d'un

* On entend le mille Romain ancien ; car le moderne eſt de 764 toiſes.

5e que le mille de 60 au degré; de sorte que 75 milles Romains anciens n'équivaudroient qu'à 60 milles de 60 au degré. Cette doctrine a été démontrée pour le mille & pour le stade par notre Auteur dans son excellent Traité des *Mesures Itinéraires*, donné en 1741. Et dès 1714 elle avoit été reconnue, pour le mille, par M. de Lisle dans un Mémoire faisant partie du Recueil de l'Académie Royale des Sciences. Ces deux principes au reste sont nécessaires pour l'estimation exacte de plusieurs passages des Anciens, en particulier de Strabon & de Pline; & par-là on apprend à ne point condamner ces Anciens à la légère; on ne se recrie point contre les différences de leurs mesures comparées avec celles des temps plus modernes; on admire plutôt, comme Mrs de Lisle & d'Anville, l'accord de ces mesures anciennes

avec les obſervations Aſtronomiques.

Les Latins faiſoient auſſi uſage des ſtades, & voici un exemple tiré de Cicéron, d'après lequel on ſe trouve d'ailleurs autoriſé à réduire la Carte particuliére de Corfou. Ciceron revenant de ſa Province d'Aſie, ſéjourna quelque-temps à Corfou, puis il s'embarqua pour paſſer à Caſſiope dans la même Iſle, & l'eſpace de ſa navigation (de Corfou à Caſſiope) fut de 120 ſtades,* c'eſt-à-dire de 12 milles en donnant 10 ſtades au mille. Mais ſuivant ce calcul, il faudroit réduire la Carte de l'Iſle

* Ad XII. Cal. Decembris à portu Corcyræorum ad Caſſiopea ſtadia CXX. proceſſimus *Lib. XVI. Epiſt.* 9. il s'eſt gliſſé une faute d'impreſſion à la marge de l'Analyſe de M. d'Anville. On y lit *Lib. XVIII. Epiſt.* 9. or Ciceron n'a fait que XVI. Livres d'Epîtres, non XVIII.

de Corfou, donnée par Coronelli. Elle prèsente 20 milles, depuis la pointe de *Serpa* dans l'Isle jusqu'à une autre pointe nommée *Aleschimo*; ce qui ne paroît guères analogue aux XII milles de la route faite par Ciceron : à quoi il faut ajoûter que de nouvelles observations communiquées à notre Auteur, n'évaluent l'espace entre *Serpa* & *Aleschimo* qu'à 9 ou 10 milles. Nous disons-là des choses qui supposent le coup-d'œil de la Carte ; il ne nous est pas possible de raisonner autrement sur l'Ouvrage de M. d'Anville.

Il observe très-bien, que les Anciens ne fixoient pas l'entrée du Golfe de Corinthe à l'endroit très-resserré par les promontoires où sont situés les Châteaux qu'on appelle aujourd'hui *Dardanelles de Lepante*. Strabon prend l'entrée de ce Golfe dès l'embouchure du fleuve Achelöus à 220 stades ou

22 milles du Promontoire qui étoit du côté de l'Etolie, & qu'on nommoit *Anti-Rhium* pour le diſtinguer de l'autre Promontoire, ſitué en Achaïe, & appellé *Rhium*. On voit, en ſuivant Strabon, comment M. d'Anville fait ſon calcul. Il trouve d'un côté (Liv. X. de Strabon) que du Fleuve Evenus au Promontoire *Anti-Rhium*, il y avoit 120 ſtades, & de l'autre (Liv. VIII.) que de l'Evenus à l'Acheloüs on comptoit 100 ſtades: il n'eſt donc plus queſtion que d'additionner ces deux nombres; on aura 220 ſtades depuis l'Acheloüs juſqu'au Promontoire.

Strabon, au même endroit (Liv. VIII.) nous dit une choſe qu'il ne dépendra que de M. d'Anville de nous expliquer quand il donnera ſa Carte de l'ancienne Grèce; c'eſt que le Golfe de Corinthe avoit de contour deux mille deux cents ſtades à compter depuis le Fleuve

Evenus jusqu'au Promontoire Araxe, placé aussi en Achaïe, mais plus haut que le détroit, & comme en regard avec l'embouchure de l'Acheloüs, à 100 stades & un peu plus de ce Fleuve, dans la direction Nord & Sud, la Mer entre deux. Or doit-on reconnoître en effet que toute la circonférence du Golfe de Corinthe soit de 2200 stades, qui donnent 220 milles ou environ 74 lieuës ? L'échelle de la présente Carte autorise assez ce calcul ; mais le mot de Strabon nous paroît mériter encore un éclaircissement.

En parcourant une Carte comme celle-ci, on s'apperçoit des ravages que le temps, les guerres, la barbarie, ont faites dans ce beau pays de la Grèce. Tout, pour ainsi dire, & jusqu'aux noms même, a été bouleversé sur ces Côtes & dans le Continent. Un habile Géographe montre encore des ruines,

des vestiges, des positions locales, des dénominations tronquées ou altérées. M. d'Anville place ici une Remarque qui mérite, en quelque sorte, la reconnoissance des Poëtes. Il observe que la construction des Cartes Marines fait un très-grand tort au Mont Parnasse & à toute la Béotie; voici comment: Le Rhumb de vent tiré sur ces Cartes du Cap Colonni, (qui est l'ancien *Sunium* de l'Attique) vers le fond du Golfe de Zeitun, (autrefois Héraclée de la Trachinie) est plus Ouest que Nord; mais la course des côtes sur ce Rhumb est d'environ 110 milles, & le fond du Golfe de Zeitun se trouve rangé par 38 degrés environ 40 minutes de latitude. Or ces circonstances, comparées avec la Carte de M. d'Anville, feroient tirer des conséquences bien funestes au Mont Parnasse & à toute la Béotie: car le Golfe de Zeitun se repliant

pour ne pas outrepaſſer le 38^{e} degré 40 min. & pour ſatisfaire néanmoins à l'étendue de 110 milles de 60 au degré, il en réſulteroit néceſſairement que le Parnaſſe & la Béotie ſeroient ſous l'eau, enſorte que le Golfe de Zeitun viendroit ſe confondre avec celui de Salone qui fait partie du Golfe de Corinthe. Un coup-d'œil ſur la Carte fera comprendre ſur le champ tout ce que nous voulons dire. Cependant le Parnaſſe eſt un lieu fixé par des obſervations poſitives, & peu d'endroits, dans la Grèce, ſont auſſi bien déterminés que celui-ci. Il faut donc reconnoître que les Cartes Marines de ces parages ont été conſtruites ſans apporter l'attention convenable au local des terres & aux points fixés dans le Continent. Tout cet endroit de l'Analyſe, comparé avec la Carte, nous paroît fort ſenſible, & d'une importance Géogra-

phique dont il y a peu d'exemples.

Le fond de ce Golfe de Zeitun rappelle mille beaux traits d'Histoire. On y voit le fameux détroit des Thermopyles, où 300 Spartiates arrêterent l'armée immense de Xerxès; le lieu nommé *Apheta* d'où partit le Navire des Argonautes; le Cap *Sepias*, près duquel la Flotte de Xerxès fut brisée, & en rangeant cette côte, on a le Mont Pélion, le Mont Ossa, le Mont Olympe; ensuite le Fleuve Pénée & la Vallée de Tempé: mais tous ces noms ont péri; ils n'étoient pas faits pour survivre aux beaux siècles de la Grèce.

Un des morceaux les plus précieux de cette Carte est le fond du Golfe de Salonique, qui n'étoit bien dans aucune Carte publiée jusqu'ici. M. d'Anville doit les lumières qu'il nous communique sur ce point à M. le Marquis d'Antin,

Vice-Amiral de France, qui, à ſon retour de Conſtantinople en 1738, fit lever la Carte de ce parage. En tirant vers le Nord-Eſt au ſortir du Golfe, on trouve le Mont Athos, appellé par les Moines Grecs *la ſainte Montagne.* Ce lieu eſt tellement reſſerré entre deux Golfes, qu'il ne reſte qu'une Péninſule fort étroite ; d'où il eſt aiſé de conclure que le travail de Xerxès, pour percer cet Iſthme, ne doit point paroître une entrepriſe ſi incompréhenſible : ainſi *la connoiſſance des lieux réduit beaucoup de choſes que l'on croit merveilleuſes, à leur juſte valeur.*

Le Mont Athos jette ſon ombre juſques ſur l'Iſle de Lemnos, appellée aujourd'hui *Stalimène* : c'eſt ce que diſent tous les Anciens ; & Belon, ſçavant Médecin François qui voyageoit vers le milieu du XVI^e^ ſiècle, aſſûre qu'il a vû l'extrémité de cette ombre à la pointe

de l'Isle qui regarde le Couchant. Mais quelle est au juste la distance des deux termes, de la Montagne & de l'Isle? Il est surprenant que les Véniriens, qui ont occupé si long-temps Lemnos, n'aient pas décidé cette controverse géographique. Pline fait cette distance de 87 milles; Plutarque de 700 stades, ce qui revient à peu-près au même; Etienne de Bysance au contraire ne compte entre le Mont & l'Isle que 300 stades, & Belon un peu plus de 8 lieuës; ce qui paroît impossible à concilier avec le sentiment de Pline, de Plutarque & de tous ceux qui les ont suivis. Bayle (Art. Lemnos) ne s'est présenté que cette difficulté sans la résoudre, & il est, sur ce point, comme sur presque toutes les autres matières d'érudition, extrêmement superficiel. M. d'Anville traite la chose avec bien plus de soin; il observe que, selon

Pline, l'Isle de Lemnos a 112 milles de circonférence, tandis que Belon ne lui en donne que 12 de longueur, & comme cette Isle est, à peu-près, de figure quarrée, sa circonférence doit être d'environ 47 ou 48 milles; d'où il faut conclure que Pline admet, en cet endroit, des milles fort petits, & qui ne sont que de 400 toises, c'est-à-dire qui ne montent qu'à environ la moitié des milles ordinaires & modernes. De même les stades de Plutarque n'auront été que de 50 toises; & par-là il ne restera, pour l'intervalle de Lemnos & du Mont Athos, qu'environ 35000 toises: ce qui n'excédera pas beaucoup les 300 stades d'Etienne de Bysance; & cet excès encore pourra disparoître, si l'on suppose qu'Etienne de Bysance borne son intervalle au rivage de la Péninsule qui porte le Mont Athos, & que Pline & Plutarque comptent

le leur depuis le sommet de cette montagne.

Il est difficile de faire entrer, dans une discussion, plus de finesse & de sagacité qu'on n'en voit ici. Cependant il seroit à souhaiter que M. d'Anville eût encore fait usage du trait qui se lit dans la Géographie réformée du P. Riccioli. Ce Mathématicien raconte (Liv. 6. Chap. 15.) ce qui lui avoit été dit sur Lemnos & sur le Mont Athos par un Missionnaire de Grèce nommé le P. Loredano. Au mois d'Avril 1658, il s'étoit trouvé dans l'Isle de Lemnos, & il y avoit vû très-distinctement, une demi-heure avant le coucher du Soleil, l'ombre du Mont Athos tomber sur le rivage de l'Isle & sur la Mer qui le borde. C'étoit le 2. & le 3. de ce mois: le 4. au soir il fit voile vers la Péninsule où est située la montagne, & il n'y arriva que le lendemain sur le midi à cause du

calme de la Mer. Etant monté au quart de la montagne & ayant ſpéculé l'Archipel, il lui parut que l'Iſle de Lemnos n'étoit pas à plus de 30 milles, *quoiqu'il fût aſſûré, par la relation des gens du pays, que l'intervalle étoit de 80 milles au moins.* Sur quoi le P. Riccioli obſerve que cette proximité apparente pouvoit venir, & de la réfraction de la lumière & de la grande hauteur du lieu d'où obſervoit le P. Loredano. Une Anecdote de cette nature pourroit répandre quelques éclairciſſements ſur la queſtion préſente. S'il y avoit plus de 80 milles de diſtance entre le Mont Athos & l'Iſle de Lemnos, il faudroit convenir que Plutarque & Pline ont raiſon en prenant même les ſtades & les milles dont ils parlent pour des ſtades & des milles ordinaires; & alors Etienne de Byſance & Belon ſe ſeroient trompés. Si au contraire il n'y

avoit qu'environ 30 milles, comme il paroiſſoit aux yeux du P. Loredano, le ſyſtême d'explication qu'indique M. d'Anville pourroit avoir lieu ; & tous les ſentiments ſe concilieroient à peu de choſe près : il n'y a que le témoignage des habitants du Mont Athos, auquel le P. Loredano paroît entiérement favorable, qu'il faudroit rejetter. Mais ce dernier parti ſemble un peu difficile à prendre, parce que des gens du pays même, qui fréquentent tous les jours ces parages, ne doivent pas naturellement prendre une diſtance de 30 milles pour un intervalle de 80 milles & plus. D'ailleurs le récit de Belon, qui n'a point fait le trajet & qui a jugé ſur le rapport vague de ſes yeux, n'eſt peut-être auſſi fondé que ſur une illuſion optique ſemblable à celle qu'éprouva le P. Loredano, quand il fut parvenu à la quatriéme partie

du Mont Athos : illusion qu'il corrigea d'après le témoignage des naturels du pays. En voilà peut-être trop long sur ce seul Article, mais on doit sçavoir que les connoissances géographiques ne se perfectionnent qu'à force de comparaisons & de discussions. C'est pour jouir de toutes celles que nous donne M. d'Anville, dans le reste de son Analyse, qu'il nous a paru nécessaire de donner un autre Article. *Ce sera pour le Volume prochain de nos Mémoires.*

ARTICLE XLVIII.

LETTRES CRITIQUES, ou *Analyse & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion.* (Tome IV^e^, *in*-12.) Sur l'Hiſtoire univerſelle, le Poëme de la Religion naturelle, l'Hiſtoire du ſiècle de Louis XIV, le Poëme de la Pucelle d'Orléans, l'incrédulité des Faux-*Sçavants*, l'uſage des Livres & l'Eſprit des Loix. *A Paris, chez Claude Hériſſant, rue Notre-Dame, &c.* M. DCC. LVI.

ON ſera peut-être ſurpris qu'un ſeul Tome *in*-12. de 319 pages ait ſuffi à l'Analyſe & à la Réfutation de tant d'Ecrits différents. Cette ſurpriſe ceſſera, ſi l'on veut bien ſe ſouvenir que

l'Auteur de ces Lettres borne sa Critique aux points qui intéressent la substance de la Religion. S'il vouloit répondre à toutes les railleries sacriléges, à toutes les obscénités impies que se permettent quelques-uns des Ecrivains qu'il poursuit, il faudroit multiplier davantage les Volumes; mais ce travail, inutile pour les Lecteurs sérieux, seroit dangereux pour beaucoup d'autres.

Au reste nous pouvons assûrer qu'on ne peut reprocher à l'Auteur de ces Lettres un laconisme, dont la sécheresse & la subtilité ôtent à ses arguments & à ses discussions l'évidence la plus sensible. Il fait profession d'une naïveté & d'une simplicité qui répondent à la nature des vérités qu'il défend; il est toujours plus jaloux de les montrer que de les embellir. Le mensonge ne sçauroit, comme la vérité, se passer de l'art & des talents

impoſteurs ; comme il n'a aucun poids qui puiſſe opérer ni conviction, ni perſuaſion, il tâche de ſéduire & d'enchanter par des charmes empruntés ; il faut moins d'appareil pour en détruire l'illuſion que pour la produire. Ces Lettres, fruit d'un zèle éclairé, feront connoître au Lecteur de bonne foi que le vrai, de quelque manière qu'on le préſente, diſſipe toujours les ténèbres de l'erreur.

LETTRE XXXVI. *Sur l'Hiſtoire univerſelle.* Il eſt triſte pour nous de rencontrer ici un Auteur vivant dont nous admirons les talents, & de n'avoir qu'à déplorer l'uſage qu'il en fait ; il en abuſe dans les matières les plus eſſentielles : de-là vient que notre Critique le cenſure avec une force dont nous ne pouvons diſſimuler la juſtice. Dans le compte que nous allons en rendre, nous n'employerons guères que

ſes termes qui ne ſont ni aigres, ni violents. D'abord il obſerve que l'Hiſtoire univerſelle de M. de V. eſt un projet dont M. Boſſuet a donné le modèle. Mais dans le motif, dans la fin, dans l'exécution que ces deux Ecrivains ſont oppoſés & contraires l'un à l'autre! M. B. ne parcourt les faſtes de l'univers que pour découvrir, entre les révolutions des Empires & les voies de la Providence, des rapports conſtants, & une liaiſon étroite qui enchaînent l'Hiſtoire du Monde à celle de la Religion, & qui font ſervir l'élévation & la chute des Puiſſances humaines au progrès & au ſoûtien d'un culte divinement inſtitué. Au milieu des débris de tant de ſceptres, le Tabernacle du Dieu vivant reſte immobile, & ces thrônes qui tombent autour du ſaint Temple, rendent à ce religieux édifice un hom-

mage qui publie l'indépendance & la ſouveraineté de l'Etre qu'on y adore. Le tranſport de tant de Couronnes, qui eſt prédit & exécuté ſi ſûrement, manifeſte un Maître ſuprême dont la puiſſance diſpoſe à ſon gré des Empires, & dont la ſageſſe, quoiqu'inviſible, n'en prèſide pas moins viſiblement à leur fortune. Voilà le centre d'où partent & où reviennent toutes les réflexions de M. Boſſuet ſur l'Hiſtoire univerſelle. Par-tout on ſent un génie tranſcendant ; la Religion conduit ſa plume, & ſon éloquence, auſſi mâle que chrétienne, éclate en traits ſublimes & magnifiques. En s'attachant à ſuivre l'ordre des temps, il raſſemble les traits de lumière qui ont éclairé chaque âge, & diſſipe les ténèbres qui en ont obſcurci quelques périodes. Ainſi, dans ſon Ouvrage, cet illuſtre Prélat conſacre à la Foi & à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt un

trophée

trophée qui ſignale autant ſa capacité que ſon zele.

» M. de V. par un plan directe- » ment oppoſé, rapporte l'Egliſe » elle-meme aux Empires. Son » établiſſement ... ſes progrès & » ſes loix ne ſont à ſes yeux que » des projets humains, des voies » politiques & ambitieuſes pour » fonder, ſous le prétexte impo- » ſant de la Religion, un Empire » terreſtre.... On n'y connoît plus » le bras du premier Etre..... c'eſt » l'*ouvrage* de la politique ou du ha- » zard : ce ſont les fauſſes lumières » & les paſſions des hommes qui » y préſident... M. de V. n'y cher- » che, n'y préſente que des vices... il » réunit contre les Miniſtres Chré- » tiens toute l'injuſtice des ſoup- » çons, & toute l'amertume de la » critique, il ne penſe qu'à les flé- » trir... loin d'éclaircir les téné- » bres, il obſcurcit la lumière » même, il garde un profond ſi-

» lence ſur mille prodiges dans » l'établiſſement de l'Egliſe... il » choiſit pour la défigurer les ſix » ſiècles... les plus nebuleux, ſans » même dire un mot du bien qui » s'y eſt conſervé malgré ces nua- » ges. Il en fait une ſociété digne » de haine & de mépris.... il ne pré- » ſente que l'écorce des faits, il en » cache l'ame & la vérité ſous un » tiſſu de fauſſes réflexions,... de » ſophiſmes & de critiques. *Ainſi* » *ſon Hiſtoire univerſelle n'eſt* » *qu'un aſſemblage* de faits dont » il *effleure* l'écorce, dont il *de-* » *vine* les principes, dont il *ima-* » *gine* les ſuites, *ou plutôt* un ſyſ- » tême dont *toutes les pièces ſont* » *combinées*, *liées & pliées* au gré » de ſon génie, de ſes penchants, » de ſes opinions & de ſes pré- » jugés. « Nous ne traçons ici qu'une légère ébauche d'un parallèle, ou plutôt d'un contraſte qu'on pouſſe, qu'on étend & qu'on

développe bien davantage dans cette Lettre. *

L'Auteur entre de-là dans quelques détails historiques, qui ne justifient que trop ce préambule: dans deux pages qui roulent sur Photius, notre Critique compte jusqu'à *huit erreurs capitales*. Que penser d'un Historien qui range, dans la classe des *opinions*, les plus essentiels dogmes du Christianisme, comme la consubstantialité du Verbe, l'unité de la personne &c. qui attribue la naissance des hérésies à la paix accordée à l'Eglise, comme si les trois premiers siecles n'avoient pas enfanté plus d'erreurs que suscité de persécutions; qui fait le Pape Adrien Auteur des Décrétales & de quel-

* Dans cette citation, nous avons souligné toutes les expressions que la nécessité d'abréger nous a contraints de changer.

ques autres Actes d'une date poſtérieure à la mort du Pontife ; qui canoniſe le culte des Chinois lettrés ; qui juſtifie l'idolatrie par des *emblêmes* philoſophiques ; qui prétend que la Phyſique eſt la *pierre de touche des Livres divins ;* qui de l'étymologie des noms d'Evêques & de Prêtres tire l'origine de l'autorité attachée à ces deux Ordres, & qui repréſente cette autorité comme une *uſurpation ;* qui confond le ſacrifice avec les cérémonies de la Meſſe ; qui ne voit qu'une même ſecte ſous, différents noms, dans les Vaudois, les Albigeois, les Bons-Hommes & les Manichéens ; qui réduit les horreurs, punies par les Loix dans quelques-uns de ces hérétiques, au zèle *d'une perfection outrée ;* qui, dans l'héréſie de Beranger, ne voit qu'un *nuage léger ſur l'Euchariſtie?* &c.

Quelque étranger que ſoit

M. de V. dans les Antiquités Chrétiennes, ces méprises qui se trouvent dans le cours de son Histoire, ne sont point les bévues d'un ignorant : ce sont des hostilités contre l'Eglise & la Religion. Abattre l'une & l'autre, élever sur leur débris un édifice philosophique, un temple dédié à la licence de penser, & consacré par l'indépendance de toute autorité ; asservir & restreindre le culte & la morale à une Philosophie purement humaine & profane ; voilà, ce semble, le projet ou le complot formé par l'Auteur de cette Histoire universelle : c'est apparemment pour remplir une partie de sa mission qu'il s'étend avec complaisance sur les déréglements de quelques Pontifes, & qu'il ne se fait pas scrupule d'en diffamer plusieurs qui méritoient moins de malignité, plus de justice, plus de respect de sa part. Il avoue

bien, dans cette même Histoire, que *les malheurs, les foiblesses, les crimes de quelques Pontifes ne sont pas plus de tort à la Religion dans les esprits sages, que les infortunes & les vices d'un Souverain légitime n'ébranlent ses droits au thrône.* » Mais, *reprend l'Au-*
» *teur des Lettres*, si cet aveu ôte
» la force & la justesse de ses cri-
» tiques, il n'en ôte pas le danger
» pour des Lecteurs simples qui
» jugent sur le recueil des faits,
» sur les réflexions, sur le plan de
» l'Auteur en un mot, & non sur
» un texte isolé. Il seroit aisé de
» mettre les productions les plus
» dangereuses à l'abri de la Criti-
» que, s'il suffisoit de les contre-
» dire en apparence dans un passage
» glissé rapidement. Non, cette
» réflexion judicieuse de M. de V.
» ne sert qu'à montrer son incon-
» séquence : elle laisse subsister l'é-
» cueil de ses faux raisonnements

» & la néceſſité d'une juſte criti-
» que. « Il faudroit ajoûter ici les réflexions très-ſenſées que fait l'Auteur des Lettres, pour montrer qu'il eſt du devoir d'un Hiſtorien ſage de ne pas rendre le Miniſtère Eccleſiaſtique reſponſable des défauts de quelques Miniſtres; que l'impartialité exige qu'on tienne compte des actions vertueuſes qui ont illuſtré l'Egliſe, avec autant de fidélité qu'on indique les foibleſſes qui l'ont affligée; que la concluſion naturelle qu'il convient de tirer des ſcandales, c'eſt d'admirer la Providence divine qui a conſervé ſa Religion parmi tant d'orages, &c.

Lettre XXXVII. *Sur le Poëme de la Religion naturelle.* Ce Poëme paroît deſtiné à réfuter l'Athéiſme; mais entraîné par ſes préjugés & par ſon zèle contre la Religion révélée, l'Auteur, en creuſant les fondements

du Naturaliſme ſe propoſe de ſapper ceux du Chriſtianiſme. Dans ce plan, il entre donc deux objets qui demandoient un Ecrivain également verſé dans la Métaphyſique & dans la Théologie, matières auſſi étrangéres à M. de V. que lui ſont familiéres toutes celles qui ſont du reſſort de la Poëſie & de la belle Littérature. De-là vient que ſans le ſçavoir, comme ſans le vouloir, aux Athées qu'il combat, & aux Théologiens qu'il attaque, il fournit des armes contre ſes aſſertions. Notre Critique n'a pas manqué de les ſaiſir & d'en tirer avantage. Sans entrer dans ces détails où d'autres ouvrages doivent nous ramener, montrons avec notre Critique à M. de V. comment l'Athée & le Théologien échappent aux coups qu'il leur porte.

1°. Chez M. de V. la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame

ſont des opinions qui ne s'élèvent qu'à la ſphère des probabilités & des vrai-ſemblances. Il lui eſt indifférent que l'ame ſoit ou *ne ſoit pas un de nos ſens* ; que l'être intelligent ſoit ou ne ſoit pas un être dans le *ſein* duquel *nage la matière :* c'eſt-à-dire, qu'il lui importe peu que la penſée & l'intelligence ſoient verſées dans la matière, ou plutôt identifiées avec cette ſubſtance. Ainſi le Matérialiſme vient de lui-même ſe poſer ſur les fondements que M. de V. a préparés pour le Naturaliſme ; ſans que ce Poëte ſe ſoit réſervé aucun moyen de l'exclure de ſon ſyſtême. Graces au talent de faire des Vers, voilà le Spinoſiſme, ou l'Hobbéſianiſme le plus groſſier mis à couvert de tous les anathêmes qu'on lui lance ; & au niveau de tous les ſyſtêmes qu'on lui oppoſe. Cependant tolérer ce Matérialiſme, n'eſt-ce pas s'engager

à la même indulgence envers tout Athéisme ? Est-il dans le monde un vrai Athée dont toute la doctrine ne retombe pas dans les principes du Matérialisme ? En poursuivant l'Athéisme M. de V. laisse donc à ce système un asyle, un fort, où il peut braver impunément tous ses assauts poëtiques. Après cela faut-il s'étonner qu'avec ses beaux Vers il ait manqué la conversion qu'il avoit entreprise ?

2°. C'est aux dépens de la Religion révélée que le zèle de M. de V. se signale pour la Religion naturelle ; mais à mesure que sa verve s'échauffe, sa raison s'aveugle. Entre le culte naturel & le culte révélé, il suppose par-tout une opposition qui les divise, & sur cette chimère il dresse toutes ses batteries contre la révélation ; or dans la Religion naturelle est-il aucun dogme qui ne soit essentiel à la Religion révélée, ou dans la

Religion révélée eſt-il aucun article qui ne s'accorde avec la Religion naturelle ? C'eſt même dans la Religion naturelle qu'eſt fondée l'obligation de profeſſer la Religion révélée. Quand la divinité de la révélation & la néceſſité de s'y ſoumettre ſont atteſtées par tous les ſignes qu'on en peut déſirer, il eſt évident qu'on ne ſçauroit en rejetter la profeſſion ſans réſiſter à la lumière naturelle & au mouvement de la conſcience. Toutes les preuves de la Religion révélée ne portent que ſur ces principes ſi ſimples & ſi inébranlables. Elle s'éleve ſur la Religion naturelle comme ſur ſa baſe abſolue, & elle en devient le rempart & la perfection. Sous la main de la Providence toutes deux forment un édifice immuable, & de cette immutabilité rèſulte dans la Religion révélée, comme dans la Religion naturelle, cette *intolé-*

rance qui choque autant M. de V. que l'*éternité* des ſupplices deſtinés aux pécheurs impénitents. Des Philoſophes ſuperficiels, ou des hommes corrompus ne ſçauroient concevoir ces dogmes; ils croient honorer Dieu en lui prêtant une clémence qui déroge à ſon indépendance, & qui raſſure les coupables les plus endurcis; comme ſi, en nous jugeant, il devoit plutôt regler ſa ſentence ſur le bien-être des prévaricateurs que ſur l'eſſence de ſes attributs. Mais encore une fois, ces dogmes ſublimes ne ſont acceſſibles qu'à de forts Métaphyſiciens, ils ne ſont familiers qu'à des Théologiens inſtruits: la plûpart des Déiſtes, pour s'en épargner la frayeur, aiment mieux ſe figurer dans Dieu une bonté qui, ſans exiger ni pénitence ni ſatisfaction, pardonne le crime, ou ſe laſſe de le punir. De-là dans leurs ſyſtêmes les idées

les moins homogénes se confondent, comme celles de l'intolérance & de la persécution ; & les choses les plus hétérogénes s'identifient comme la miséricorde infinie du Créateur outragé, & l'impunité finale de la créature impénitente. De-là dans le Poëme de la Religion naturelle, cette nuée de traits hazardés & contradictoires contre le culte Chrétien & Catholique. Nôtre Critique les repousse avec un mépris que mèrite leur foiblesse, & qu'on ne doit pas étendre à la Poësie de M. de V. quoique sa versification ne soit pas toujours aussi soûtenue, & aussi réguliére qu'elle l'a été dans la jeunesse & dans la vigueur de sa verve.

LETTRE XXXVIII. *Sur l'Histoire du siècle de Louis XIV.* Notre Critique se borne ici à deux objets, le *Pape* & le *Calvinisme.*

1°. Pour rendre les Papes

odieux, M. de V. les accuse d'avoir aspiré à la *Monarchie universelle* : il trouve encore des traces de ce projet dans les Ambassades d'*obédience* qu'on envoie *à leur avènement*; dans les *Cardinaux Protecteurs* des Couronnes; dans les *Bulles* qui viennent de Rome pour les *Evêchés*, dans les Annates, &c. Il faut vouloir brouiller toutes *les idées* pour donner un sens odieux au *témoignage* de *respect* & de *soumission*, que les Princes, *en qualité de Chrétiens*, rendent au Vicaire de J. C. à une *protection* qu'ils ménagent à leurs sujets quand ils vont à Rome; à une *expédition* où il ne paroît aucun trait de souveraineté temporelle, & qui n'empêche pas que les Evêques ne prêtent *serment de fidélité* au Roi; à une *contribution* que la *Piété* de nos Rois accorde pour le bien de l'Eglise. Les vœux de Religion,

les appels au ſaint Siége, l'inveſtiture des Royaumes de Naples & de Sicile ne fourniſſent pas des arguments plus forts à l'Auteur du *Siècle de Louis XIV.* & notre Critique les réfute avec la même facilité. Après quoi il conclut ainſi: » On » ne peut méconnoître, ſous des » traits ſi altérés, une mépriſe volon- » taire, une envie décidée de pré- » ſenter ſous un faux jour tout ce » qui concerne le Pape; pour faire » retomber, comme naturelle- » ment, ces critiques ſur l'Egliſe » dont il eſt le chef. Cette con- » duite eſt inexcuſable dans un Au- » teur qui ſe pique de ſçavoir à » fond l'Hiſtoire; il ne peut la » défigurer ainſi, que par un pro- » jet réflechi d'en impoſer aux Lec- » teurs qui ne chercheront pas ces » faits dans d'autres ſources.

2°. M. de V. attribue le ſang que le Calviniſme a fait couler, *à la main*, à la cruauté des Mi-

niſtres Catholiques ; au contraire il loue le Paganiſme de n'avoit teint ſes autels *que du ſang des animaux* ; il félicite le Judaïſme ſur l'éloignement qu'il avoit pour l'intolérance, &c. Mais 1°. n'eſt-ce pas là oublier le ſang des Martyrs verſé dans les perſécutions des premiers ſiècles, & démentir l'ordre poſitif que Dieu avoit donné aux Juifs, de lapider les Apoſtats que l'attrait des ſuperſtitions idolatriques entraînoit dans l'infidélité ? 2°. » Les guerres excitées (dans l'Egliſe), à l'occaſion » des héréſies, viennent des paſ» ſions & de la fureur des hom» mes : on ne peut, ſans la plus » extrême injuſtice, les imputer à » la Religion ; elle n'inſpire que » des ſentiments de charité & de » douceur. Ainſi *ſes querelles* naiſ» ſent de l'inquiétude, de la ré» volte, de l'ambition, & non de » ſes principes.

Lettre XXXIX. *Sur le Poëme de la Pucelle d'Orléans.* Nous ne connoiſſons ce Poëme que par l'indignation qu'on inſpire ici contre cet ouvrage, & par le cri des honnêtes gens qui ont à peine oſé ſe permettre de l'ouvrir. Il èn rèſulte que jamais l'enfer n'a vomi de peſte plus meurtriére. L'Auteur des Lettres critiques défère cette *infamie au tribunal de la Religion & de la ſociété.* L'irréligion y leve avec audace l'étendard de l'incrédulité la plus licencieuſe ; la volupté y étale avec impudence les peintures les plus lubriques ; l'obſcénité y emprunte le langage des halles ; la bouffonnerie la plus baſſe en aſſaiſonne l'impiété & l'impudicité au goût & à la portée des conditions les plus abjectes ; l'odeur que ces Vers exhalent, eſt de nature à infecter & à corrompre tous les âges & tous les états de la ſociété. Ils

enchèrissent sur tout ce que nous avons de plus infame dans les Ecrivains des siècles les plus dissolus. Religion, pudeur, modestie, bienséance, décence, qu'êtes-vous devenues dans un siècle où de pareils attentats contre l'innocence des mœurs publiques osent se produire? Quels vices, quels forfaits ne souilleront pas les âges & les climats qui donneront un cours libre à de pareils Ecrits? Le ciel & la terre, toutes leurs puissances, & toutes leurs loix n'en ordonnent-elles pas la proscription la plus sévére? Ce ne sont ici que les moindres traits dont l'honnêteté publique arme le zele de notre Critique. On ne réfute point de sacriléges turpitudes; on n'y touche pas même, de peur d'en faire exhaler la vapeur pestilente: tout ce qu'on peut faire, c'est de gémir amérement, c'est d'avertir les Chrétiens & les Citoyens, & de

les allarmer assez fortement sur les périls de la foi & de l'honneur, pour qu'ils tâchent d'en prévenir la perte publique; perte qui seroit aussi funeste au bien de la société qu'à celui de la Religion. M. de V. a désavoué ce *Poïme cynique*; ce désaveu tombant sur l'édition défectueuse de son ouvrage, tend à en justifier la composition comme l'*innocente*: les autres défauts que contient ce désaveu & que notre Critique relève, fournissent beaucoup à l'intéressante comparaison qu'il fait entre Chapelain & M. de V. En s'exerçant sur le même sujet le premier a péché moins grievement contre les loix de la Poësie que le dernier contre les Loix de la morale. *Nous donnertns la suite de cet extrait dans le Journal prochain.*

ARTICLE XLIX.

ÉLOGE HISTORIQUE du P. Castel.

DUrant près de 30 années le Père Castel a partagé le travail de nos Mémoires Périodiques. Il a inséré dans le recueil de ces Mémoires plus de 300 Analyses ou Extraits ; il l'a enrichi d'un très grand nombre de pièces particuliéres. L'éloge succint & modeste que nous allons tracer, pourra-t-il répondre à tant de zèle, & ce témoignage de reconnoissance ne sera-t-il pas encore fort au-dessous des services ?

Louis-Bertrand Castel naquit à Montpellier le onzième de Novembre 1688, & entra chez les Jésuites le 16. Octobre 1703. Il joignit de bonne-heure l'étude des

Mathématiques à celle de la Philosophie, & dès-lors son penchant fut fixé. Toute sa vie, il a été Géometre & Philosophe. Il ne laissa pas dans sa jeunesse de cultiver les Belles-Lettres, il les enseigna même suivant les engagements de sa profession ; & dans tous les temps, sa mémoire fut fidéle à lui rappeller ce qu'il avoit lû dans les meilleurs ouvrages de l'Antiquité.

Avant l'âge de 30 ans & malgré les diverses occupations de son état, il avoit lû presque tous les Mathématiciens : aussi reconnoît-on, dans la plûpart de ses compositions, qu'il possédoit parfaitement l'histoire de son art ; qu'il étoit instruit, s'il est permis de parler ainsi, de toute la généalogie des découvertes Mathématiques ; qu'il sçavoit à point-nommé distinguer & apprécier le mérite de ceux qui se sont distin-

gués dans cette vaste carrière des Sciences.

Ce fut aussi vers l'âge de 30 ans qu'il se fit connoître par quelques Essais relatifs à son goût & à son génie. Ces ébauches tomberent entre les mains de M. de Fontenelle & du Père de Tournemine, l'un & l'autre Protecteurs déclarés des succès naissants. Ils jugerent que le P. Castel ne seroit point déplacé dans la Capitale, & ils conseillerent à ses Supérieurs de le faire passer de Toulouse à Paris.

C'étoit sur la fin de 1720, & dès-lors le P. C. jetta dans ses Ouvrages & dans le Public les fondements de ses trois grands systêmes ; celui de la pesanteur universelle ; celui du développement des Mathématiques ; celui de la Musique en couleurs ou du Clavecin pour les yeux. Ce n'est pas qu'il n'ait travaillé dans plu-

ſieurs autres genres. On a de lui des morceaux raiſonnés ſur l'Hiſtoire naturelle, ſur la Géographie, ſur les Arts (Peinture, Muſique, Tactique &c.) ſur la Politique, ſur la Morale, ſur la Théologie, & ſi l'on faiſoit un inventaire exact des Mſſ. qu'il a laiſſés, que d'obſervations n'y trouveroit-on pas ſur toutes les parties des connoiſſances hmaines!

Cet eſprit naturellement facile, fécond & inventeur, étoit ſans ceſſe ſollicité par l'imagination. Pour la ſatisfaire il falloit ouvrir de nouvelles routes, créer ſucceſſivement des hypothèſes, embraſſer toutes ſortes de ſujets, tirer parti de tous les évènements, jouer un rôle dans toutes les révolutions des Sciences. Quelle part l'imagination n'a-t-elle point eue dans les opérations Littéraires de ce génie ſingulier : combien de ſervices ne lui a-t-elle point ren-

dus, ſoit pour embellir des ſyſtêmes peu ſuſceptibles d'ornements, ſoit pour captiver un Public toujours curieux de peintures lors même qu'on ne lui promet que de l'inſtruction ! Quand le P. Caſtel a pû tenir ſous les loix de la raiſon cette puiſſance d'imaginer qui étoit en lui au degré le plus éminent, il n'a dit que du vrai, & ce qui eſt très-digne de remarque, il l'a dit du ſtyle le plus attrayant & le plus convenable. Nous pourrions produire en preuve un très grand nombre d'Analyſes répandues dans nos Mémoires ; celles, par exemple, de la Théodicée de Léibnitz (Janv. Févr. Mars, Juin 1737.) Tout y eſt noblement penſé, finement écrit, agréablement modifié, interpreté, critiqué.

Mais cette imagination eſt une infidèle ; elle a ſes moments de ſéduction ; elle trompe alors les

plus

plus ſages. Ce Philoſophe-Géomètre, l'objet de nos éloges, a de temps en temps paſſé la ligne que lui traçoit la Géométrie ; tant pour le fond des choſes que pour la manière de les dire. L'imagination jouoit ſon rôle, elle ſe déceloit par des écarts, par des ſaillies. par des ſingularités; &, ce qui doit paroître une ſorte de phénomène en ce genre, ces illuſions ſe manifeſtoient encore ſur le retour de l'âge; comme pour nous apprendre que l'imagination eſt une puiſſance impérieuſe qui ſurvit aux forces du corps, & qui ne ſe laiſſe point dompter par le poids des années.

C'eſt (nous le répetons) dans le *Traité de la peſanteur*, dans la *Métaphyſique univerſelle* & dans le *Clavecin oculaire* qu'il faut conſidérer le génie du P. Caſtel. Sa doctrine de la peſanteur étoit, ſelon lui, la clef du ſyſtême de l'Univers.

Tout dépendoit de deux principes, de la gravité des corps & de l'action des esprits : gravité des corps qui les faisoit tendre sans cesse au repos ; action des esprits qui rétablissoit sans cesse les mouvements : gravité des corps en tout sens, & principalement vers les centres ; action des esprits efficace par-tout, capable en tout temps de rompre l'équilibre & d'empêcher l'inertie de la machine du monde. Ce systême, exposé dans deux Volumes qui parurent en 1724, éprouva d'abord des contradictions : c'étoit au moins la preuve d'une célébrité qui ne pouvoit être indifférente à l'Auteur. Il répondit à tous les Adversaires, & nommément à M. l'Abbé de Saint-Pierre, dont les observations intéressantes sont consignées dans nos Mémoires de Décembre 1724. Cet Auteur illustre connoissoit dès-lors le génie du P. Castel. » Il

» me paroît, *disoit-il*, de ces esprits originaux qu'il est plus à propos d'encourager à démontrer ce qu'ils découvrent, que de les encourager à faire de nouvelles découvertes. Il ressemble à ces Héros qui sont plus capables de conquérir un grand pays, que de bien conserver des conquêtes moins étendues... Si je fais des critiques générales du Livre, (de la pesanteur) c'est que je le crois bon, & par conséquent très-digne d'être perfectionné : l'esprit du P. Castel me paroît systèmatique ; il sçait enchaîner ses idées les unes avec les autres, & c'est l'enchaînement parfait des idées qui en fait la solidité : ce sont ces sortes d'esprits de la premiére classe qui seuls, avec leur grande pénétration, avec la netteté de leurs démonstrations & avec les éclaircissements aux difficultés, peuvent

» ouvrir des routes difficiles, & » montrer des vérités fécondes » aux eſprits de la ſeconde claſſe.« Quand on critique ainſi, la controverſe n'eſt pas loin de ſe tourner en traité de paix. L'Abbé de S. Pierre fut toujours l'ami du P. Caſtel; ils raiſonnerent encore quelquefois ſur la peſanteur, puis ſur la politique; & ces deux eſprits aſſez faits l'un pour l'autre, ſe partageoient néanmoins dans leurs vues : l'un mettoit la Politique à la tête de tout; l'autre ſongeoit d'abord à la Phyſique, & vouloit que l'adminiſtration des Empires ſuivît ou imitât le Méchaniſme du monde.

La *Mathématique univerſelle* valut à ſon Auteur d'être admis dans la Société Royale de Londres : honneur qui lui fut déféré ſans contradiction, ſans ſollicitation, ſans intrigue. Son Livre reçut des éloges infinis à Londres;

on le jugea *merveilleux*, *extraordinaire*, *excellent*, c'eſt ainſi qu'en parlerent les Nouvelles publiques : on admira ſur-tout l'aiſance avec laquelle ce nouveau Géomètre traçoit ſon plan immenſe, & les facilités qu'il promettoit à ſes Lecteurs. En France on parut déſirer plus de ſéchereſſe & d'auſtérité ; comme s'il n'étoit pas permis d'attaquer les Mathématiques avec autant de gaieté qu'il en paroiſſoit dans la démarche des Spartiates, quand ils alloient combattre les ennemis de la Patrie.

Le *Clavecin oculaire* acheva de rendre très-célèbre le nom du P. Caſtel. Il en annonça le projet dès l'an 1725 dans le Mercure de Novembre, & il en développa toute la Théorie à M. le Préſident de Monteſquieu dans nos ſix derniers Volumes de 1735. Son premier deſſein ne fut pas de réaliſer ce ſyſtême, il ne vouloit que le

propoſer & faire naître à quelque Amateur le deſir de l'exécuter. C'eſt, nous oſons le dire, le point précis auquel il devoit s'en tenir : démontrer l'analogie des ſons & des couleurs, c'étoit l'affaire d'un Géomètre ; dreſſer la machine du Clavecin Chromatique, ce devoit être l'entrepriſe de quelque curieux Millionaire. Le P. Caſtel ſe chargea de tout, & la meilleure partie de ſes jours s'eſt écoulée dans l'exercice preſque méchanique de cette conſtruction qui n'a point réuſſi. Ce n'eſt pas qu'en prenant la Théorie des couleurs dans tous les ſens, il ne ſoit parvenu à des découvertes importantes dont les Arts pourroient profiter ; mais ce Clavecin pour les yeux, fabriqué à pluſieurs repriſes & même à grands frais, n'a ni rempli le devis de l'Auteur, ni ſatisfait l'attente du public. La choſe au fond eſt-elle poſſible ? & de ce qu'on démontre

qu'il y a entre les couleurs des proportions analogues à celles des tons, s'ensuit-il que le Clavecin oculaire puisse affecter l'organe de la vue, comme le Clavecin acoustique affecte l'ouïe, ensorte que l'ame éprouve des deux côtés une sensation à-peu près égale ? Nous ne doutons point qu'on ne pût aussi démontrer que les odeurs & les saveurs sont susceptibles d'une comparaison & d'une combinaison semblable à celle des tons de la Musique ; faudra-t-il en conclure la possibilité d'un Clavecin pour le goût & d'un autre pour l'odorat ?

Cependant le systême du Clavecin oculaire suppose tant d'esprit & de connoissances dans l'inventeur, qu'on doit encore admirer cette hypothèse, & profiter du plan qu'en a tracé le P. Castel. Ces sortes de spéculations étendent les vuës humaines, enrichissent l'Histoire

de la Philoſophie, & ſervent à perfectionner les Arts. Dans les ébauches d'exécution qu'on a pû voir de ce Clavecin, les couleurs variées preſque à l'infini, combinées ſçavamment, jointes à l'éclat des miroirs & à l'effet des bougies, faiſoient un ſpectacle au moins extraordinaire, & qui mériteroit d'être exécuté en grand. Qui ſçait ſi quelque jour cette magie faite pour les yeux ne pourroit pas égaler en ſon genre, la magnificence des plus beaux concerts de Muſique ? Si ce Phénomène arrive jamais, on en aura toujours le principe, la clef & la raiſon dans les ſçavantes expoſitions du P. Caſtel.

Nous ne dirons rien de ſes travaux ſur ou contre le Newtonianiſme. Il honoroit le Philoſophe Anglois, ſans être perſuadé que ſa doctrine fût propre à dévoiler le vrai ſyſtême du monde. Il compara, en cette manière, Newton

& Descartes : *Tous deux se valoient bien pour l'invention ; mais Descartes avoit plus de facilité & d'élévation ; Newton, avec moins de facilité, étoit plus profond. Tel est, à-peu-près, le caractère des deux Nations. Le génie François bâtit en hauteur, & le génie Anglois en profondeur. Tous deux eurent l'ambition de faire un monde, comme Alexandre eut celle de le conquérir, & tous deux penserent en grand sur la Nature.*

La vie du P. Castel fut aussi unie que son caractère. Le long séjour qu'il a fait dans la Capitale, n'a été qu'une longue suite d'actions qui étoient à-peu-près les mêmes. Aux devoirs de la Profession Religieuse qu'il remplit toujours ponctuellement, il joignoit l'étude, la composition, la conversation des gens de Lettres, le soin de quelques Elèves de Mathématique, l'attention à répondre aux

personnes qui le consultoient par lettres sur les diverses parties des Sciences. Assez répandu d'abord dans quelques sociétés où il étoit estimé & chéri, il se renferma ensuite dans le cercle de ses occupations : on alloit le voir comme Archimède, qui avoit toujours quelque nouvelle invention à montrer : il paroissoit aussi simple que cet ancien Géomètre, & aussi peu attentif aux commodités de la vie. Sa personne, ses Livres, ses Ecrits sans nombre, son attelier pour le Clavecin oculaire habitoient le même réduit, & il falloit avoir, comme lui, l'esprit de calcul pour distinguer quelque chose dans cet amas prodigieux de pièces de toute valeur, qui composoient son trésor Physique & Mathématique.

La Religion de ce Géomètre, qu'on n'accusera pas de petitesse d'esprit, fut toujours sincére, zélée,

publique & ſans reſpect humain. Il ne compoſa preſque point de Livres, de Diſſertations, d'Analyſes, où l'on ne remarque des traits ſenſibles du reſpect le plus profond pour Dieu, de la foi la plus vive pour tous les Myſtères, de l'eſtime la moins-équivoque pour tous les exercices de la piété Chrétienne. Ces ſentiments redoublerent encore dans ſa derniére maladie, dont le détail pourroit paroître comparable à ce qu'on raconte de la mort des plus fervents ſerviteurs de Dieu. La fin de cette carrière très-laborieuſe & très-philoſophique, ſans ceſſer d'être vraiment Chrétienne & Religieuſe, arriva le onze de Janvier dernier. Le P. Caſtel étoit auſſi de l'Académie de Bordeaux & de celle de Rouen. Voici la liſte des Ouvrages qu'il a publiés hors des Livres pèriodiques.

Traité de la Pesanteur universelle. Deux Volumes *in*-12. (Paris) 1724.

Plan d'une Mathématique abrégée. In 4°. (Paris) 1727.

Mathématique universelle abrégée. In-4°. (Paris) 1728.

Discours préliminaire à la tête du Livre de M. d'Azin, sur la manière de défendre les places. In-12. (Paris) 1731.

Discours préliminaire à la tête de l'Analyse des infiniment-petits de M. Stône, traduits de l'Anglois par M. Rondet. In-4°. (Paris) 1735.

Lettres Philosophiques sur la fin du monde. In-12. 1736.

Réponse à M. d'Anville sur le pays de Kamtschatka & de Jéço. 1737.

Géométrie naturelle en Dialogues, (in-12. 1738) dans les Amusents du cœur & de l'esprit.

Dissertation philosophique &

littéraire où, par les vrais principes de la Physique & de la Géométrie, on recherche si les régles des Arts, soit méchaniques, soit libéraux, sont fixes ou arbitraires, (in-12. 1738) dans les Amusements du cœur & de l'esprit.

Optique des couleurs. In-12. (Paris) 1740.

Le vrai systême de Physique générale de M. Newton. In-4°. (Paris) 1743.

Lettres d'un Académicien de Bordeaux sur le fond de la Musique, à l'occasion de la Lettre de M. Rousseau contre la Musique Françoise. In-12. 1754.

Réponse critique d'un Académicien de Rouen à l'Académicien de Bordeaux, sur le plus profond de la Musique. In-12. 1754.

L'Homme moral opposé à l'Homme physique. In-12. (Toulouse) 1756.

Nous ne transcrivons point ici

la liſte des Lettres ou Diſſertations que le P. Caſtel a inſérées dans nos Mémoires & dans le Mercure de France : cette Nomenclature ſeroit trop longue. Nous nous contentons de dire qu'il y a de lui trente-huit morceaux (quelques-uns même de conſidèrables) dans nos Mémoires, & que nous en avons compté vingt-deux dans le Mercure.

ARTICLE L.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

D'AVIGNON.

ON a publié, dans cette Ville, un projet d'Ouvrage dont nous aurions dû parler plutôt, quoiqu'il y ait eu aussi de la négligence de la part des personnes qui étoient chargées de nous faire connoître cette belle entreprise. C'est un Dictionnaire Hébraïque-Chaldaïque-Latin en trois Volumes *in-fol.* sous ce titre : *Lexicon Hebraïco-Chaldaïco-Latinum, in quo prima pars omnia vocabula, ordine alphabetico disposita, ad suas*

radices refert. Altera radices ità exhibet ut omnia vocabula derivata ſub his reperire liceat. Tertiâ tandem parte nomina propria in concordantiam rediguntur : cui accedet Hiſtoria, Chronologia, Geographia. Opus obſervationibus, Notiſque Grammatico-Criticis conflatum. Auctore P... Carmelita excalceato Provinciæ Avenionenſis.

On avoit déja beaucoup de Dictionnaires pour la Langue Hébraïque, entr'autres celui de Robertſon & celui de D. Guarin ; mais, dans le *Proſpectus* que nous annonçons, on promet quelque choſe de plus parfait. Il y aura trois parties, la premiére pour tous les mots Hébreux & Chaldaïques compris dans l'Ancien Teſtament. Imaginez, pour cette partie, trois Colonnes, la premiére, pour les mots tels qu'ils ſe trouvent dans les Livres ſaints, & voilà d'abord

ce qui diſtingue ce Dictionnaitre des autres : il ne ſera point néceſſaire de ſçavoir la racine pour trouver le mot ; on l'aura tel qu'il eſt dans le Texte ſacré. C'eſt à-peu-près, plus parfaitement même, la méthode qui regne, pour le Grec, dans Schrévelius. La ſeconde Colonne ſera pour les racines correſpondantes à chaque mot. La troiſiéme préſentera l'interprétation Latine du mot, tel qu'on l'a dans la Bible. On voit déja par l'expoſition de cette premiére partie que, pour profiter de ce Dictionnaire, il ſuffit de ſçavoir lire l'Hébreu & chercher les mots comme fait le plus petit Elève de Grammaire. Telle eſt la matière du premier Volume *in-fol.*

La ſeconde partie eſt, pour ainſi-dire, la partie ſçavante de l'Ouvrage. Elle comprend l'Analyſe de chaque mot ou racine. On

place d'abord le Nom, puis le Pronom s'il y en a, enſuite le Verbe & enfin l'Adverbe : tout ceci accompagné des genres, nombres, affixes, préfixes, temps, conjugaiſons, &c. qui peuvent être du reſſort de chaque mot. On a peut-être, dans les autres Lexiques, quelque choſe de cette vaſte nomenclature ; on y trouve aſſez les indications des divers ſens, des genres, des temps, des affixes, préfixes &c. mais nous pouvons aſſurer qu'il y a bien plus d'ordre ici : ce qui vient de la grande liberté que ſe donne l'Auteur pour l'étenduë de ſon Volume : c'eſt un *in-fol.* qu'il conſacre à cette partie.

La troiſiéme ſera pour les Noms propres auxquels doivent être jointes des Notices Hiſtoriques, Chronologiques & Géographiques. C'eſt encore une diſtinction & un mérite pour ce Diction-

naire ; les autres ne s'étant point proposé ce genre d'instruction.

La Souscription a été ouverte, & le terme en est actuellement passé : on a même dû publier le premier Volume au commencement de cette année. Le second sera pour l'année prochaine, & le troisiéme pour 1759. Si l'on peut jouir encore du bénéfice de la souscription, on doit sçavoir que c'étoit 24 liv. & 36 liv. hors de la souscription. Le format est beau & les caractères Hébraiques qu'on a fait fondre sont agréables au coup-d'œil. L'Auteur se sert par-tout de la Bible donnée, il y a près de cent ans, par Joseph Athias & réimprimée en 1705 à Amsterdam & à Utrecht. Les Libraires qui osent former cette belle entreprise sont François Guibert & Henri-Joseph Joly. Nous desirons fort que le succès de leur travail anime parmi leurs con-

frères le zèle des belles Editions Hébraïques, Grecques, Latines. L'indifférence ſur ce point annonce auſſi, à ſa manière, la décadence de notre Littérature.

On publie depuis fort peu de jours, mais ſous l'annonce de la Typographie de Paris, un *Proſpectus de l'Hiſtoire du Comté Venaiſſin & de la ville d'Avignon.* Il y aura ſix Volumes *in*-4°. ornés d'une Carte, de plans, de gravures, &c. Le premier Volume contiendra l'Hiſtoire Naturelle & Géographique de ce Pays. Le ſecond & le troiſième préſenteront l'Hiſtoire Civile diviſée en cinq époques relatives aux Puiſſances qui ont poſſedé le Comté Venaiſſin & la ville d'Avignon; ces Puiſſances ſont 1°. les Romains, 2° les Bourguignons, les Wiſigoths, les Oſtrogoths & les François, 3° les Comtes de Pro-

vence & de Forcalquier, 4° les Comtes de Toulouse, 5° les Papes. Le quatrième Volume comprendra toute l'Histoire Ecclésiastique de cette Province avec la suite des Evêques, &c. On aura dans le cinquième Volume les Sçavants & les Illustres du même Pays. Le sixième Volume comprendra les Statuts ou les Loix tant du Comté Venaissin que de la ville d'Avignon, avec les preuves de toute cette histoire. L'Auteur a consulté les meilleures sources, il a fort avancé son ouvrage; & il compte le mettre sous presse dans un an. Il invite les Gens de Lettres à l'aider de leurs lumières; ils pourront s'adresser à M. l'Abbé PITHON-COURT à Verneuil au Perche.

On vient aussi d'imprimer à Avignon un Livre intitulé : *Traité des Maladies qu'il est dangereux*

de guérir, (2 Vol. *in*-12.) Ce Titre nous inspire beaucoup de curiosité pour le Livre même, & nous tâcherons d'en rendre compte bientôt. L'Auteur est *M. Dominique Raimond Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Doyen de l'Aggrégation de Marseille, Pensionnaire du Roi, Président-Thrésorier Général de France.* On trouvera aussi ce Livre à Paris chez Vincent, rue S. Severin; & chez Cavelier, rue S. Jacques.

De Lyon.

On a réimprimé dans cette ville *Syllabus seu Lexicon Latino-Gallico-Græcum* du P. Pomey, considérablement augmenté, purgé des fautes qui s'y trouvoient, & rétabli, pour le François, dans un langage plus châtié. A la fin on a placé une addition contenant

les Verbes Anomaux, qui ſont toujours & dans toutes les Langues l'écueil des Elèves. Ce Dictionnaire doit avoir ſon prix dans tous les endroits où l'on conſerve l'uſage antique de la compoſition du Latin en Grec. Uſage fort bon en ſoi-même ; mais qui demande d'habiles maîtres pour être auſſi fructueux qu'il le fut autrefois. *Ce Lexique eſt un* in-8°. *de 700 pages ; & ſe trouve à Lyon chez Mauteville, rue Tupin, à l'Empereur ; à Paris chez Savoye, rue S. Jacques ; à Rouen chez Nicolas & Richard Lallemand, près le Collége.*

On a vû trop tard à Paris *l'Almanach Aſtronomique & Hiſtorique de la ville de Lyon, du Lyonnois, Forez & Beaujolois :* ouvrage néanmoins conſidèrable & très-bien exécuté. *On le trouve toujours chez Aimé de la Roche,*

rue Mercière; & à Paris chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.

De la Roche distribue aussi la Traduction du Livre de Mademoiselle Stephens, si connue par son Spécifique contre la Pierre. *Ce Livre se vend aussi à Paris chez Durand, rue du Foin; à Rouen, chez Besogne.*

DE DIJON.

DESVENTES, Libraire de Mgr le Prince de Condé, continue de publier la suite du Livre intitulé: *Collection Académique composée des Mémoires; Actes ou Journaux des plus célébres Académies & Sociétés Littéraires & concernant l'Histoire Naturelle & la Botanique, la Physique expérimentale & la Chymie, la Médecine & l'Anatomie, traduits en François & mis en ordre par une Société*

ciété de Gens de Lettres. C'est le sixième Volume *in-4°.* qu'on annonce actuellement, & qui contiendra 1° le supplément des Pièces intéressantes qui peuvent avoir été omises dans la traduction des *Transactions Philosophiques* sur l'Histoire Naturelle ; 2° le supplément des Ephémérides d'Allemagne des *Curieux de la Nature* ; 3° l'Extrait du Journal Littéraire de l'Abbé Nazari, quant à l'Histoire naturelle ; 4° l'Extrait des cinq Volumes des *Actes de Coppenhague* &c. 5° l'Extrait du Traité *De solido intra solidum &c.* du Docteur Stenon de l'Académie de Coppenhague; 6° l'Extrait de tout ce qui se trouve d'Histoire Naturelle dans les sept Volumes de François Redi.

On nous promet le septième Volume pour Janvier 1758 & il contiendra la Traduction du Livre de Swammerdam intitulé : *Biblia*

Naturæ &c. ouvrage excellent & qui n'a jamais été traduit en notre langue.

Au reſte toute cette grande collection déja bien connue par les cinq premiers Volumes, dont les III. IV. & V. ſont les meilleurs, contient un nombre très-conſidérable de choſes curieuſes, utiles, néceſſaires même à quiconque ſe pique d'aimer l'Hiſtoire Naturelle & la Phyſique. Nous croyons avoir fait connoître les commencements de cette entrepriſe, qui demande, pour être bien ſoûtenue, des hommes laborieux, ſages, capables de bien choiſir, & un Libraire qui ne ſe décourage pas. Celui-ci propoſe aux Souſcripteurs chaque Volume pour onze liv. : ce qui n'eſt pas cher, vû la bonne exécution de l'ouvrage. Il faut lire le *Proſpectus* qui ſe diſtribue auſſi avec la ſouſcription & les exemplaires, à

Paris chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais; Ganeau, rue S. Severin; Guillyn, Quai des Augustins.

De Paris.

Le Sieur D'Heulland Dessinateur & Graveur du Roi pour la Marine vient de publier un Plan de Paris ancien, c'est-à-dire, de Paris tel qu'il étoit sous les Rois Charles V. & Charles VI. ce qu'il faut néanmoins expliquer. On y voit l'enceinte qui l'entoure depuis la porte S. Antoine jusqu'à la porte S. Denys, enceinte qu'on appelle encore aujourd'hui les remparts, & qui fut commencée en 1358 sous le Roi Jean. Cette enceinte continue sur le plan depuis la porte S. Denys jusqu'au bord de la riviere, vis-à-vis de ce qu'on appelle les galeries du Louvre; & voilà ce

qui dénote en cet endroit les accroiſſements immenſes de Paris ; puiſque c'eſt aujourd'hui le beau quartier des Tuilleries, du nouveau Louvre, du Palais-Royal, & de tout ce qui eſt au-delà des Quinze-vingts... L'enceinte recommençoit à l'Hôtel de Neſle un peu au-deſſous des grands Auguſtins, & continuant par les Cordeliers, la porte S. Jacques, la Montagne ſainte Geneviéve, elle alloit ſe terminer à l'endroit où l'on a bâti, depuis, le pont de la Tournelle. Ainſi tout le grand Fauxbourg S. Germain, le Fauxbourg S. Jacques, le Fauxbourg S. Victor étoient hors de cette enceinte. Il en eſt de même du Fauxbourg S. Antoine ; on ne voyoit alors qu'un petit nombre de maiſons autour de l'Abbaye, & c'eſt actuellement un des quartiers les plus peuplés de Paris.

Nous avons dit plus haut qu'il

falloit *expliquer* la date de ce plan. Quoiqu'il repréſente l'enceinte du Roi Jean, il ne laiſſe pas de conſerver auſſi celle de Philippe Auguſte, laquelle retréciſſoit encore beaucoup Paris; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt que ce même plan contient, dans l'intérieur, pluſieurs Edifices qui n'ont été conſtruits que dans des temps bien poſtérieurs au Roi Jean & à Charles V. Tel eſt en particulier le monaſtère des Filles repenties, qui fut fondé ſous Louis XII. Il étoit à l'endroit où Catherine de Medicis éleva depuis le Palais qu'on appelloit, dans ces derniers temps, l'*Hôtel de Soiſſons*. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'eſt que ce même plan préſente d'autres Edifices qui probablement ne ſubſiſtoient plus, quand il a été gravé pour la première fois. Telle eſt une tour nommée de *Billy* détruite par le feu du Ciel en 1538.

elle étoit ſituée derrière les Céleſtins.

On ne peut guères douter que ce Plan ne ſoit du temps de Charles IX. La notice qu'on nous donne ici, prouve ce point d'une manière démonſtrative. Il étoit gravé, en original, dans la Bibliothèque de S. Victor, & c'eſt d'après ce monument que M. d'Heulland nous donne cette copie. Il obſerve très-bien que cette gravure de S. Victor devoit avoir été faite ſur un plan plus ancien. On en devine aſſez la raiſon : cette tour de Billy dont nous venons de parler ne s'y verroit plus, ſi ce plan n'étoit pas fait d'après un modèle antérieur à l'année 1538, époque de la deſtruction de ladite tour. L'Ecu de France qu'on y voit ſurmonté d'une couronne ouverte, prouve auſſi la même choſe : car depuis François I. nos Rois ont fermé leur Couronne.

Quoi qu'il en ſoit de ces diſcuſſions, on trouvera les détails de ce Plan très-curieux par la comparaiſon qu'on en pourra faire avec les Plans de Paris moderne. *On trouve celui-ci chez l'Auteur, rue Hyacinthe, près la Porte S. Jacques, vis-à-vis le Jeu de Paume.*

On voit, depuis quelques jours, un *Proſpectus* intitulé : *Deſcription Hiſtorique, Géographique & Diplomatique de la France, diviſée en Gouvernements généraux & particuliers.* Par *M. l'Abbé Defoy, Chanoine de l'Egliſe de Meaux.* L'Auteur dit que la *Notice des Gaules de M. de Valois, la Deſcription Hiſtorique & Géographique de M. l'Abbé de Longuerue, l'Etat de la France de M. de Boulainvilliers & la Deſcription de la France de Piganiol de la Force, ſont des Ouvrages qui réunis & confondus en un ſeul*

renfermeroient tous les objets traités dans le ſien. On voit par-là quelle eſt l'entrepriſe de M. l'Abbé Defoy. M. Secouſſe en avoit conçu le projet, & c'eſt ce ſçavant Académicien qui l'a laiſſé, comme par teſtament, à l'Auteur laborieux & actif qui nous promet l'exécution. Mrs le Préſident Hénault & de Foncemagne s'intéreſſent à ſon travail, & en voient quelques parties avant la publication des Volumes. Ce ſeront ſix Volumes *in-folio*, ornés de Cartes de la main de M. d'Anville. Il y aura, dans cette collection, un dépouillement très-riche de Chartes & d'autres Monuments. Vrai-ſemblablement la partie la plus eſtimable, pour le génie & le ſtyle, ſera compriſe dans les Diſſertations. Nous oſerons bien prier l'Auteur de ne point négliger ce grand objet. Ce n'eſt pas le tout, comme il le ſçait bien lui-même, que d'ouvrir des

Archives & de ramaſſer des Parchemins. Quand un Auteur trouve l'occaſion de penſer de ſon fonds, de prendre l'eſſor, de paroître politique, homme de Lettres, homme d'Etat; quand il ſçait lier des principes, en tirer des conſéquences, donner des ouvertures pour tout ce qui concerne les grands reſſorts de la Monarchie, les Loix, le Militaire, les Finances, la Nobleſſe &c. c'eſt le moment de s'élever & de parler à la Nation; de l'inſtruire, de lui faire voir ce qu'elle eſt dans les divers Ordres qui la compoſent. C'eſt par-là que l'Ouvrage de M. le Préſident Hénault réduit à deux Volumes *in*-12. eſt une compoſition de génie. Mais nous diſons-là des choſes mieux connues de M. l'Abbé Defoy que de nous-mêmes. Il faut lire ſon *Proſpectus*, qui ſe trouve chez D'Houry, rue vieille Bouclerie. On promet de commen-

cer l'impreſſion du premier Volume dans ſix mois.

Nous avons attendu la concluſion du premier Volume de la *Religion vengée*, ou *Réfutation des Auteurs impies*, pour annoncer ce bon Ouvrage. On a publié juſqu'ici cinq cahiers de trois feuilles d'impreſſion chacun, & tout le Volume comprend XXII Lettres preſque toutes contre Bayle, & toutes directement ou indirectement contre le Pyrrhoniſme, dont on donne une juſte idée dans les quatre premiéres Lettres. Quelques traits de la vie de Pyrrhon répandus dans la premiére, font aſſez connoître que ce perſonnage étoit un homme contradictoire, & une des plus mauvaiſes têtes qu'ait enfantées la Grèce Payenne. On auroit pû charger encore le portrait : Diogène Laërce, commenté par Menage, fourniroit une très-bonne & très-

agréable Lettre au Recueil que nous annonçons.

Les caractères de *la Religion Vengée* ſont le zèle, la force, le raiſonnement & la bonne manière d'écrire. Juſqu'ici Bayle avoit eſſuyé bien des attaques, mais nulle auſſi vive & auſſi ſoûtenue que l'eſt celle-ci. On le peint partout comme un eſprit libertin, qui ſe joue de la Raiſon, de la Religion, des Mœurs, des Loix, de la Pudeur, de tous les Principes en un mot, ſans en excepter ceux du langage qu'il traite comme il lui plaît. Il faut voir le caractère de ce faux Philoſophe dans la 5[e] Lettre; le développement de ſon Pyrrhoniſme dans les Lettres 8, 9, 13, 19; les raiſons qui décréditent à juſte titre ſon autorité, dans la Lettre 6; ſes contradictions ſur les principes de la Pudeur dans les Lettres 10 & 11; ſes contradictions ſur les principes de la Morale Evan-

gélique dans la Lettre 20 ; le contraste du Disciple de Bayle & du Disciple de J. C. dans les Lettres 14, 15, 16 ; & il ne faut pas oublier la 18[e] Lettre où l'on explique d'une manière très-lumineuse *combien il est injuste d'attribuer à la Religion les excès du Fanatisme.*

Cet Ouvrage pèriodique, si bien commencé, mèrite le plus grand accueil du Public. Il essuiera quelques contradictions de la part des Incrédules, qui souffrent déja très-impatiemment que leurs Chefs, Pyrrhon & Bayle, paroissent de si petits personnages. Mais que pourront ces clameurs contre le glaive à deux tranchants, l'un de la Raison, l'autre de la Religion? *Ces Lettres se distribuent chaque mois chez Chaubert, Quai des Augustins ; & Claude Hérissant, rue Neuve Notre-Dame.*

Le Citoyen zélé, ou *la Résolution d'un Problême intéressant*

sur la multiplicité des Académies, sujet proposé par l'Académie Françoise. C'est un Discours de 31 pages *in*-8°.

Examen du Fatalisme, ou Exposition & réfutation des différents systêmes de Fatalisme qui ont partagé les Philosophes sur l'origine du monde, sur la nature de l'ame, & sur le principe des actions humaines. (Trois Volumes *in*-12.) Chez Didot & Barrois, Quai des Augustins.

Histoire de la dernière révolution des Indes Orientales, composée sur les Mémoires originaux & les pièces les plus authentiques. (Deux Volumes *in*-12.) Chez la Veuve Delaguette, rue S. Jacques.

Vie de Louis Balbe-Berton de Crillon, surnommé LE BRAVE, *& Mémoires des Regnes de Hen-*

ri II. François II. Charles IX. Henri III. & Henri IV. (Deux Volumes *in*-12.) Chez Piſſot, Quai de Conti.

Eſſais politiques, par M. le Marquis de * * *. (Deux Volumes *in*-12.) A Amſterdam, & ſe trouvent à Paris chez Vincent, rue S. Severin.

La Religion révélée, défendue contre les ennemis qui l'ont attaquée. Par le R. P. le Balleur, Religieux-Cordelier, Profeſſeur de Théologie, Provincial de la Province de Touraine Pictavienne. (Quatre Volumes *in*-12.) Chez Lambert, rue de la Comédie.

La Religion Chrétienne, éclairée par le Dogme & par la Prophétie. Traité du mal & de la réparation. (Deux Volumes *in*-12.) Chez Debure l'aîné, Quai des Auguſtins.

Dictionnaire Généalogique, Heraldique, Chronologique & Historique, contenant l'origine & l'état actuel des premiéres Maisons de France, des Maisons souveraines & principales de l'Europe ; les noms des Provinces, Villes, Terres &c. érigées en Principautés, Duchés, Marquisats, Comtés, Vicomtés & Baronies ; les maisons éteintes qui les ont possédées ; celles qui, par héritage, alliance, achat ou donation du Souverain, les possédent aujourd'hui ; les familles nobles du Royaume, & le nom & les armes seulement de celles dont les Généalogies n'ont pas été publiées. Par M. D. L. C. D. B. (3 Vol. *in*-8°.) Chez Duchesne, rue S. Jacques.

Histoire naturelle, générale & particuliére, avec la Description du Cabinet du Roi. (Tome VI^e *in*-4°.) De l'Imprimerie Royale.

Avril, 1757. II. vol.

Recherches & Observations sur toutes les parties de l'Art du Dentiste. Par M. Bourdet, Dentiste, reçu au Collège de Chirurgie. (Deux Volumes *in*-12.) Chez Jean-Thomas Hérissant, rue Saint-Jacques.

Vie de Jerôme Bignon, Avocat Général & Conseiller d'Etat. Par M. l'Abbé Pérau, Licentié de la Maison & Société de Sorbonne. (Volume *in*-12.) Chez le même Libraire.

Analyse historique des Principes du Droit François. (Volume *in*-12.) Chez Prault père, Quai de Gêvres.

Traité des Collations & Provisions des Bénéfices. Sixième Traité des Collations sur vacance par mort, faites par les Collateurs ordinaires. Par M. Piales, Avocat

au Parlement. (Tomes VI^e^, VII^e^ & VIII^e^, *in*-12. nous avons fait connoître les cinq premiers Volumes.) Chez Briasson, rue Saint-Jacques ; & à Chartres, chez le Tellier.

Traité des Provisions de Cour de Rome à titre de Prévention ; du concours des Provisions ; des fonctions des Banquiers-Expéditionnaires ; & des régles qui doivent être observées dans les impétrations des Bénéfices ; pour servir de suite aux Traités des Collations & Provisions des Bénéfices. (Deux Volumes *in*-12.) Par le même Auteur, & chez les mêmes Libraires.

Remarques diverses sur la Prononciation & sur l'Orthographe. Par M..... de la Société littéraire d'Arras. (Petit *in*-12.) Chez

Prault, Quai de Conti, à la Charité.

Plusieurs des Livres susdits reparoîtront dans le cours de nos Mémoires.

On nous adresse la Pièce suivante, qui est une Inscription tumulaire pour M. de Fontenelle. Cet homme célèbre a eu tous les talents, & il étoit de sa destinée d'être préconisé en toute Langue & dans toute mesure de Vers. Voici des Hendecasyllabes qu'on jette sur son tombeau.

TUMULUS V. C. Bernardi LE BOVYER DE FONTENELLE ad V. C. SALIERUM Bibliothecæ Regiæ Præfectum, & unum è Sociis Academiæ Gallicæ.

HENDECASYLLABI.

Ego sim licèt insuavis anser
Quadraginta Chori inter hos olores
Gallici, tamen ipse FONTENELLI

Justa garriam, & ista SALIERO
Sacrarum celebri Scientiarum
Magistro, Aonidumque Regiarum
Custodi dabo. Quare, SALIERE
Judex utpotè es elocutionis
Politæ, legito ista justa, & illa
Tibi, qualiacunque sint, habeto.

Almus Pieridum hîc jacet Sacerdos
FONTENELLUS hic, iste FONTENELLUS
Doctorum celeberrimus virorum;
Parnassi alter Apollo Gallicani;
Cæterarum Academiarum honos, &
Aularum omnium & urbium voluptas;
Jure: nam ingenuo lepore plenus,
Atque amara opera, & licentiora
A se projiciens, dedit Minervæ
Grande nil nisi, nil nisi disertum,
Castum nil nisi, nil nisi venustum;
Imò tamque polibat hoc & istud
Quàm qui maximè: & inde visus orbi est
Exactissimus ipse litterator;
Politus Sophus, & tener Poëta;
Orator quoque suavis & rotundus;

Concinnuſque hominum Deûmque
præco;
Priſcarum catus elegantiarum
Doctor; & venerum & dicacitatum
Artifex novus, atque ſingularis;
Quin rerum ſimul atque nationum, &
Factorum memorator eruditus:
Hòc per ora virûm ibat, atque ab illis
Hòc tantùm eſt celebratus ille, quan-
tùm
Non ullus celebrabitur. Sed, inquis,
Ille quid genii ſit? unde? & ortûs,
Cultûs, & rei, & oris ecquid? Omne
Scire percupis hoc, viator? Audi.
Dives Neuſtria quæ ſuo tumebat
MAGNO CORNELIO, ipſa gaudet in ſe
Magnum parturiiſſe FONTENELLUM.
Pro lacte, ambroſiâ hunc Thalia * pavit,
Et linguam eloquio, arte mentem &
auxit:
Præfuit ſtudiis Dea; inde & ipſe,
Qualem finxerat iſta, talis ivit
Per artes, mage claruitque eundo.
Huic decens habitus, ſaluſque firma,

* *Marthe Corneille ſa mère.*

Mellitum ingenium, natans in ore
Sal, mens candida, possidens & in se
Mores, sæculi; ad hæc & ista, junge
Quòd vitæ tenor idem ei; &, quòd
[illegible] omne
Facit lætum animum, arca dives; illa
Mensa sobria; quin & ille cultus
Simplicissimus; illa liberalis
Honorum ambitio; domusque aperta
Bonis civibus, exterisque doctis,
Quos vel officiis juvabat in re;
Cum quibusve nimis laboriosam
Palladem relevare gestiebat.
Sic præbens facilem se, amabilemque,
Illi regnum erat & merus triumphus
Favere omnibus, omnibus placere.

Talis heu! fuit iste FONTENELLUS,
Quem Thalia oculis suis ferebat;
Cujus colloquiisve, gestibusve,
Pulpitisque, dicacitatibusque
Astabant veneresque, gratiæque.
Talis heu! fuit iste quem duces, quem
Et reges, juvenes, senes, puellæ
Omnes ore suo usque & usque habebant,

Omnes atque animo usque & usque habebunt.

Sic quà vixerat ad rogum est potitus
Laudis ; quin potietur in diem istam
Et illam, atque aliam. Unicæ quod umbræ
Isti, non operosius sepulchrum
Detur, ne stupeas, viator ; hocce
Fastu non eget hic ; satis sibi ipse est.
Viden hæc numerosiora scripta
Lauro appensa sacræ in modum trophæi ?
Hæc ipsi monumenta famæ erunt, &
Erunt pyramides ad astra ductæ,
Quarum nil aqua, & ignis, aut procellæ,
Factave impia subtrahent honores.
Si qua te pietas movet viator ;
Nube odoriferâ hos piato manes
Cum multis precibus, decusque ademptum
Mundo, ut dignius est, doleto planctu.

Natus 11. Febr. 1657.
Obiit die nonâ Jan. 1757.

D. ÉLAYARDE,
Canonicus S. Jacobi ab Hospitio Paris.

TABLE DES ARTICLES

Du mois d'Avril, 1757. II. vol.

ARTICLE XLIII. *Commentaires sur la défense des Places, &c.* Suite de l'Art. XXXV. au mois d'Avril, I. vol. 965

ART. XLIV. *Bibliothéque Françoise, &c.* Tomes XVII. XVIII. 985

ART. XLV. *Fables nouvelles, avec un Discours, &c.* 1021

ART. XLVI. *Examen de plusieurs parties de la Chirurgie, &c.* 1033

ART. XLVII. Carte intitulée *les Côtes de la Grèce, & l'Archipel* avec l'Analyse. 1056

ART. XLVIII. *Lettres critiques,* ou *Analyse & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion*, Tome IV. 1076

ART. XLIX. *Eloge Historique d*
P. Castel. 110
ART. L. Nouvelles Littéraires
111

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 1. Avril, 1757.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.
Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. DEVILLE.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 5103